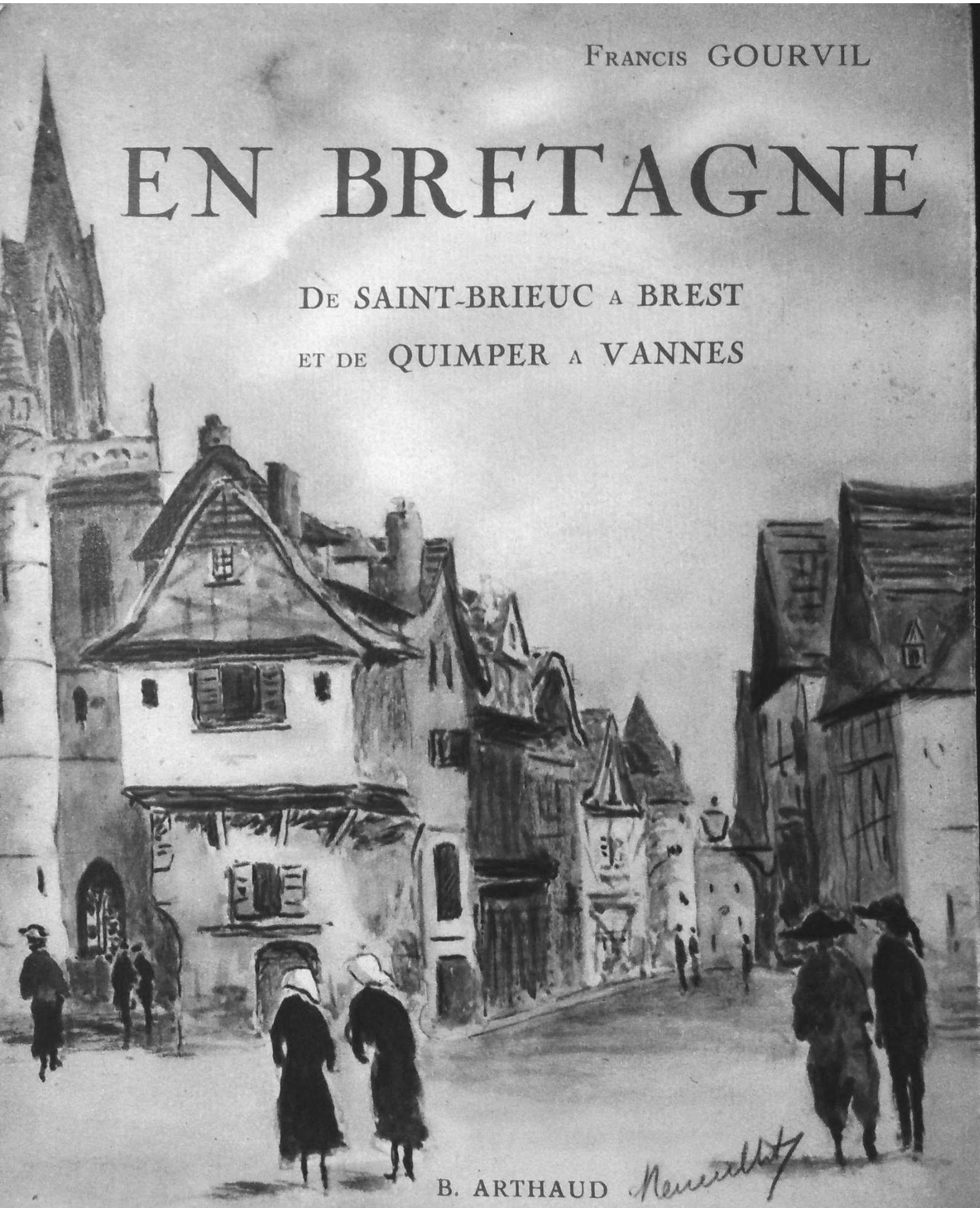
FRANCIS GOURVIL

# EN BRETAGNE

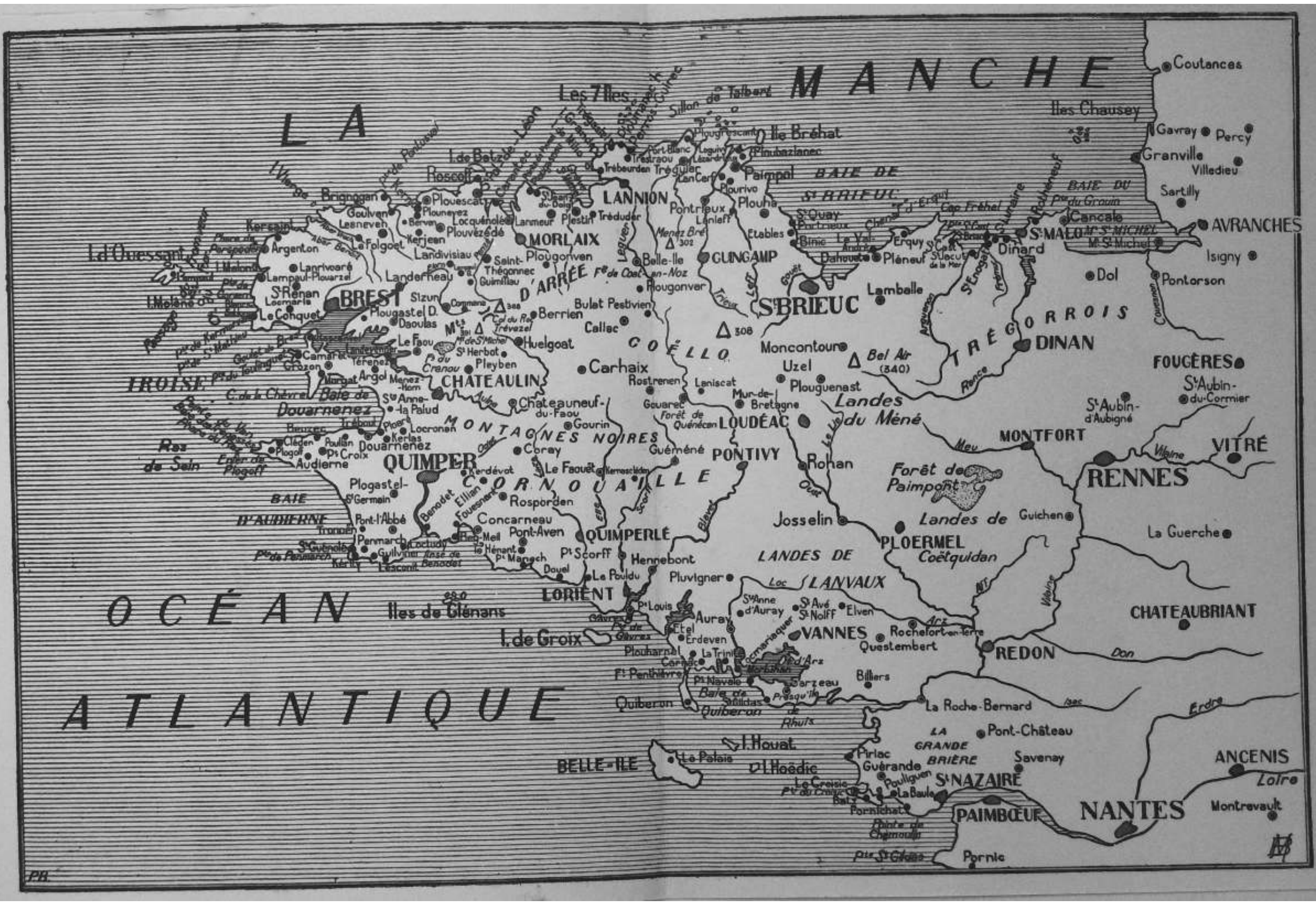
## DE SAINT-BRIEUC A BREST
## ET DE QUIMPER A VANNES



B. ARTHAUD
Succr des Editions J. REY
GRENOBLE

# EN BRETAGNE

De SAINT-BRIEUC à BREST
et de QUIMPER à VANNES



LA MANCHE
OCÉAN ATLANTIQUE
Coutances
Iles Chausey
Gavray
Percy
Granville
Villedieu
Sartilly
AVRANCHES
Isigny
Dol
Pontorson
FOUGÈRES
St Aubin-du-Cormier
St Aubin-d'Aubigné
VITRÉ
RENNES
MONTFORT
La Guerche
CHATEAUBRIANT
REDON
ANCENIS
NANTES
Montrevault
Pornic
PAIMBŒUF
St NAZAIRE
Savenay
Pont-Château
LA GRANDE BRIÈRE
Guérande
La Baule
Le Croisic
Pornichet
Pirlac
La Roche-Bernard
Billiers
Questembert
Rochefort-en-Terre
VANNES
Elven
Sarzeau
Auray
Quiberon
BELLE-ILE
Le Palais
I. Houat
I. Hoëdic
I. de Groix
Iles de Glénans
LORIENT
Hennebont
Pluvigner
QUIMPERLÉ
Pont-Aven
Concarneau
Rosporden
QUIMPER
Pont-l'Abbé
Audierne
Douarnenez
Baie de Douarnenez
Raz de Sein
BAIE D'AUDIERNE
CHATEAULIN
Pleyben
Huelgoat
Carhaix
MONTAGNES NOIRES
CORNOUAILLE
Gourin
Le Faouët
Guéméné
PONTIVY
Rohan
LOUDÉAC
Josselin
PLOERMEL
Forêt de Paimpont
Landes de Guichen
LANDES DE LANVAUX
Landes du Méné
Moncontour
Uzel
Plouguenast
Bel Air (340)
St BRIEUC
Lamballe
DINAN
TRÉGORROIS
St MALO
Dinard
Cancale
Cap Fréhel
BAIE DE St BRIEUC
GUINGAMP
Paimpol
Ile Bréhat
LANNION
Les 7 Iles
MORLAIX
Roscoff
I. de Batz
Landivisiau
Landerneau
BREST
Le Conquet
I. d'Ouessant
Argenton
Crozon
Camaret
Le Faou
D'ARRÉE
Berrien
Callac
Rostrenen
Belle-Ile
COËLLO

## " LES BEAUX PAYS "

*Volumes parus dans cette collection :*

GABRIEL FAURE
AUX LACS ITALIENS
AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
LA ROUTE DES DOLOMITES
ROME
AUX BORDS DU RHONE (De Lyon à Arles)
LA SICILE

HENRI FERRAND
GRENOBLE, CAPITALE DES ALPES
LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES

P. DÉVOLUY et P. BOREL
AU GAI ROYAUME DE L'AZUR

ROGER TISSOT
AU MONT-BLANC

PAUL GUITON
AU CŒUR DE LA SAVOIE
LA SUISSE (La Suisse romande)
LA SUISSE (La Suisse alémanique)

C. HOLLAND, Adapt. de JEAN DE METZ
LA BELGIQUE (Flandres et Hainaut)

*(Voir la suite page 223).*

—

*L'édition anglaise de ce volume est publiée par*
The Medici Society, 7, Grafton Street, Londres, et par M. B. Arthaud, *Grenoble.*

—

Les photographies de ce livre ont été obtenues avec objectifs Som-Berthiot

FRANCIS GOURVIL

# EN BRETAGNE

*

## De SAINT-BRIEUC à BREST et de QUIMPER à VANNES

Couverture de DUCULTIT

B. ARTHAUD
Successeur des Editions J. REY
GRENOBLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

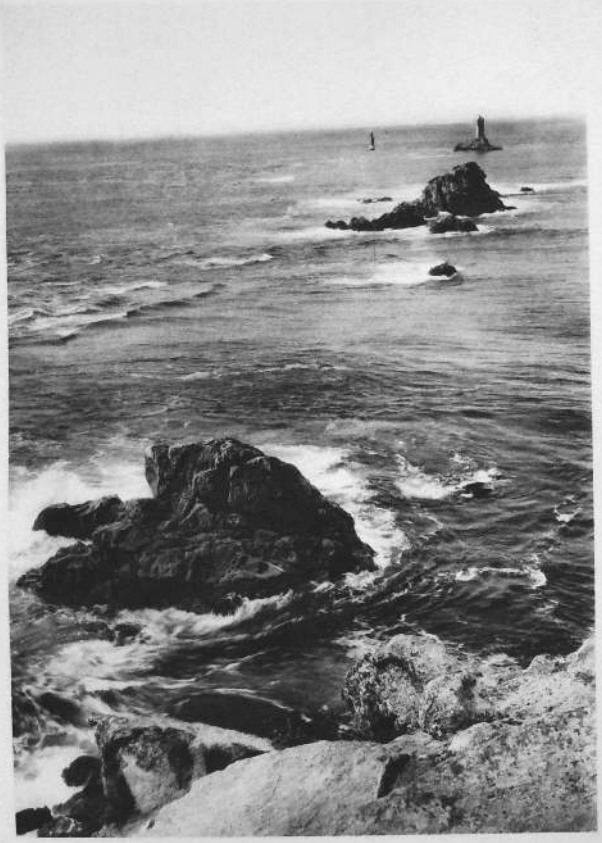
*De cet ouvrage, le vingt-huitième de la collection* „ Les Beaux Pays ", *il a été tiré : 20 exemplaires sur Japon des Manufactures Impériales, numérotés de 1 à 20, 450 exemplaires sur Hollande B. F. K. de Rives, au filigrane de la collection, numérotés de 21 à 470, et 130 exemplaires sur Japon nacré avec suite des illustrations sans le texte, numérotés de 471 à 600.*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.*

Copyright by B. ARTHAUD, 1930

*DA ENVOR AR MESTR*
*ANATOL AR BRAZ*
*EO KINNIGET UVEL*
*AL LEOR-MAN*
*GANT E ZISKIBL*
*ANAOUDEK DA VIKEN*

*F. G.*



FINIS TERRÆ !...
*Le Raz de Sein. Gorlé-Greïs et le phare de la Vieille.*

*Dans la Montagne Noire.*

## *INTRODUCTION*

*LE noble écrivain à la mémoire duquel sont dédiées ces pages a célébré dans la Bretagne le « chef-d'œuvre » de la Mer.*

*Un géologue contestera, je le sais, qu'une terre, quelle qu'elle soit, puisse être le « chef-d'œuvre », ou, simplement, l'œuvre de la mer — celle-ci ayant tenu dans les grandes transformations du globe un rôle exclusivement passif. Il n'empêche que la définition soit jolie et paraisse aussi vraie dans sa fiction que si elle l'était scientifiquement.*

*Vraie... au fait, ne l'est-elle pas un peu ? Certes, ce n'est pas la mer qui a creusé elle-même les* abers, *évidé les baies, découpé les promontoires, égrené*

*Sur la route bretonne.*

*les îles et les récifs, tracé, en un mot, les contours extraordinairement mouvementés du littoral breton... Mais en revanche, n'est-ce pas elle, qui, parfaisant le travail des affaissements, a donné à ce littoral sa physionomie définitive ? N'est-ce pas elle qui, d'un marteau cyclopéen, a façonné tout au long de siècles sans nombre, les profils des caps, les silhouettes des rochers, pulvérisé le granit primitif que nous voyons étalé sous forme de sable fin, en des plages aux délicates incurvations ?*

*Quoi qu'il en soit, la péninsule qui va de l'embouchure du Couësnon à la pointe Saint-Mathieu et du Raz de Sein à l'estuaire de la Loire est considérée comme le pays par excellence de la mer.*

*Déjà les anciens Celtes lui avaient donné le nom* d'Aremorica *qui survit dans l'appellation moderne* Armorique *(en breton* Arvorig*) et veut dire « sur la Mer ».*

*La Bretagne armoricaine n'est cependant pas une île, et bien d'autres parties de la Gaule étaient baignées par la mer : Manche, Océan ou Méditerranée... Mais aucune, il faut en convenir, ne donne l'illusion d'être sa chose, d'avoir été tantôt choyée, tantôt persécutée par elle, à l'égal de cette avancée du vieux continent dont les bords, ici tragiquement taillades et déchiquetés comme à l'issue d'une lutte sauvage, semblent, là, ourlés avec tendresse et comblés de douceurs par une main maternelle. Aucune non plus, eu égard à son étendue, ne saurait offrir un développement de côtes comparable au sien. Aucune, davantage, ne se laisse pénétrer plus profondément par les ondes marines, qui, souvent, s'y insinuent au gré du flux, jusqu'à plusieurs lieues de la côte proprement dite, au cœur même des solitudes rustiques.*

*Dans l'aspect du paysage et des monuments de cette contrée il est cependant un élément dont le rôle, parce que moins perceptible, ne semble pas avoir été souligné comme il convient. Je veux parler de l'atmosphère. Les tons fugaces de la mer et du ciel, cette lumière qui, par mille artifices, transmue d'un jour à l'autre, la mélancolie nordique de tel site en une joie de vivre toute méditerranéenne, la patine qui donne à la plus humble pierre d'une chaumière bretonne cette couleur, ce pittoresque inconnus ailleurs, la diversité, dans les grandes lignes comme dans les détails, de* l'Argoat *et du* Menez, *c'est à l'atmosphère propre à notre terre d'Extrême-Occident qu'il faut les attribuer.*

*Ce sont les agents atmosphériques, chaleur, gel, vent, pluie et grésil,*



*qui ont découpé en profil de basilic les masses schisteuses de Laz, des Kragou et du Roc'h Trévézel, qui ont harmonieusement arrondi en dôme les flancs du Mont Saint-Michel, prince de l'Arré, et ceux du Menez-Hom, chef de file des Montagnes-Noires. Ils ont dénudé comme une steppe le Yeun-Elez, frère du* moor *britannique, dont la tourbe recouvre d'anciennes forêts fossilisées. Ils parent de verdure en toute saison les édens en réduction blottis au creux de quelque vallon, à portée de voix des sommets les plus désolés.*

*Mais il y a dans l'air d'Armor, en plus des agents naturels qui participent si largement aux aspects du ciel, du sol et de la mer, quelque chose d'impondérable, de spirituel, d'insinuant, que l'on goûte, si je puis dire, autrement que par les sens : un je ne sais quoi dont la saveur porte vers une indéfinissable nostalgie...*

*C'est vraisemblablement à ce « je ne sais quoi » rebelle à toute analyse, qu'est due la formule d'une* Bretagne triste. *Lancée voici près d'un siècle par un écrivain de génie, cette formule reflétait sans doute un état d'âme. Elle pouvait tout aussi bien, je le concède, s'appliquer à l'aspect passager — voire prolongé — d'un pays qui excelle plus que nul autre à verser dans l'âme de ceux qui le contemplent certains jours la sensation d'une noble langueur et d'une indicible mélancolie. De toute façon, une rapide fortune l'attendait, et ce fut bientôt un véritable despotisme qu'elle exerça sur les esprits des littérateurs et des artistes. On sait l'admirable parti qu'un Loti a tiré de cette Bretagne subjective. Les Bretons eux-mêmes ne virent plus leur pays que sous un jour crépusculaire flagellé par un vent d'outre-tombe. Dépeignant sa terre natale à la Déesse de l'Acropole, Renan s'exprime ainsi :*

> *« Je suis né... chez les Cimmériens... qui habitent les bords d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil... Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste... »*

*Le cliché n'irrite pas tant par sa fausseté — ni plus ni moins absolue que ne le serait celle d'une Bretagne toujours riante et ensoleillée — que par son outrance. S'il est en effet un pays au sujet duquel il soit imprudent de généraliser, c'est à coup sûr ce coin de terre multiple en ses apparences, aussi varié dans son architecture humaine que dans son architecture naturelle, si divers par le caractère, la physionomie et les costumes des gens qui le peuplent.*

*C'est justement la principale séduction d'une terre qui en offre tant, que cette extraordinaire variété. Le Yeun-Elez, ce marais aux solitudes désertiques dont il était tout à l'heure question, est distant de deux lieues à peine des sous-bois profonds d'Huelgoat. Le Raz de Sein dont les abords glacent d'effroi par leur aspect convulsé, est le vestibule d'une baie où toutes les magies de la couleur opèrent sur un décor aux lignes incomparablement souples...*

*Veut-on d'autres exemples de cette variété, que l'écran d'un préjugé tenace a si longtemps masquée aux yeux les plus clairvoyants ?*

*De la fine tour du Kreïsker qui, à Saint-Pol-de-Léon, dresse vers la nue la sereine sobriété de ses lignes médiévales, on peut apercevoir le massif clocher de Saint-Thégonnec, surchargé par la Renaissance bretonne de niches, de balustres, de godrons, de dômes superposés appelant invinciblement l'image d'*

... une Infante en robe de parade.

*Si de l'architecture nous passons à l'ethnographie, nous constatons que le Léonard de Plounéour-Ménez, grand, musclé, grave et spéculatif, est le voisin immédiat du Cornouaillais de Berrien, court, osseux, vif et insouciant. Et ce n'est ici qu'un exemple pris entre vingt des différences saillantes existant entre les types des divers clans. Il n'est pas jusqu'au système linguistique lui-même qui ne prête à semblable remarque : Une partie de la Bretagne parle un patois roman ; l'autre partie constituant le dernier refuge continental de l'ancien celtique, la langue en usage parmi le peuple y est aussi différente de l'idiome voisin que celui-ci l'est de l'anglais ou de l'allemand... Mais pour une oreille non prévenue, le dialecte de Roscoff et celui de Douarnenez, malgré l'identité presque absolue de leur vocabulaire, n'ont rien de commun en fait d'inflexions et d'accent. Le premier s'enorgueillit de ses sonorités gutturales et de la plénitude de ses formes verbales ; le second semble s'être ingénié à éteindre les rudesses primitives de la langue, pour s'apparenter sur les lèvres des sardinières à un véritable gazouillis d'oiseau...*

*L'église de Saint-Thégonnec.*



*Que dire maintenant des costumes qui, en ce siècle d'uniformisation, restent la marque d'originalité la plus apparente de la « nation » bretonne ?*

*Dans ce domaine, la variété est encore plus surprenante s'il est possible. Alors que tant de provinces ont totalement répudié le costume local, ou présentent péniblement deux ou trois spécimens de coiffures et de costumes, en Armorique on relève plus de cent modèles de coiffes et une soixantaine de vêtures. La forme des premières évolue entre le plus simple et le plus compliqué ; l'ornement des secondes, parfois réduit à sa plus simple expression, atteint volontiers une richesse et une couleur pour le moins inattendues dans un pays réputé pauvre et monotone. Certaines ont comme zone d'extension tout le territoire d'un évêché, telle la* touken *trégoroise ; par contre, d'autres sont portées dans un canton à peine, voire, comme l'étrange coiffe de Gouézec, par exemple, dans une seule localité.*

*En résumé, que dire d'une terre qui, sur une étendue équivalant tout juste à la douzième partie du sol français, et tout en restant expressément « elle-même », groupe harmonieusement des aspects aussi différents l'un de l'autre que ceux de la Normandie et de l'Auvergne, des Vosges et de la Côte d'Azur ; d'un pays dont la richesse artistique peut, à certains égards, l'égaler aux plus favorisés ; d'une nation, enfin, dont le conglomérat ethnique a su conserver à chacun de ses éléments un relief si personnel ?*

*Renouvelés à l'infini, de pareils contrastes et de tels sujets d'intérêt n'impliquent pas davantage la tristesse que la monotonie, et l'on conçoit qu'une région si complexe à tous points de vue se prête mal à une description hâtive.*

*Les présentes pages ambitionnent donc moins de donner une nomenclature sans lacune des beautés et curiosités de la Bretagne, que de dégager à l'aide de notations personnelles et de souvenirs historiques, l'essentiel du visage de ce pays.*

*Puisse-t-on l'y reconnaître sans trop de déception et respirer en elles un peu du parfum qui flotte sur les pas de la Viviane et dont, pieusement, j'ai tenté de les imprégner.*

*Un Léonard.*

*La descente des Bretons en Armorique (d'après une ancienne gravure).*

CHAPITRE I

—

## LA HAUTE-BRETAGNE ET LES MARCHES [1]

Envahie sans relâche par des hordes de Saxons, d'Angles et de Jutes, dans la première moitié du v^e^ siècle de notre ère, l'Ile de Bretagne voyait sa population celtique refoulée vers le couchant. Un moment vint où, lourdement massée dans les montagnes de Galles, sur les rivages du Cornwall et dans le *moor* du Devon, cette population dut chercher un refuge pour son trop-plein.

Providentiellement, la Létavie ou Armorique côtière, offrait à vingt, ou, selon le vent, à trente heures de navigation des bords britanniques, un terrain presque vierge où des centaines de clans pouvaient s'installer sans lutte ni contestation.

(1) La Haute Bretagne et les Marches feront l'objet d'un ouvrage spécial de la collection « Les Beaux Pays » écrit par M. Florian Le Roy.

La forêt centrale avait gagné les vallées et poussé des antennes jusqu'au fond des estuaires que nulle barque ne remontait plus. Les ronces et les fougères avaient recouvert les décombres des villas gallo-romaines; les chaussées des routes, envahies par les herbes folles, étaient foulées seulement par des troupeaux errants de bêtes retournées à la sauvagerie primitive.

Les Barbares étaient passé par là... Leurs fureurs n'avaient rien épargné, sauf quelques noyaux épars des peuplades de l'intérieur, retranchées au cœur de la sylve ténébreuse, derrière des fourrés propices aux plus meurtrières embûches.

Les premiers Bretons, *Dumnonii*, *Cornavii* ou *Demetes* qui, fuyant le sol de leur île, débarquèrent en Armorique, durent, on le conçoit, considérer la découverte de cette terre magnifique et à peu près livrée à l'abandon comme la plus inespérée des aubaines et s'empressèrent d'en porter la nouvelle à leurs frères restés de l'autre côté de la mer.

Alors commença un exode maritime pour ainsi dire unique dans l'histoire, et qui devait s'échelonner sur près de deux siècles : toute une fraction de peuple s'embarquant, famille par famille à la suite de ses moines et de ses chefs dans de frêles barques de cuir, et bravant les éléments pour se reconstituer en tant que nationalité dans une terre sans possesseurs. Des flottilles de « coracles » naviguant en convoi, et souvent séparés par les hasards de la traversée, assurèrent ainsi une sorte de va-et-vient entre les deux rives de la Manche, et amenèrent en Létavie des dizaines de mille d'émigrants qui se répartirent sur la presque totalité de la péninsule. L'Armorique moribonde en fut revivifiée; les gens d'outre-mer la colonisèrent, y installant leur civilisation, leur langue, leur religion, assimilant en général l'élément indigène, créant des *plous*, paroisses, des *lans*, églises, monastères, dont les noms n'avaient rien de commun avec la toponymie de la Gaule romanisée, et rebaptisant leur nouvelle patrie : Breiz *(Brittia)*.

* * *

Grâce aux noms de lieux, dont certains rappellent de façon frappante ceux de la frange celtique des Iles Britanniques, il est assez facile de délimiter exactement le territoire colonisé par les Bretons, et l'on se rend compte qu'à l'ouest des frontières continentales de la province, une large



zone n'a jamais été receltisée dans le sens propre du mot, tout au moins par la langue. Nantes, Châteaubriant, Rennes, Vitré, Fougères, sont compris dans cette zone rattachée à la Bretagne par voie de conquête, postérieurement à la colonisation elle-même.

La langue des immigrants survit dans les différents dialectes bretons parlés de nos jours; du côté des marches gallo-franques, sa prépondérance semble n'avoir jamais été bien assurée, car, brusquement, vers la fin du IX[e] siècle, elle recula de plusieurs lieues pour se stabiliser dans des limites qui n'ont guère beaucoup varié depuis.

C'est précisément la dualité linguistique résultant de ce fait, et non telle particularité géographique ou ethnographique qui a déterminé la distinction très nette entre ce qu'on appelle la « Haute » et la « Basse » Bretagne.

La Haute-Bretagne *(Breiz-Uhel)* est la partie comprise entre les frontières de l'ancien duché, respectées par la division départementale, et les limites de la langue bretonne; autrement dit, c'est la Bretagne *gallaise* ou pays *gallo*. L'appellation de Basse-Bretagne ou Bretagne bretonnante *(Breiz-Izel)* s'applique à toute l'étendue territoriale qui se trouve à l'ouest d'une ligne sinueuse partant de Plouha, dans la baie de Saint-Brieuc, pour aboutir à la presqu'île de Rhuys, sur l'Atlantique.

Pour ne point posséder en tant que terre l'extrême variété de son prolongement occidental, et en tant que race la puissante originalité dont la langue celtique paraît avoir assuré la sauvegarde, là où elle a continué d'être parlée, la Haute-Bretagne n'en reste pas moins intéressante à bien des titres.

Certes, ses « marches » manquent de grands spectacles naturels et ne se différencient guère sensiblement, vers le nord, de la Normandie, puis, plus au sud, du Maine et de l'Anjou. Le paysage n'y revêt point cette « personnalité » qui caractérise si bien le premier coin venu de la Basse-Bretagne, et même, dans une certaine mesure, de la partie de Haute-Bretagne où le breton fut jadis en usage. Mais bien des pays pourraient leur envier entre autres choses ces deux joyaux moyenageux que sont Fougères et Vitré.

Sièges de deux orgueilleuses baronnies pendant l'époque féodale, ces villes possèdent les châteaux forts les plus impressionnants de tout l'Ouest. Celui de Fougères, avec ses treize tours et son admirable situa-

tion sur un éperon de quatre-vingt-dix mètres d'élévation, tend sous le ciel armoricain un décor de pierre qui n'est pas sans analogie avec l'impressionnante architecture que la Cité de Carcassonne dresse sous le soleil du Midi.

Vitré, d'où sont datées tant de lettres de la marquise de Sévigné, montre l'un des monuments les plus parfaits de l'art militaire des XIVe et XVe siècles qu'il soit donné de contempler en France : une bastille de plan triangulaire dont la façade précédée de vastes douves et flanquée de tours pointues à mâchicoulis semble, tout comme aux temps féodaux, monter une garde farouche auprès de la ville repliée dans ses rues étroites.

Et puis, les marches ne possèdent-elles pas Rennes, dont les princes bretons, après l'avoir conquise, firent leur résidence à partir du Xe siècle ? Rennes qui, aujourd'hui, capitale intellectuelle du pays, présente par endroits la noble ordonnance, les monuments et les jardins somptueux d'une capitale d'Etat.

Devant la structure et la décoration tant extérieure qu'intérieure de son palais, on ne peut se défendre de penser que Nosseigneurs du Parlement de Bretagne n'étaient certes pas de « petits compagnons », qui s'offraient, pour abriter leurs audiences, le luxe d'un édifice dont le Grand Roi lui-même n'eut pas été peu fier...

Mais outre son Palais du Parlement, Rennes montre avec fierté un bel Hôtel de Ville dû à Gabriel, un théâtre dont le plafond, œuvre de J.-J. Lemordant, est l'une des œuvres les plus frappantes de l'école de peinture néo-bretonne, et un Musée où abondent les toiles de grands et petits maîtres des écoles flamandes et françaises : Rubens, Jordaens, Le Nain, Coustou, Van Dyck, Coypel, Poussin, etc...

Les marches ont encore, Châteaubriant, avec son *château neuf*, de style Renaissance, qui, dit une inscription, coûta quatorze années de sa vie à son premier propriétaire Jean de Laval, et — posée sur ces rives de Loire qu'aima du Bellay — Nantes la Belle, qui après l'avoir disputé à Rennes comme siège du duché, est devenue la capitale économique de la Bretagne, grande cité industrielle et grouillant entrepôt de produits exotiques.

* * *

Dans la zone anciennement receltisée, où s'est perdu l'usage de la



langue bretonne, et qui commence, au sud, entre Savenay et Saint-Nazaire, et au nord sur la rive gauche du Couësnon, les noms de lieux ont conservé en grande partie leur physionomie celtique; et le pays lui-même, tout comme s'il avait subi l'empreinte de la race qui s'y établit avec sa civilisation particulière, revêt un aspect nouveau. Sur la côte apparaissent les larges estuaires — les rias, les grands promontoires de granit, les anses où viennent expirer sans tumulte des vagues alanguies, les plages plus exiguës, peut-être, mais aussi plus reposantes à l'œil que celles du littoral normand ou vendéen.

Les vieilles villes, elles aussi, prennent un air qui leur est propre avec leurs maisons à pignon aigu, aux toits d'ardoise plaqués de lichens dorés, avec leurs places et leurs rues dont le tracé capricieux continue d'ignorer sereinement, pour la plus grande joie des peintres et de tous les amateurs de pittoresque, les tendances symétriques de l'urbanisme moderne.

Et sur tout cela flotte cette inanalysable atmosphère de spiritualité invoquée dans les pages liminaires de ce volume pour tenter d'expliquer la « tristesse » bretonne.

En zigzaguant du nord au sud et de l'est à l'ouest, voici d'abord Dol, l'ancienne métropole religieuse de la Bretagne, avec sa riche cathédrale dominant le Marais sous l'humus fertile duquel se fossilise une forêt enlisée depuis dix siècles, puis cet émouvant Mont-Dol, plein de souvenirs historiques et préhistoriques, ce « mont » qui, ailleurs, ferait peut-être figure de taupinière, mais a si fière allure au milieu de son paysage de polders, et d'où le Mont Saint-Michel apparaît, à 20 kilomètres vers le nord-est, semblable à une île de légende suspendue par un câble invisible au-dessus des eaux grises de la Baie.

Face à la merveille d'Occident, à l'opposé de la baie aux mornes étendues, c'est Cancale, protégée contre les humeurs du Noroît par le bastion naturel du Grouin. A deux lieues et demie vers le couchant : Saint-Malo la sans pareille, à laquelle sa ceinture de remparts baignés des flots et la flèche effilée de sa cathédrale, donnent l'aspect d'une nef prête à cingler vers de lointaines aventures. — Saint-Malo, étrange cité aux ruelles ombreuses, dans l'air desquelles flotte avec des odeurs de marée, de cordages et de goudron, je ne sais quel parfum d'héroïsme latent... Un quart d'heure suffit pour en faire le tour; mais cette cité peupla l'histoire

de plus de noms glorieux que n'en pourraient revendiquer certaines provinces : Jacques Cartier, le découvreur du Canada, Duguay-Trouin, La Bourdonnais, Surcouf, Maupertuis, La Mettrie, Broussais, etc... et ces deux-ci qui fulgurent aux plus hautes sphères de la littérature : Chateaubriand et La Mennais...

C'est à Saint-Malo que la vie fut « infligée » à l'immortel René ; mais une partie de sa jeunesse se déroula entre les sombres murs du château de Combourg, reflété dans les eaux d'un tributaire de la Rance et qui compte, grâce à certaines pages des *Mémoires d'outre-tombe*, parmi les plus célèbres des « paysages littéraires ».

La Rance ! rivière aristocrate, aux ondes d'émeraude liquide, et dont les bords sinueux ont partout l'air de céler, à l'abri de leurs verdures sylvestres, des castels de féerie ou quelque *bungalow* de milliardaire...

*Vue générale de Fougères.*



Au fond de son estuaire enchanté, sur lequel planent tant de souvenirs romantiques, Dinan, ville d'un autre âge, au nom prédestiné (1) se remémore les nombreux sièges que ses vieux murs ont eu à soutenir, depuis celui que la tapisserie de Bayeux schématise si naïvement, jusqu'à ceux des guerres de la Ligue, qui mirent fin à la carrière militaire de la plupart des cités bretonnes.

De l'embouchure de la Rance à la baie de Saint-Brieuc, le long d'une côte extrêmement découpée, les plages succèdent aux plages, séparées par des pointes rocheuses que le prestigieux cap Fréhel, rival des promontoires finistériens, écrase de sa majesté. Ce sont celles de Dinard, avec la Baule, la plus mondaine de Bretagne,

(1) La racine *Din* a le sens de « forteresse » dans les différents dialectes brittoniques, et s'apparente au gaulois *dunum*.

de Saint-Enogat, de Saint-Lunaire, de Saint-Jacut, de Saint-Cast, placées sous les vocables de pieux colons du VI^e^ ou VII^e^ siècle; ce sont ensuite les Sables-d'Or, manière de Palm-Beach en réduction, créé de toutes pièces il y a quelques années, Erquy, l'ancienne *Reginea* gallo-romaine, le Val-André, le charmant petit port de Dahouët, en Pléneuf, qui donne, en plein pays gallo, un si parfait avant-goût de la Basse-Bretagne...

Dans l'intérieur des terres, Lamballe et son église-forteresse, les ruines imposantes du château de la Hunaudaye, en Plédéliac, Moncontour, dont l'église Saint-Mathurin possède une magnifique collection de vitraux, Bécherel, réplique armoricaine des villages nids-d'aigles arvernes ou périgourdins, jalonnent agréablement une région relativement pauvre par ailleurs en souvenirs du passé.

A Bécherel prend naissance la chaîne du Méné qui sépare les bassins bretons de la Manche et de l'Atlantique, puis se ramifie en plein cœur de la Bretagne pour former la chaîne de l'Arré et celle des Montagnes-Noires, avec lesquelles nous ferons plus ample connaissance. Nous franchirons d'un bond le Méné pour nous arrêter quelques instants à l'orée de Brocéliande.

Cette antique et légendaire forêt est aujourd'hui désignée administrativement sous le vocable de Paimpont, mais sa toponymie évoque encore les délicieuses fictions auxquelles s'abreuva tout un moyen âge ivre de merveilleux. Barenton, le Val sans Retour, Folle-Pensée... Au seul rappel de ces beaux noms, c'est Merlin l'Enchanteur, c'est Viviane la Fée, c'est Yvain, le Chevalier au Lion, c'est la Dame de la Fontaine et vingt autres héros de contes médiévaux que l'on s'attend à voir surgir au carrefour des voies forestières tapissées de feuilles mortes...

Quelques lieues à l'ouest voici Ploërmel, dont la célébrité repose sur un Pardon imaginé de toutes pièces par un librettiste romantique et mis en musique par Meyerbeer, mais qui possède avec son église, riche d'une suite de splendides verrières illustrant la vie de saint Armel, éponyme du lieu, des titres plus solides à l'attention des amateurs d'art.

Poussant un peu plus au couchant, nous rencontrerons la lande de Mi-Voie qui vit se dérouler en 1351, entre trente Bretons et trente Anglais, un combat digne de l'Iliade ou de la Légende des Siècles, et immortalisé par le récit des *Chroniques* de Froissart. Tôt après, c'est Josselin et son château, si belliqueux d'allure, contemplé des bords de l'Oust, et dont



la façade intérieure donnant sur la cour d'honneur, dépouillant tout appareil guerrier, constitue le plus charmant morceau d'architecture civile de la fin du gothique que nous rencontrerons en Bretagne.

Josselin fut tour à tour possédé par les seigneurs de Porhoët, de Fougères, puis par les illustres maisons de Lusignan, de Clisson, et enfin par les Rohan, qui ayant fourni à l'Histoire et à l'Eglise de si grands noms, proclamaient fièrement :

*Roi ne puis,*
*Prince ne daigne :*
*Rohan suis !*

Tout droit au sud, jouxte les frontières de la langue bretonne, Elven érige un superbe reste d'architecture féodale qui servit de cadre à O. Feuillet pour son *Roman d'un Jeune Homme pauvre*, et offre entre autres une tour en forme d'octogone toute en pierre de grand appareil, dominant comme une vigie, du haut de ses cent quarante pieds, la vallée de l'Arz et les landes de Lanvaux.

La Vilaine franchie aux approches de l'Océan, sur le pont suspendu de la Roche-Bernard, on entre sans tarder dans la Grande-Brière, cette Sologne bretonne restée si primitive dans ses mœurs, et dont le grand public ignorerait sans doute encore le nom, si un puissant romancier ne l'avait mise en vedette ces dernières années.

A l'extrémité de la presqu'île comprise entre l'embouchure de la Vilaine et celle de la Loire s'étalent les salines de Batz et de Saillé, paysage unique en Bretagne, composé d'un sol réduit à des bandes de terre larges de deux pieds, longues de trente à deux cents, encadrant des milliers de quadrilatères liquides, « corbiers », « couches », « œillets », où s'élabore lentement la cristallisation du sel marin. En s'y reflétant, le ciel se prolonge indéfiniment dans cet immense miroir quadrillé, supprimant par endroits la ligne d'horizon, et donnant aux silhouettes humaines qui s'y meuvent des formes étranges et des proportions inattendues.

Derrière une ligne de collines, au nord du marais salant, Guérande, capitale aujourd'hui bien déchue de cette région salicole, elle-même vouée, semble-t-il, à une proche déchéance économique, Guérande somnole dans sa carapace de pierre...

Les libéralités du duc Jean V la dotèrent de cette muraille encore presque intacte, dont la base trempe dans d'authentiques fossés remplis d'eau verte, tandis que par endroits, sa couronne de créneaux se détache sur le fond du ciel, pareille à une monstrueuse mâchoire tendue vers quelque proie invisible.

*La duchesse Anne recevant le roi Charles VII sous les murs de Rennes en* 1491 *(Tapisserie des Gobelins).*

*Saint-Brieuc. Le port du Légué.*

CHAPITRE II

—

## LA BASSE-BRETAGNE — EN GOËLO

*Une croix de carrefour.*

A l'inverse de certaines contrées tout en surface, dont l'âme à fleur de sol, si j'ose dire, s'ouvre à la moindre sollicitation, et qui, en dépit de leurs richesses naturelles, artistiques ou spirituelles, sont vite parcourues et pénétrées, la Basse-Bretagne est un pays *en profondeur*, d'une visite et d'une compréhension tant soit peu laborieuses. Son visage mouvementé ne peut être étudié avec fruit d'une portière de wagon ou de la banquette d'un auto-car trop rapide; quant à son âme, dont une longue pratique ne réussit pas toujours à forcer les secrets, elle ne saurait, à plus forte raison, s'ouvrir à l'appel

*La cathédrale de Saint-Brieuc.*

d'un amateur pressé.

Pour bien connaître l'un et l'autre, il n'est tel que de sillonner le pays à pied ou à bicyclette. La vraie Bretagne, celle que préféreront toujours les artistes, les poètes et les amoureux du pittoresque, se tient en général à l'écart des grandes routes et des voies ferrées.

Les vitesses échevelées ne sont peut-être pas de mise sur ses petits chemins capricieux, mais ceux-ci compensent un tel inconvénient par des avantages appréciables. Ils sont souvent meilleurs que les voies de grande circulation, dispensent infiniment moins de poussière, présentent un caractère d'intimité charmante avec leurs talus ombragés de coudriers ou de chênes nains aux troncs difformes, et leurs carrefours fleuris de croix de pierre usées par les siècles.

Si chaque époque de l'année se montre en Basse-Bretagne parée de quelque séduction, il convient pourtant de recommander le printemps et l'automne aux personnes ayant le choix du moment pour la parcourir.



Les deux saisons intermédiaires sont, en effet, celles où le pays breton est le plus lui-même, celles où ce que l'on a fort justement appelé son « enchantement » opère de la façon la plus souveraine.

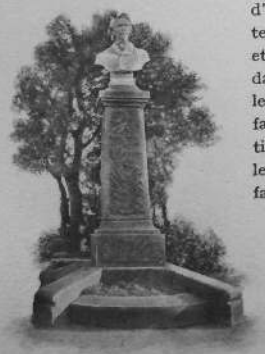
Le printemps armoricain est un coloriste incomparable. D'avril à juin, il étale progressivement sur les épaules de la vieille terre la floraison de l'ajonc et du genêt comme un bliaut vert lamé d'or. Sous le réseau mouvant des vagues, qui semblaient, pendant les longues semaines de grisaille hivernale, avoir désappris l'art des nuances, il emprisonne en le renforçant le bleu d'un ciel fraîchement repeint, d'un ciel que la Méditerranée pourrait bien jalouser à certaines heures. De la mer à la montagne, il fait choir en neige odorante sur les chemins les pétales des pommiers et de l'aubépine, tandis qu'au creux de mille vallons d'églogue, il compose de discrètes harmonies avec le murmure des ruisseaux furtifs.

Au printemps, la Basse-Bretagne est encore une « terre de silence »; ses grèves sont parfaitement désertes et ses sites les plus recherchés par les touristes d'été apparaissent dans la solitude qui seule convient à leur noblesse...

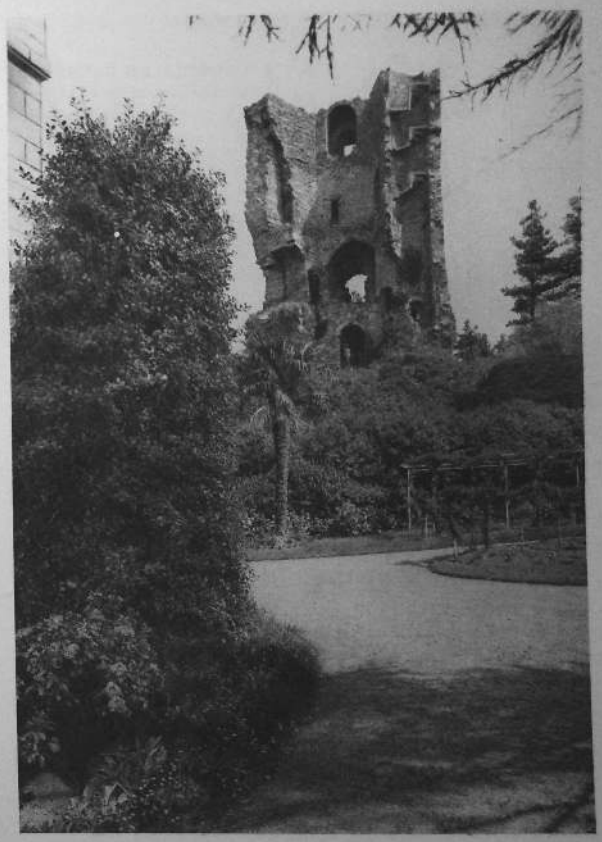
*Saint-Brieuc. Le pont de Souzain.*

*Saint-Brieuc. Maisons anciennes.*

Quant à l'automne, en ce pays, c'est peut-être le plus émouvant qui se puisse concevoir. La langueur de son atmosphère est bien, parfois, tonifiée d'un rayon où se prolongent les grâces agonisantes de la lumière d'été ; mais pour bien comprendre quelle intensité peuvent atteindre la mélancolie bretonne et la forte poésie qui l'imprègne, il faut voir dans les vaporeuses bleuités d'octobre se fondre les derniers verts et les rouilles du feuillage ; il faut voir se dégrader jusqu'à l'horizon perceptible à peine dans un lointain reculé à l'infini, les plans échelonnés des paysages intérieurs ; il faut errer par une journée de calme dans quelque taillis de l'Argoat, traverser les tourbières de l'Arré, ou longer tel sentier de ronde dominant la mer à marée basse, dans le vaste silence des éléments — zébré de temps à autre par le cri d'un pluvier ou le



*Saint-Brieuc. Le monument de Villiers de l'Isle Adam.*



*Saint-Brieuc. La tour de Cesson.*

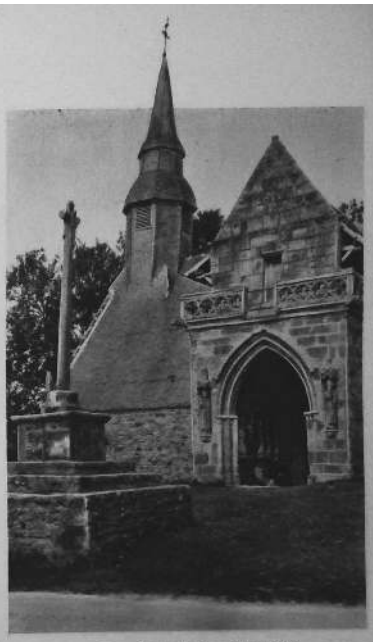
chant d'un invisible courlis; il faut voir monter vers la nue imprécise la fumée d'un tas d'écobues et s'étirer, sur des lieues au ras du flot, celle d'un brûlis de goémons... L'une fait penser à je ne sais quels holocaustes

*Intérieur de la chapelle de Kermaria-en-Plouha.*

dont tous les acteurs et les spectateurs se seraient subitement évanouis; la vue de l'autre reporte aux âges de la piraterie, quand les Northmen, ayant semé au hasard de leurs débarquements la mort et la désolation, faisaient flamber, avant de s'enfuir, tout ce qu'ils ne pouvaient entasser dans leurs barques...

Mais en dépit de la langueur, du silence, de l'immobilité des choses, quelle force mâle dans les lignes et quelle éloquence dans l'atmosphère de cette Bretagne automnale !

C'est à quelques lieues au couchant de Saint-Brieuc que commence la Basse-Bretagne. Pendant la belle saison, le rapide de Paris à Brest arrive aux premières lueurs d'aube dans cette ville qui offre une prise de contact commode à quiconque se propose de connaître en détail l'Ouest armoricain. Malheureusement, le moderne y a presque complètement exterminé l'ancien sans que l'urbanisme ait, hélas ! gagné grand chose en l'occurence.



*La chapelle de Kermaria.*

A contempler la façade de sa cathédrale des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, d'où toute recherche d'élégance paraît avoir été bannie, on se rend compte que ce n'est pas encore ici le pays du granit sculpté. L'intérieur du vaisseau rachète cependant quelque peu la sévérité extérieure de l'édifice par un mobilier assez riche, comportant des tombeaux d'évêques d'une belle facture et un beau buffet d'orgues Renaissance.

*Chapelle de Kermaria. Apôtres du porche.*

Sous les ombrages du Jardin Public se dresse un buste de marbre : celui d'Auguste-Mathias Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur d'*Axel*, de l'*Eve Future*, des *Contes Cruels*, etc..., né dans cette ville en 1840, et dont le nom sonne comme un alexandrin sans défaut.

Après avoir franchi sur le pont de Souzain la vallée du Gouët aux pentes abruptes, la route de Paimpol se sépare bientôt en deux tronçons qui se rejoignent à Paimpol même.

*L'entrée du havre de Paimpol.*

L'un de ces tronçons, presque parallèle à la vaste échancrure marine formée par la baie de Saint-Brieuc, passe par Binic, petit port d'armement pour la pêche d'Islande, et par les jolies stations balnéaires de Portrieux et de Saint-Quay. A Plouha il pénètre en terre bretonnante, et ce n'est plus le patois *gallo* que l'on entend résonner sur ses bords, mais le vénérable idiome breton *(brezoneg)* représenté par son curieux dialecte du Goëlo.

*Coiffe du Goelo et du Trégor.*

Avec l'apparition de la langue bretonne, change la coiffure féminine. Le bonnet ruché à large mentonnière de la région briochine fait place à la coiffe portée — à quelques variantes près — de la vallée du Leff à la rive droite de la Rivière de Morlaix, et

*Bréhat. Les récifs.*

depuis Plougrescant, sur la Manche, jusque devers Callac, au versant sud de la Montagne d'Arré. Son large fond plat et ses deux « barbes » semblables aux pointes d'une queue d'hirondelle, hardiment dégagées sur la tête des jeunes femmes, se tassent et se recroquevillent sur la nuque des aïeules.

L'aspect des habitations se modifie, plus de maisons en torchis comme en haute Bretagne, mais ici les moindres bâtisses sont en granit. Aux approches de la mer, la pierre disparaît souvent sous un éclatant badigeon de chaux, qui, au soleil d'août, jette une note quelque peu africaine tout le long du littoral breton.

*La soupe à bord.*

Les noms de lieux prennent leurs caractères définitifs ; les communes sont maintenant des *Plou-* (paroisse,) des *Lan-* (monastère, terre

consacrée), des *Tré-* (subdivision du *Plou*), des *Loc-* (cellule), etc... placés sous l'invocation de quelque vieux thaumaturge celte parfaitement inconnu du calendrier romain; les villages sont des *Ker-* (castra), des *Coat* (bois), des *Tro-* (vallée), des *Poul-* (mare) . . . aux désinences sonores. Brusquement, sans que nul poteau frontière et nulle formalité douanière le soient venu rappeler, il semblerait que l'on soit passé en pays étranger...

*Un coin de rue à Paimpol.*

De Plouha, au prix d'un léger crochet, on atteint facilement la chapelle de Kermaria, à laquelle attient un porche monumental, abritant une belle galerie d'apôtres en pierre. L'intérieur de la chapelle montre l'une des très rares fresques qu'ait transmis l'art pictural du moyen âge en Bretagne; encore celle-ci se ressent-elle des morsures de l'enduit calcaire dont elle fut recouverte pendant deux ou trois cents ans. Il s'agit d'une « danse macabre » représentant des « vifs » de toutes qualités, rois, princesses, papes, manants

*Dans le port de Paimpol.*

et bourgeois, entraînés dans une douloureuse sarabande par autant de « morts » décharnés et grimaçants. A chacun d'eux est dédié un huitain en vers français du XV^e^ siècle apparemment emprunté au célèbre poème imprimé à Troyes en 1486. Sous le roi, par exemple, se lit cette strophe :

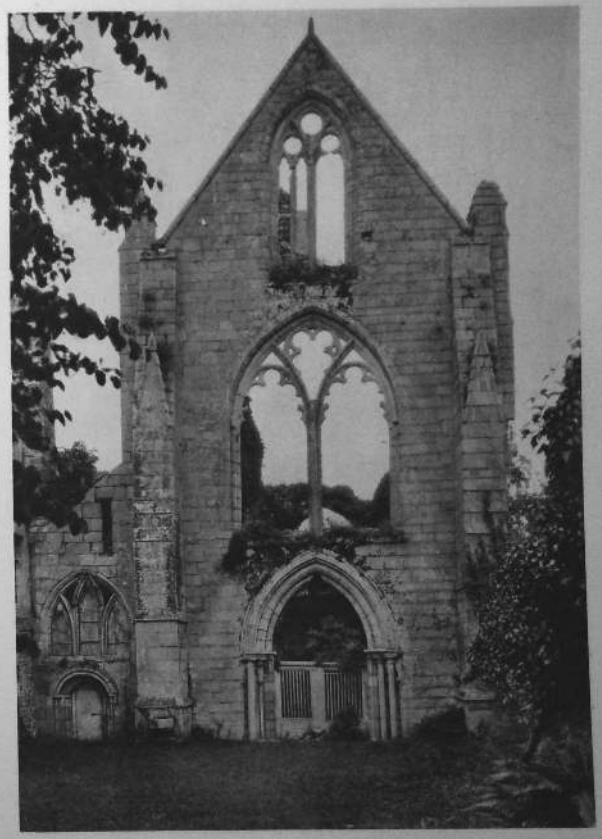
*Venés, noble roi couronné,*
*Renommé de force et prouesce.*
*Jà dis justes [environné*
*De grans pomppe, [de grant noblesce.*
*Ains, maintenant [toute haultesce*
*Laisserés; vous [n'estes pas seul.*
*Poy (peu) aurés de [vostre richesce,*
*Le plus riche n'a [que ung linceul...*

*Paimpol. La tour de Kerroc'h.*

*Les ruines de l'abbaye de Beauport.*

Une lieue avant Paimpol, on rencontre, blottie au fond d'une anse, dans un site remarquable —et qui semble avoir vaincu pour un temps la mauvaise humeur que Mérimée promena dans toute la Bretagne au cours de son voyage d'inspection des Monuments Historiques — l'abbaye ruinée de Beauport. Tenue par des Prémontrés, elle fut désaffectée à la Révolution et transformée en fabrique de « foudre tyrannicide ». Mais bientôt livré à l'abandon, le vieux monastère fondé au XII[e] siècle par Alain d'Avaugour, vit son église se démanteler. Par les barreaux d'une grille inexora-

*Parmi les ruines.*



*La façade de l'église ruinée de Beauport.*

*Ploubazlanec. L'Eglise.*

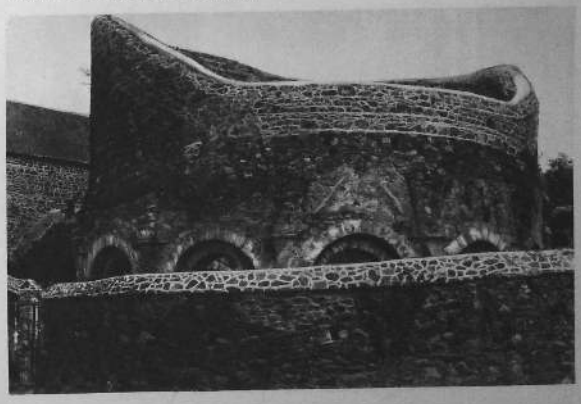
blement fermée aux visiteurs, on peut en apercevoir le chevet, ajouré d'une fenêtre de gothique rayonnant, et les arceaux en ogive que nulle voûte ne protège plus. Les dalles tumulaires d'abbés mitrés et de seigneurs en armures, enlevés de leurs enfeus, gisent pêle-mêle dans l'herbe folle, à l'ombre des ruines.

*A Beauport.*
*Sous les arcs-boutants.*

Le tronçon ouest de la route de Saint-Brieuc à Paimpol, d'un parcours sensiblement égal, mais moins varié, passe, entre Lanvollon et Kerfot, à proximité de Lanleff où se trouvent les restes d'une curieuse église circulaire que son aspect extrêmement vétuste fit considérer par Fréminville comme un « temple druidique » voué au culte du Soleil. En réalité,



c'est une construction romane du XI^e^ siècle ou du XII^e^ siècle, faite sur le plan du Saint-Sépulcre, probablement en commémoration de quelque retour de la première croisade.



*Lanleff. Le « Temple ».*

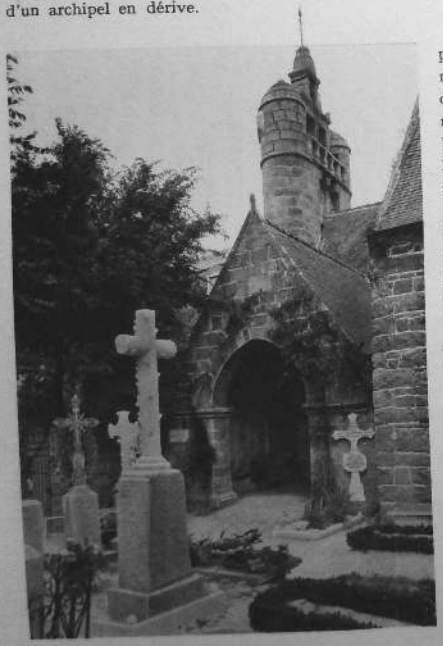
Paimpol est, sans doute, le plus célèbre de tous les havres bas-bretons, au moins en littérature. Ce privilège, il le doit à l'immense retentissement de « Pêcheurs d'Islande », la plus connue des œuvres de Loti, dont l'action se déroule en grande partie à Paimpol et au bourg voisin de Ploubazlanec.

Une petite ville aux rues agrémentées de façades anciennes, principalement du XVIII^e^ siècle, époque de sa plus grande prospérité; tout au fond d'une rade spacieuse, un bassin à flot dans lequel vous risquez de trouver tout au plus deux ou trois bateaux désarmés, si vous y arrivez entre mars et octobre, telle est Paimpol, la capitale de la mer goëloarde...

Depuis quelques années le nombre des goélettes morutières y va, d'ailleurs, diminuant; et celles-ci sont actuellement réduites à quelques unités que novembre ramène au port après une dure campagne de huit

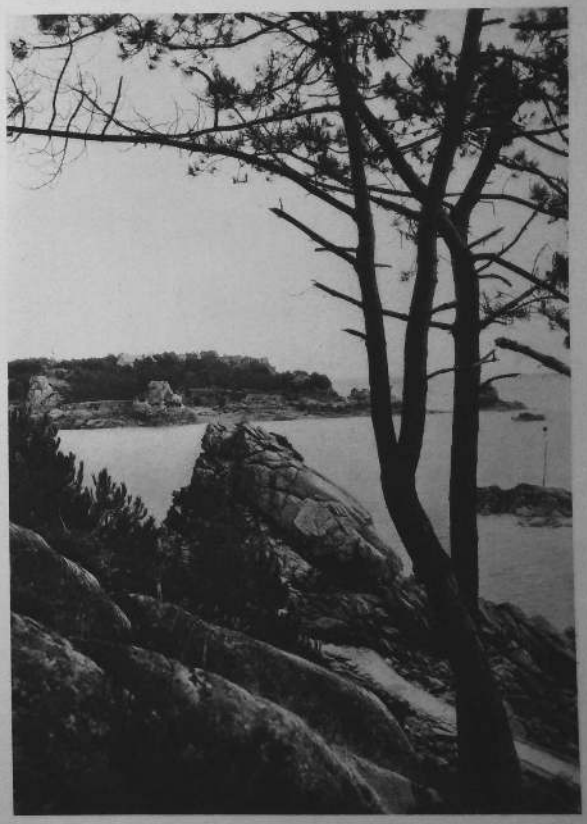
mois, pareilles à de grands oiseaux exténués, mais tressaillant, en leurs flancs, des joies brutales du retour.

Une vedette met Paimpol en communication avec l'île de Bréhat. A mi-marée, surtout, la traversée est remarquablement belle. L'embarcation file au-dessus des prairies marines qui forment les hauts-fonds de la rade dominée par la tour votive de Kerroc'h. Un chapelet d'îlots élevés attire l'attention à l'est, et donne, pour peu que la marche de la vedette soit suffisamment rapide, la curieuse illusion d'un archipel en dérive.



*Bréhat. L'église.*

Bientôt apparaît Bréhat, au milieu d'une prodigieuse légion de récifs et d'îles subalternes dont l'une, Lavret, présente aux yeux des historiens, l'intérêt d'avoir été au VIe siècle le berceau du monachisme armoricain. L'aspect farouche de cette micronésie se mue, à mesure qu'on s'en approche, en un enchantement des yeux : les rochers se colorent d'un rouge de corail accentué encore par le bleu intense des vagues; si bien qu'en pre-



Objectif SOM BERTHIOT

*A l'île de Bréhat. L'entrée du Port-Clos.*

*Le port de Loguivy.*

nant pied sur la cale du Port-Clos, à l'ombre de grands pins, on croirait aussi bien débarquer dans une Cyclade égarée au bord de la mer Cimmérienne. Les essences exotiques viennent d'ailleurs à merveille dans certaines parties de l'île, en ces jardins aux murs épais qui voient aussi fleurir les plus belles espèces d'œillets.

En été on peut gagner par eau, de Bréhat, l'embouchure du Trieux qui sépare l'ancien comté de Goëlo du pays de Tréguier, et la suivre à marée montante jusqu'à Pontrieux. On passe, à tribord, auprès de l'Ile Verte, ancien pénitencier des moines de Beauport, toute coiffée de végétations drues; on laisse au large l'Ile

*Le pont suspendu de Lézardrieux.*



Maudez et sa tour solitaire, contemporaine, dit-on, des émigrations. A bâbord, on a Loguivy, petit port langoustier où se balancent de frêles mâtures. La « ria » du Trieux s'ouvre majestueusement. Par endroits, ses bords se resserrent pour s'écarter de nouveau et lui faire prendre,

*A l'estuaire du Trieux.*

aux Lédano, après le passage du pont suspendu de Lézardrieux, l'aspect d'un beau lac d'eaux vives que le flux et le reflux animent tour à tour de courants et de lents remous, et sur lesquelles glissent de lourdes gabarres et des côtres chargés de sable.

Vers le fond de ce lac, sur la rive droite du Trieux, moutonnent les grandes landes de Lancerf en Plourivo, qui furent, au x^e^ siècle, témoins d'un beau massacre de Northmen par les troupes bretonnes d'Alain Barbe-Torte. Sous le champ de bataille marqué par de vénérables croix monolithes, le lac se transforme en un fjord très encaissé, admirablement commandé par le château de la Roche-Jagu, vieux logis féodal dont les hautes murailles à mâchicoulis, les tourelles et les

innombrables cheminées se dressent au milieu des verdures, sur les hauteurs les plus escarpées de la rive gauche.

... Et la navigation se poursuit, enchantée, d'un coude à l'autre de l'estuaire; et devant la virginité du paysage, on ressent l'impression que durent éprouver les premiers émigrants bretons, quand leurs « coracles » remontaient au cœur du désert armoricain, portés sur les eaux calmes des *abers*.

*Fontaine à Pontrieux.*

*Rochers à Ploumanac'h.*

## CHAPITRE III

—

# LE TRÉGOR

De Pontrieux, situé au point extrême atteint par le flux dans la vallée du Trieux, on peut gagner Guingamp, la ville la plus importante du Trégor, arrosée par la même rivière, à quatre lieues en amont.

L'origine de Guingamp (*Gwenn-Gamp*, le « camp blanc » ou le « camp sacré »), comme celle de la plupart des cités bretonnes de quelque importance, ne dépasse guère en ancienneté les temps féodaux. Quant à son histoire, elle est surtout marquée par une série de sièges inaugurée, semble-t-il, au XIVe siècle, au cours des guerres de Succession, par les troupes de Blois et celles de Montfort. Comme capitale de l'ancien comté, puis duché de Penthièvre, Guingamp tint résolument, pendant les guerres de la Ligue, pour le duc de Mercœur, âme de la résistance bretonne aux prétentions d'Henri IV. Le prince de Dombes eut raison de ses murailles

*Guingamp.*
*La fontaine de la place du Centre.*

de tout le Trégor et de la Haute-Cornouaille, qui se déploient en procession nocturne, à travers les rues de la ville. Par suite de l'écroulement d'une tour, en 1535, cette église est l'un des premiers grands édifices religieux de Basse-Bretagne qui s'offrit aux innovations du style Renaissance. Son portail sud est un témoin fort intéressant de la période d'acclimatement de ce style en Armorique. On doit également à celui-ci, mais à une date bien postérieure, une fontaine

et, pour recouvrer son fief, le très catholique Mercœur ne dédaigna point de marier sa fille au duc de Vendôme, bâtard du Béarnais. Les Vendôme eurent ainsi, par la suite, en apanage Guingamp et le Penthièvre, jusqu'à la mort du dernier d'entre eux, lequel a laissé à la ville, avec la chapelle de l'Hôtel-Dieu, datée de 1695, un très précieux témoignage de ses libéralités.

Un grand pardon se célèbre chaque année à la collégiale Notre-Dame-de-Bon-Secours *(Itron-Varia Wir-Zikour)* et attire, le soir du premier samedi de juillet, des milliers de fidèles

*Guingamp.*
*Le portail sud de la collégiale.*

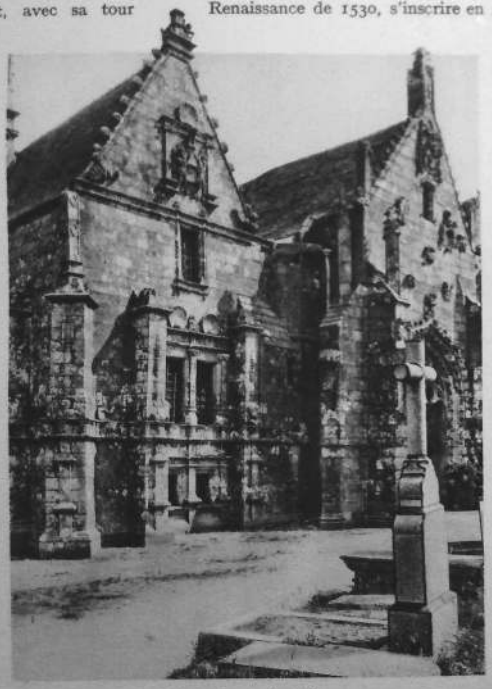


monumentale à trois vasques, décorée de chevaux ailés, de nymphes, de dauphins et d'angelots, qui orne la principale place de la ville, voisinant avec quelques vieilles demeures aux ravissantes façades du XVI^e^ siècle.

Une pointe rapide jusqu'à l'Arré, encore dépourvu de la sauvagerie qui caractérise son prolongement finistérien, nous permettra de saluer aux confins de la Cornouaille, la belle église de Bulat, érigeant sur un mamelon, parmi des pins aux fûts grêles, une flèche audacieuse criblée d'ouvertures à formes géométriques. Ce joyau de pierre, ornement d'un canton perdu de l'Argoat, est dû, sans doute, aux offrandes des pèlerins du *Tro Breiz* (Tour de Bretagne) que tout Breton était jadis tenu d'effectuer au moins une fois, vivant ou mort, pour visiter dans leur cathédrale respective les sept fondateurs des évêchés de la péninsule.

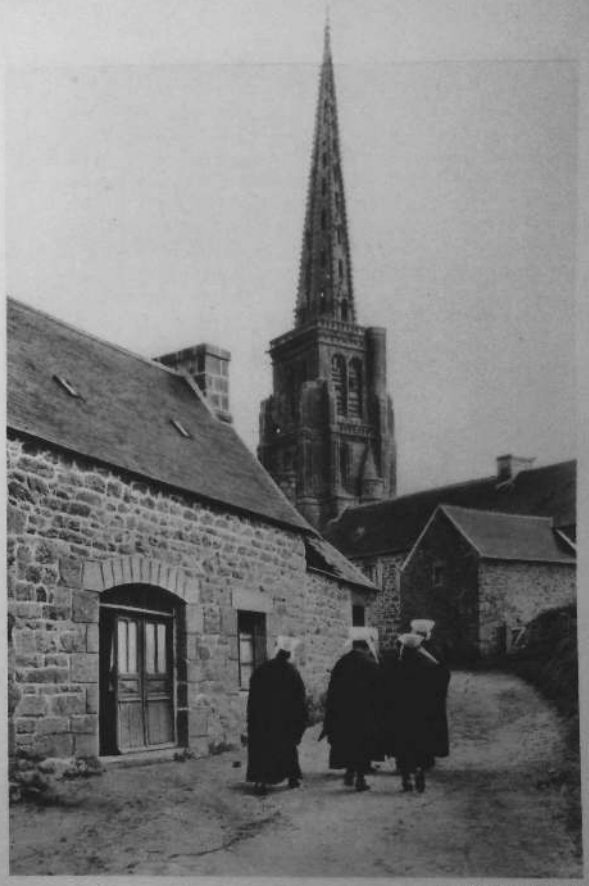
*Guingamp. La collégiale Notre-Dame-de-Bon-Secours.*

Allant de Tréguier à Saint-Brieuc, les pieux voyageurs faisaient, en passant par Bulat, un long crochet motivé par quelque très ancienne tradition, et grâce à eux, cette simple trêve de Pestivien devait, avec sa tour Renaissance de 1530, s'inscrire en faux



*Bulat. La « ségreterie ».*

contre la légende qui voudrait la Bretagne en retard d'un bon demi-siècle sur les autres pays, en ce qui concerne l'adoption des nouveaux styles.

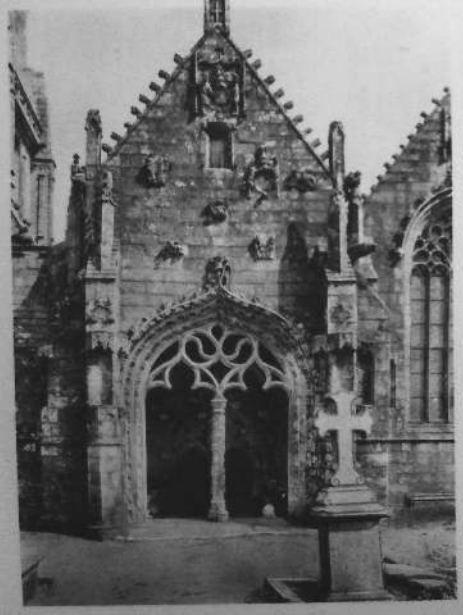


Objectif Som Berthiot

*A Bulat. En route pour la messe.*

La « ségreterie » de l'église, de vingt années plus récente, est, comme la tour, du « mestre de l'œvre » Fouquet Jehannou, l'un des rares architectes bretons dont la pierre nous ait transmis le nom; par ses profils hardis et son ornementation quelque peu macabre, ce charmant petit édifice est un sujet d'étude des plus attachants, parmi ceux que la Renaissance bretonne propose à la curiosité des amateurs d'art.

Nous reviendrons vers le nord, en suivant une route accidentée, par Plougonver, Coat-an-Noz (le Bois de la Nuit), fief béni des sabotiers nomades et des charbonniers, Belle-Isle-en-Terre, assise dans la partie médiane de la vallée du Léguer, puis par Louargat, d'où il est facile d'entreprendre l'ascension du Méné-Bré, imposante croupe solitaire détachée de la chaîne de l'Arré, qui domine avec la chapelle de Saint-Hervé perchée à son sommet, tout le pays trégorois, de la montagne à la mer.



*Bulat. Le porche de l'église.*

Quittant cette cime génératrice de tout un cycle de légendes, nous nous dirigerons sur la

*Dans la campagne trégoroise.*

Roche-Derrien, en passant par Botlézan, où une belle église tréviale achève misérablement de se démanteler, et par Confort, grande chapelle dont un grognard du Premier Empire, rendu à la paix des champs, sculpta l'autel en un style directement hérité des xylurges primitifs.

La Roche-Derrien, penchée au bord du Jaudy, se souvient d'avoir été le théâtre d'une sanglante bataille entre les gens de Charles de Blois et ceux de Jeanne de Montfort. Elle honore aussi la mémoire du doux barde Narcisse Quellien, dont Renan, fidèle habitué du *Dîner Celtique* créé en plein Montparnasse par ce nostalgique « Breton de Paris », a écrit dans ses *Souvenirs d'Enfance*, qu'il était le seul homme de ce temps auquel il reconnût le pouvoir de créer des mythes. Sur la rive opposée de la rivière, au Minihy, on voit le manoir de Kermartin, fâcheusement reconstruit, où reçut le jour en 1255, Yves Héloury, le plus célèbre des saints bretons, et l'étonnement des bonnes gens de son temps :

*Advocatus sed non latro,*
*Res miranda populo...*

A une petite demi-lieue de là, nous pénétrons dans une ville aux

*Tréguier. La vallée du Guindy et Plouguiel.*

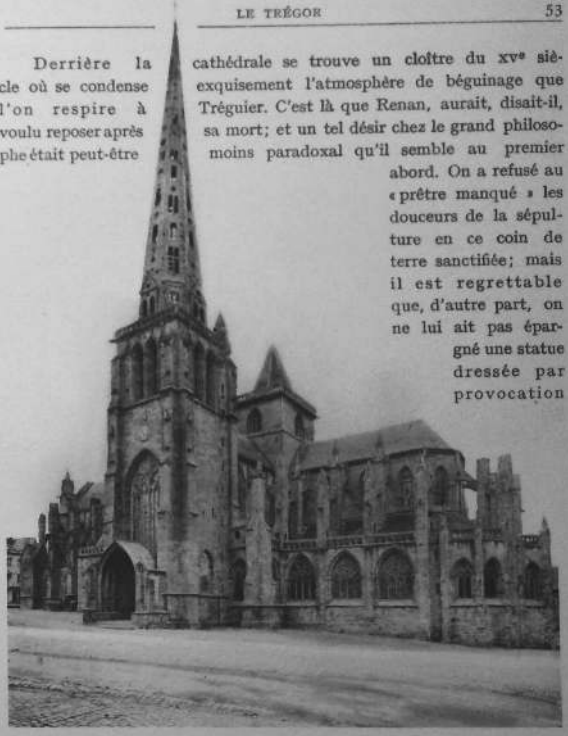
rues déclives, si austères qu'elles en prennent des airs de cloître. C'est Tréguier, siège déchu d'un évêché fondé par saint Tudwal, qui conserve de son ancienne splendeur une importante cathédrale de style gothique rayonnant — sauf quelques parties romanes et la flèche du XVII^e^ siècle qu'elle pointe comme un grand glaive de pierre.

Par ses tons, ses lignes et sa richesse — trop apparentés les uns et les autres aux formules de la bondieuserie saint-sulpicienne — le tombeau moderne de saint Yves qui s'élève à l'intérieur du vaisseau, est aussi peu que possible en harmonie avec les pierres grises verdies d'humidité qui lui servent de cadre, et fait, à sa manière, injure au souvenir de l'admirable ascète que les pauvres de Bretagne ont choisi pour protecteur.

*Le lit-clos de saint Yves au manoir de Kermartin.*



Derrière la cathédrale se trouve un cloître du XV^e^ siècle où se condense exquisement l'atmosphère de béguinage que l'on respire à Tréguier. C'est là que Renan, aurait, disait-il, voulu reposer après sa mort; et un tel désir chez le grand philosophe était peut-être moins paradoxal qu'il semble au premier abord. On a refusé au « prêtre manqué » les douceurs de la sépulture en ce coin de terre sanctifiée; mais il est regrettable que, d'autre part, on ne lui ait pas épargné une statue dressée par provocation



*La cathédrale de Tréguier.*

devant le vaisseau sacré, et qui n'eut pas été conçue différemment, si, au lieu de prétendre glorifier sa mémoire, on avait voulu la couvrir à jamais de ridicule.

A la gloire d'avoir vu naître le plus grand saint de Bretagne et l'un

*Le cloître de Tréguier.*

des plus grands penseurs de l'humanité, Tréguier en ajoute une autre qui n'est pas mince : celle d'être le berceau de l'imprimerie en Basse-Bretagne. Dès 1481, c'est-à-dire 14 ans à peine après Paris, alors que tant de grands centres n'avaient pas encore leur « presse », Bordeaux, Tours, Rouen, entre autres, la petite ville de *Lantréguier* possédait un atelier typographique dirigé par Ja. P., dont on conserve une rarissime « Coustume de Bretaigne ». Une seconde « presse », celle de Jehan Calvez, y existait en 1499, et livrait « *ad usum clericorum novellorum* » un « Catholicon en trois languaiges, à sçavoir breton, françois et latin »... qui constitue le plus ancien dictionnaire de la langue bretonne.

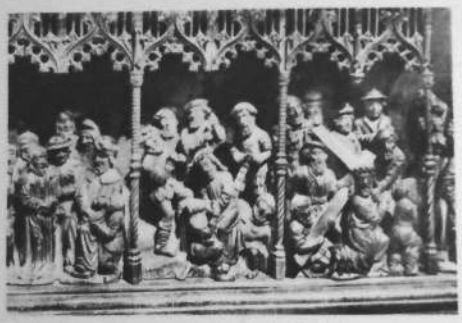
*Le tombeau de saint Yves au cimetière du Minihy.*



Les eaux réunies du Jaudy et du Guindy descendent du port fluvial de Tréguier vers la mer par un estuaire long de neuf kilomètres baignant un « Enfer » presque aussi célèbre que celui de Plogoff, où les âmes damnées viennent hurler durant les nuits de tempête. On ne saurait imaginer de paysage plus hostile que celui de cette côte rocheuse, lorsque viennent s'y briser, crinière au vent, comme une horde sans cesse reformée de cavales écumantes, les vagues soulevées par le vent d'ouest. L' « Enfer » de Plougrescant est, dans un dicton local, opposé au « Paradis » voisin de Port-Blanc (*Ifern Plouvoushan ha Baradoz Porz-Gwenn*), protégé contre les lames du large par des rochers aux nobles profils et des îlots allongés sur l'horizon.

*La cathédrale de Tréguier. Façade ouest.*

« Paradis » à part, le paysage du hameau côtier où Shakespeare fait aborder je ne sais plus lequel de ses personnages, est d'ailleurs plutôt



*Dans la cathédrale de Tréguier.*

impressionnant; et à contempler par un jour d'automne ou d'hiver le hérissement de ses récifs et l'âpreté de ses lignes terriennes, on comprend qu'il ait pu servir de décor aux plus sombres récits de la « Légende de la Mort chez les Bretons Armoricains » colligée par le regretté Anatole Le Braz, hôte fervent de ces lieux.

A flanc de coteau, une chapelle qu'on dirait à demi ensevelie, tant son toit descend près de terre, est le seul monument de Port-Blanc, mais combien aimable dans la modestie de son architecture, la blancheur de ses murs intérieurs et la rusticité de son mobilier!

De la colline, on découvre le littoral, depuis Plougrescant jusqu'aux promontoires perrosiens, merveilleuse suite de caps reliés les uns aux autres par des plages qui, vues de haut, semblent les membranes d'une gigantesque main palmée. Avant de les atteindre, notre route passe en vue d'une propriété bour-

*Dans la cathédrale de Tréguier.*

*Tombeaux dans la cathédrale de Tréguier.*

geoise dominant la rade de Perros où l'île Tomé, figurant un grand cétacé roux au dos bosselé, se renfrogne, le mufle dans l'eau, comme plongée en quelque farouche méditation. C'est Rosmapamon, que fréquenta Renan chaque été, dans les dernières années de sa vie, pour se retremper en cette atmosphère trégoroise si pleine, à ses yeux, d'affinités avec celle de l'Attique. L'illustre exégète reçut là nombre de gloires philosophiques et littéraires du monde entier. La visite que lui fit Maurice Barrès au cours de l'été de 1886 a laissé une trace durable dans la littérature et eut une répercussion qui frisa quelque peu le scandale. Les dix minutes d'entretien accordées par l'auteur de la *Vie de Jésus* au jeune inconnu

*Tréguier. Le monument aux Morts (F. Renaud, sc.).*

du monde des Lettres qu'était encore Barrès à cette époque devaient en effet servir de prétexte à ce livre irrévérencieux : *Huit Jours chez M. Renan.*

De Perros-rade part une route en corniche qui suit les plages et les promontoires de granit rose, tantôt escaladant les hauteurs d'où l'on embrasse un splendide horizon marin animé par le troupeau des Sept-Iles, tantôt dévalant vers les grèves peuplées, trop peuplées, hélas ! d'hôtels et de villas : Trestrignel, Trestraou, Trégastel...

*La vallée du Guindy.*

Au hameau de la Clarté, marqué par une chapelle à l'ombre de laquelle vint se fixer et mourir le bon poète bressan Gabriel Vicaire, se révèle un paysage apocalyptique de rochers aux formes les plus invraisemblables, éparpillés depuis la côte jusqu'à plusieurs kilomètres dans l'intérieur, au milieu des champs et des landes. La plage de Ploumanac'h, encadrée de blocs

*Les rochers de l'Enfer, à Plougrescant.*

de ce genre, conserve, avec un minuscule oratoire juché sur un rocher battu par la mer à chaque marée, le souvenir du débarquement de saint Guirec, évangéliste de la région.

Un peu plus au sud, les blocs naturels alternent avec des mégalithes dont les plus importants sont le curieux menhir christianisé de Saint-Duzec, en Pleumeur-Bodou, et le dolmen de l'Ile Grande. Quant au littoral, il n'en est guère de plus mouvementé, avec ses bords échancrés, ses îles disséminées et si dissemblables d'aspect : Aval, la fabuleuse,

*L'église de Perros.*

*Perros-Guirec. La plage de Trestraou.*

liée à la légende arthurienne, Molène la chauve, affalée au ras du flot, Miliau l'abrupte, qui veille, en prenant son bain d'indigo, sur l'exquise plage de Trozoul, Morvil, Bivic, Canton, et dix autres encore...

Avant de descendre du plateau de Servel sur Lannion, l'amateur de vieilles pierres fera bien de prendre l'étroit chemin qui mène à Brélévénez. Il en sera récompensé par la découverte d'une belle église romano-gothique sous le chœur de laquelle se trouve une crypte contenant une Mise au Tombeau sortie, sans doute, de l'atelier morlaisien de Jacques Lespaignol. Le portail sud, accosté de pinacles, s'ouvre sur un placître formant terrasse au-dessus d'une

*Chapelle de Port-Blanc.*
*Saint Yves entre le riche et le pauvre.*

combe paisible. De ce belvédère baigné d'ombre où l'on respire l'odeur des pierres moussues, Lannion apparaît au confluent de deux vallées, sans contours précis, dans des fumées légères.

Bien qu'elle ait depuis longtemps perdu ses fortifications, Lannion est l'une des cités bretonnes dont la physionomie ancienne s'est le mieux conservée. Ses places et ses rues resserrées s'agrémentent de maisons aux airs d'aïeules, penchées l'une vers l'autre comme dans la poursuite d'un bavardage suranné.

*La chapelle de Saint-Gonéry, en Plougrescant.*

*Menhir christianisé de Saint-Duzec.*

C'est dans l'un des vieux logis lannionnais si délicatement évoqués par A. France au début d'un chapitre de la *Vie Littéraire*, que vit le jour l'écrivain Ch. Le Goffic, dont l'œuvre, tant en vers qu'en prose, restera comme l'un des monuments les plus parfaits et les plus durables consacrés à la gloire de son pays d'origine.

La vallée du Léguer remonte

*Trégastel. Un coin de la plage.*

de Lannion vers le cœur du pays, résolument, sans méandres, presque sans coudes. Elle ne se contente pas d'étaler de somptueux paysages : à tout instant, quelque monument d'un puissant intérêt archéologique surgit de ses pentes agrestes. L'idéal, pour bien en apprécier tout le charme, serait de suivre à pied la rivière au nom pré-breton *(Ligeris)* apparenté à celui de la Loire, jusqu'à une douzaine de kilomètres en amont de la ville. Les restes romantiques du château de Coatfrec, à demi noyés dans la verdure, dominent les escarpements de la rive gauche, composant un décor de légende devant lequel on reste malgré soi craintif et silencieux... La chapelle de Kerfaouez, cachée dans les bois, non loin de Coatfrec, sur la même rive, n'est pas le moins surpre-

*L'oratoire de Saint-Guirec.*

*Lannion.*

nant des joyaux semés par l'art breton au hasard des vaux et des monts de la péninsule.

Cet édifice gothique, pourvu vers le milieu du XVI[e] siècle d'un transept Renaissance à contreforts cylindriques, creusé de niches et sommé d'un campanile en forme de temple distyle, est surtout intéressant

*L'entrée du manoir de Guernachanay.*

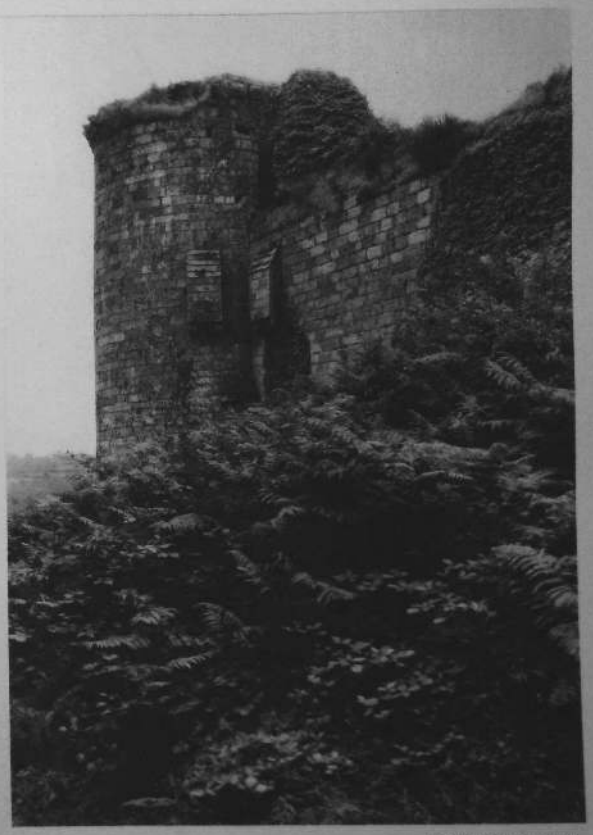
par la superbe pièce de sculpture médiévale qu'il abrite, un jubé de chêne orné de nombreux personnages et de panneaux décoratifs, dû au ciseau d'un inconnu que son art élève au rang des maîtres français et flamands de son époque.

A moins d'une demi-lieue de Kerfaouez, sur la colline opposée, apparaît Tonquédec, qui aurait pu être la plus belle forteresse bretonne si Richelieu ne l'avait ruinée. Des hautes tours et des courtines ébréchées de ce château, la coulée du Léguer s'offre aux regards dans toute sa verte splendeur, depuis les abords de Coatfrec jusqu'aux frondaisons qui dissimulent l'antique demeure de Kergrist.

Tous les guides ignorent l'existence du manoir de Guernachanay, l'un des types les plus intacts des gentilhommières Renaissance en Bretagne, qui se tient au bout d'une avenue de hêtres, à trois kilomètres au sud de Plouaret, précédé d'un portique infiniment plaisant de lignes, avec ses ouvertures cintrées, accostées de colonnes corinthiennes, et son fronton à volutes terminé à la grecque. En s'y rendant de Lannion, il convient de saluer, sur la place de Plouaret, auprès d'un mystérieux

Objectif Som Berthiot

*La vallée du Léguer vue des tours de Tonquédec.*



Objectif Som Berthiot

*Les ruines du château de Coatfrec.*

*Dans les ruines de Tonquédec.*

ques et de ses traditions orales.

Une route directe mène de Plouaret à la côte, par Lanvellec et Tréduder. Après ce dernier village, elle longe le frais ravin de Pont-ar Yar, et descend rapidement à la mer qu'elle atteint vers le milieu de la Lieue de Grève, presque au pied de l'énorme masse grise du Roc'h-Allaz. Tout le fond de la baie de Saint-Michel est occupé par cette Lieue *(Leo Drez)*, vaste plage protégée à l'une de ses

anguipède déterré dans le pourpris d'une chapelle voisine, le buste de François-Marie Luzel, l'infatigable folkloriste à qui la Bretagne sera éternellement reconnaissante d'avoir préservé de la destruction les textes de son vieux théâtre populaire, et de l'oubli plus ou moins proche, des centaines de ses chants, de ses contes fantasti-

*Le monument de Luzel à Plouaret.*



extrémités par l'Archange, et à l'autre placée sous l'égide d'Efflam, fils d'un roi d'Hibernie, qui délivra d'un horrible dragon le pays de Plestin où il était venu prêcher l'Evangile, après avoir abandonné le soir même de ses noces son épouse Enora. La Lieue et son arrière-pays sont d'ailleurs un foyer de légendes profanes et sacrées, et abondent en souvenirs sinistres des temps du brigandage.

Lanmeur, la première « ville » rencontrée en pénétrant le Finistère, par le nord, est le chef-lieu d'une région où pullulent les monuments d'intérêt tout au moins secondaire dans les différentes branches de la préhistoire et de l'archéologie civile et religieuse. Dolmens, menhirs, tumuli, camps gaulois, voies romaines, chapelles, manoirs... rien n'y manque de ce qui peut emplir d'aise l'âme d'un fervent des vieilles choses. Le pays lui-même est plein de coins charmants restés indemnes de toute défloration; et n'aurait-il à exhiber en fait de grand paysage que Beg-an-Fri (La Pointe du Nez), en Guimaëc, que cela suffirait largement à consacrer son caractère intensément breton. On y visite particulièrement la station balnéaire de Locquirec, postée, avec son petit port de pêche et ses maisons blanches éparpillées, à l'embouchure du Douron; la chapelle des Joies, écartée des grands chemins, qui possède un fort intéressant mobilier Renaissance; Plouégat-Guerand, dont l'église recèle toute une galerie de vieux saints et saintes qui font monter aux lèvres le savoureux quatrain de Tristan Corbière :

*Mère taillée à coups de hache,*
*Tout cœur de chêne dur et bon,*
*Sous l'or de ta robe se cache*
*L'âme en pièce d'un franc Breton...* (1).

D'une très antique église, Lanmeur a conservé intacte une crypte romane considérée comme l'un des plus anciens monuments chrétiens de la Bretagne, et qui fut autrefois le tombeau de saint Mélar, prince de Domnonée, assassiné par son oncle le comte de Cornouaille. Tout près de la ville se tient la chapelle mi-romane mi-gothique de Kernitron, avec sa grosse tour pointant parmi les hêtres séculaires et surmon-

(1) La Rapsode foraine. *Litanies à sainte Anne.*

tant un portail au tympan historié, rendu presque fruste par les âges.

En marge du pays de Lanmeur, à deux pas de la mer qu'on s'imaginerait distante de vingt lieues, quelques maisons blanches irrégulièrement disposées au creux du vallon le plus follement verdoyant de toute l'Armorique, un enclos sacré sans rival dans le Trégor pour sa richesse architecturale — le tout baigné dans l'éternelle fraîcheur des ruisseaux et des sources vives : c'est Saint-Jean-du-Doigt...

En franchissant le portique ogival qui donne accès dans le cimetière, on voit surgir, miracle de grâce florentine, une fontaine à quadruple vasque ornée de figurines de plomb; à droite se voit un oratoire funéraire de 1577, dont l'élément principal est un grand toit aigu fleuronné d'un minuscule clocheton de plomb ajouré, et porté sur trois côtés par des pilastres en gaine; puis, c'est l'église, entièrement du gothique flamboyant, flanquée de sa tour à galeries quadrilobées, découpant sur le ciel la fine dentelle de son balcon supérieur. Mais Saint-Jean possède, de plus, un « trésor » auprès duquel pourraient pâlir ceux de mainte cathédrale vouée aux fastes des couronnements. Un grand calice de vermeil ciselé, une patène garnie d'émaux, et une merveilleuse croix processionnelle également en vermeil, avec statuettes, clochettes et godrons, en constituent les pièces principales. Et l'on peut se demander avec un légitime étonnement par quel concours de circonstances de pareils morceaux d'orfèvrerie sont devenus la propriété d'une paroisse paysanne de huit cents âmes à peine... C'est que cette simple trève de Plougasnou, ayant l'insigne honneur de posséder comme relique un index du Précurseur, miraculeusement « translaté » de Normandie au XVe siècle par un soldat du lieu, fut pendant des centaines d'années le but d'un pèlerinage auquel on accourait des cantons les plus lointains, et que la reine Anne, elle-même, ne dédaigna pas d'entreprendre à pied depuis Morlaix. Et si le Pardon du 24 juin à Saint-Jean n'est plus que l'ombre de l'ancienne solennité, du moins les artistes prendront-ils toujours plaisir à retrouver dans ce vallon d'Eden, les témoignages de sa splendeur révolue.

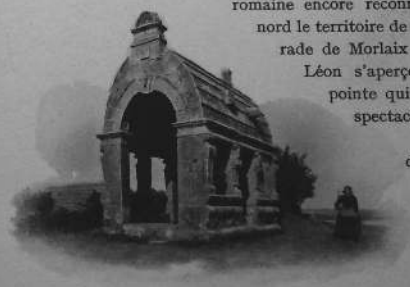
En bordure du raccourci qui mène à Plougasnou est un monument de granit qui n'a certainement ni antécédent ni réplique nulle part en Europe. Son toit de pierre voûté en berceau, que semblent percer sur les côtés des bouts de solives, et sommé à chaque extrémité de petits acrotères, est supporté par des pilastres galbés ou ornés d'étranges

*Traon-Feunteuniou. L'entrée.*

figures païennes; plutôt qu'un oratoire chrétien, il semblerait que le génial architecte de ce petit chef-d'œuvre ait voulu dresser le mausolée de quelque chef lycien. Et pourtant, combien y a-t-il de chances pour que le « maître ouvrier » qui bâtit en l'an 1611 cet édifice aux frais de la « dame douairière de Kerastan », et en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, n'ait jamais mis le pied en Asie Mineure ?

La sauvage pointe ou « château » de Primel, reliée à *Vorgium* (aujourd'hui Carhaix), capitale des Osismes, par une voie romaine encore reconnaissable, prolonge vers le nord le territoire de Plougasnou. L'entrée de la rade de Morlaix et les premières côtes du Léon s'aperçoivent à l'ouest de cette pointe qui offre l'un des plus beaux spectacles du Nord-Finistère.

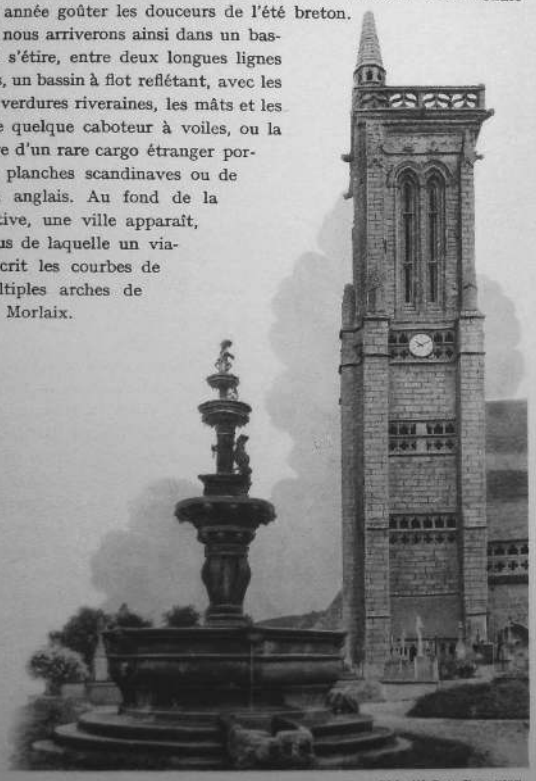
De Primel nous piquerons droit au sud, à travers un plateau légèrement ondulé, sectionné profondé-



*Oratoire à Plougasnou.*

ment par ce Dourduff dont les pêcheurs de truites sont presque seuls à connaître les délices secrètes ; puis, nous franchirons le sous-bois de Traon-Feunteuniou (le Val des Fontaines) où le maréchal Foch venait chaque année goûter les douceurs de l'été breton.

Et nous arriverons ainsi dans un bas-fond où s'étire, entre deux longues lignes de quais, un bassin à flot reflétant, avec les lourdes verdures riveraines, les mâts et les agrès de quelque caboteur à voiles, ou la structure d'un rare cargo étranger porteur de planches scandinaves ou de charbon anglais. Au fond de la perspective, une ville apparaît, au-dessus de laquelle un viaduc inscrit les courbes de ses multiples arches de pierre : Morlaix.



Objectif Som Berthiot

*Saint-Jean-du-Doigt.*

*Le viaduc de Morlaix.*

CHAPITRE IV

—

## LA RENAISSANCE AU PAYS DE LÉON

De simple pêcherie de congres et de merlus qu'elle était à l'aube du XI^e^ siècle, Morlaix (en breton *Montroulez*) devenait au XIV^e^ siècle l'une des treize « bonnes villes » du duché de Bretagne, honneur qu'elle paya cher au cours des guerres de Succession. Malgré de grandes défectuosités, son port devenait, à la faveur de la période prospère qui suivit ces guerres, le principal point d'exportation des « crèzes », des « roscones » et autres toiles du pays. Aussi « Messieurs les Gens de Morlaix » pouvaient-ils, au lendemain de la Réunion, éclipser ceux de toutes les autres villes de Bretagne par la réception qu'ils ménagèrent à leur bonne duchesse devenue reine de France. Leur richesse suscitait outre-Manche d'inévitables convoitises, et les Anglais tentèrent à plusieurs reprises de la ruiner ;

*Morlaix. Au quartier Saint-Mathieu.*

pour se défendre contre leurs incursions, les Morlaisiens obtinrent de François Ier l'autorisation de dresser et d'entretenir à leurs frais une forteresse maritime rendant impossible l'entrée de la rade à tout navire quelque peu suspect (cas unique d'une municipalité tenant une place frontière échappant au contrôle du pouvoir central).

La Ligue marque les dernières heures héroïques et douloureuses de Morlaix, avec un long siège soutenu contre le maréchal d'Aumont, commandant des armées royales.

Cette petite ville s'enorgueillit d'avoir donné aux Lettres le délicieux et ingénu Voragine armoricain Albert Le Grand, auteur des *Vies des Saints de Bretagne*, Emile Souvestre, précurseur des études bretonnes, Tristan Corbière, l'un des « Poètes Maudits » de Verlaine, dont le fantasque et douloureux génie palpite dans les *Amours Jaunes*.

*Musée de Morlaix. Une cariatide.*



D'inexpiables massacres consommés sur les plus belles façades ornées de la ville moyenâgeuse visitée par Mérimée, Flaubert, Maxime du Camp, n'ont pas réussi à faire perdre à celle-ci son caractère particulier. Mais jusqu'à quand le vandalisme aveugle toléré, sinon même favorisé par des édilités obstinément fermées à toutes préoccupations d'art, respectera-t-il les dernières survivantes des curieuses maisons à « lanterne » et à étages en encorbellement de la Grand'Rue, de la place des Halles, des quartiers de Saint-Mathieu, de Saint-Melaine et de Saint-Martin ? Un seul de ces vénérables logis, le plus parfait, heureusement, a des chances de narguer longtemps les démolisseurs forcenés : c'est la maison dite — sans aucun semblant de raison — de la Reine Anne, où l'on peut admirer vis-à-vis d'une grande cheminée de granit, un merveilleux escalier sculpté de la période flamboyante, et d'un type architectural sans réplique ailleurs qu'à Morlaix.

En dehors des maisons anciennes, le pittoresque de la ville réside surtout dans les ruelles et venelles en escaliers ou en casse-cou, qui, entre de vieilles bicoques bancales et des murs humides fleuris de clématites et de *krampouez-mouzih* (cotylets), escaladent les pentes auxquelles s'accrochent les vieux quartiers et les faubourgs.

Dépourvu de monuments religieux et civils de premier ordre, son magnifique viaduc de granit mis à part, Morlaix possède, par contre, un musée fort intéressant — malgré sa regrettable indigence dans tout ce qui concerne l'ethnographie locale. Installé dans l'église désaffectée d'un très ancien couvent de Dominicains qu'ajoure en son chevet une belle rosace du XIVe siècle, ce musée contient d'excellentes toiles de Ribeira, de Romanelli, de Boudin, de Courbet, de Tattegrain, etc..., et, depuis peu, grâce à l'affectation d'une de ses salles au souvenir du romancier, essayiste et critique d'art Gustave Geffroy, né à Paris de parents morlaisiens, une remarquable galerie de peinture moderne où sont représentés Monet, Cézanne, Raffaëli, Weber, Méheut, Lemordant, et vingt autres artistes de premier plan, amis et admirateurs du regretté écrivain.

Ce qui fait surtout l'agrément de la cité mi-trégoroise, mi-léonarde, c'est sa situation privilégiée au centre d'une région étonnamment variée et incomparablement intéressante au point de vue monumental. L'Arrée et la Cornouaille septentrionale n'ont pas de meilleur point de pénétration, et c'est, de plus, la porte du Léon et de ses merveilles.

Délimité par le Keffleut, la Manche, l'Iroise, les côtes nord de la rade de Brest, l'échancrure de l'Elorn et la Montagne, le Léon est le moins étendu et peut-être le moins diversifié dans ses aspects naturels des « pays » bas-bretons. C'est, en revanche, le plus riche d'entre eux, tant au point de vue artistique qu'au point de vue économique. La belle race qui le peuple, parle le « breton large » *(brezoneg ledan)* adopté, à cause de son consonnantisme intact, comme langue classique par les bardes modernes. Le paysan léonard, surtout le Julot de la vallée de l'Elorn, a été fort justement rapproché de l'hidalgo espagnol. Au scepticisme frondeur, à la finesse spirituelle et à la sorte d'inaptitude spéculative du Trégorois, il oppose une foi religieuse profonde à laquelle s'allie un sens remarquable des réalisations; travailleur opiniâtre, sans cesse préoccupé d'intensifier le rendement d'une terre atteignant, par endroits, des prix fabuleux à l'hectare, il alimente une grande partie des marchés français et étrangers en choux-fleurs, en pommes de terre et en artichauts; fanatique du cheval, il a créé le centre d'élevage le plus prospère de la France entière et fait de la foire d'octobre à Morlaix une manifestation sans rivale en Europe.

Mais le Léon n'est pas seulement ce sol attiédi par les caresses du Gulf Stream et fertilisé par les engrais marins, où viennent les primeurs de toutes sortes avec plusieurs semaines d'avance sur les autres régions; ce n'est pas seulement le pays des beaux chevaux dont les remontes étrangères se disputent la fleur à prix d'or... Pour nous c'est surtout la terre bénie de l'art religieux en Bretagne, une vraie « terre de granit » où la pierre surgit de toutes parts, appareillée en flèches, en dômes, en portiques, en croix... taillée ou sculptée par l'effort de plusieurs générations vers un idéal de beauté parfois quelque peu barbare, je l'admets, mais en revanche combien émouvante et point banale !

A cet égard, une zone surtout, dite de l'Elorn constitue une sorte de vaste musée à ciel ouvert dont chaque village serait l'un des compartiments. Si l'intérêt artistique des bourgs bretons est volontiers concentré sur une pièce unique, ici, cet intérêt s'irradie sur tant de choses que l'œil stupéfait ne sait sur quoi s'arrêter d'abord.

Dans un espace relativement restreint, circonscrit par le mur du cimetière, s'entassent l'église flanquée d'un porche monumental, un ossuaire ou « reliquaire », un calvaire, parfois un arc de triomphe, le tout copieusement ornementé et chargé d'inscriptions; et la fougue de cette



floraison de pierre, surprenante parure d'un paysage assez quelconque par lui-même, est encore accentuée par d'innombrables lanternons surmontant des gâbles a gus chargés de postes ou de volutes rampantes.

Les « groupes » architecturaux de l'Elorn et de ses approches se rattachent presque exclusivement à l'art renaissant; mais à les contempler on se rend compte des curieuses libertés que les maîtres d'œuvre locaux ont pris avec les formules de cet art, et de la grande originalité qu'ils ont su donner à leurs productions. Je sais qu'on peut, en certains cas, reprocher à celles-ci un manque de noblesse dans leur ordonnance ou de proportion dans les lignes de leurs éléments constitutifs.

*Morlaix. Intérieur d'une maison à lanterne (d'après un lavis de M. de Haenen).*

Dans une lettre à Louis Bouilhet datée de Jérusalem, Flaubert voulant marquer l'indigence des monuments religieux de la Terre sainte écrivait par

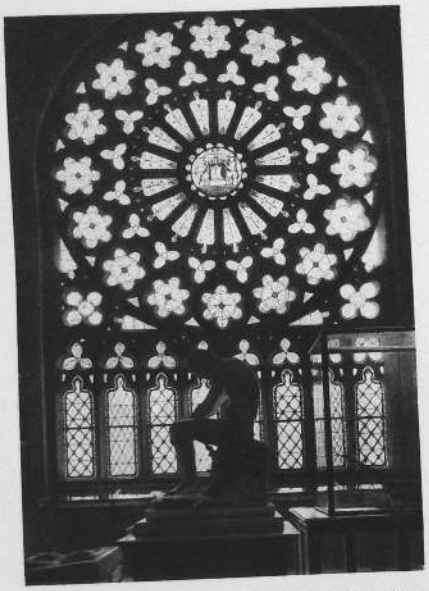
Objectif Som Berthiot

*L'église Saint-Melaine, à Morlaix.*

Objectif Som Berthiot

*Morlaix. La maison de la reine Anne.*

exemple : — « Ça rivalise avec la Bretagne »... Evidemment, ce pays n'a, et pour cause, rien d'équivalent, en fait de cathédrales et d'abbayes, à ce que nous offrent la Normandie, la Champagne et la Beauce; mais tout de même...



*La rosace de l'église des Jacobins à Morlaix.*

S'il avait eu le loisir d'étudier de près l'origine et la composition des monuments bretons, il est vraisemblable que le bon maître de Croisset eut montré plus d'indulgence envers eux. Dans les groupes léonards, particulièrement, il importe de voir les réalisations d'un art sinon tout à fait paysan, du moins profondément populaire. Les paroissiens à l'usage desquels ils furent construits étaient, non de grands seigneurs ou des bourgeois cultivés, mais d'humbles terriens sans tradition artistique dont, souvent, les yeux n'avaient contemplé nul horizon étranger à leur terre d'occident; leurs architectes étaient, non pas des Italiens, comme on l'a stupidement cru au siècle dernier, mais des Bas-Bretons qui ne savaient même pas toujours signer

*Saint-Thégonnec.*

leur nom au bas des marchés passés avec la « fabrique », et leurs artisans devaient, on en conviendra, lutter avec une pierre autrement dure que le marbre ou la pierre de Caen, peu propice aux fantaisies décoratives du nouveau style. — Et cela doit, j'imagine, valoir aux uns et aux autres suffisamment de titres à l'admiration des curieux et à l'indulgence des critiques...

Le style Renaissance paraît s'être exprimé d'une manière franche pour la première fois en Léon avec la tour à dômes de Roscoff, datée, semble-t-il, de 1550. Trois ans plus tard on le trouve bien encore, assez curieusement allié au gothique, dans la décoration du porche de Landivisiau, mais le coup de grâce est déjà porté, dans

*Un éleveur léonard et ses produits.*

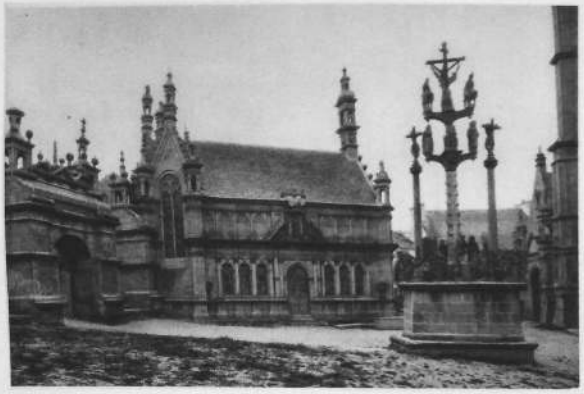
*Saint-Thégonnec.*

cette partie de la Bretagne comme ailleurs, à l'ancien style agonisant

Alors, un engouement d'autant plus marqué qu'il sera venu tard, se manifestera en faveur des innovations de l'art renaissant, et chaque communauté voudra bientôt posséder son monument *giz nevez*, fût-ce au prix d'énormes sacrifices pécuniaires. Puis l'engouement se muera en une véritable frénésie, et l'on verra le Léon prendre l'aspect d'un grand chantier, où, pendant près d'un siècle et demi, la pierre résonnera sous le marteau des tailleurs de granit. Les besoins réels du culte et la piété des populations ne sauraient, seuls, être ici invoqués; l'orgueil léonard et les rivalités de village à village, intelligemment stimulés par le plus avisé des clergés, ont vraisemblablement leur grande part dans l'exécution des œuvres qui nous intéressent.

Une paroisse jugeait-elle que le modeste clocher gothique de son église ne la distinguait plus suffisamment de son entourage ? Un beau jour sa « fabrique » décidait le remplacement ou le doublement de ce clocher par une belle tour visible des quatre points de

*Le calvaire de Saint-Thégonnec.*



*Saint-Thégonnec. Quelques groupes du calvaire.*

l'horizon, évoquant de loin le vers du Cantique des Cantiques :

*Quae est ista quae ascendit de deserto, deliciis affluens ?*

Piquée au jeu, si telle paroisse voisine ne pouvait s'offrir un clocher neuf, elle se contentait, en attendant mieux, d'adjoindre à son église un porche qui éclipserait par sa richesse tout ce qu'on avait vu en ce genre, ou d'embellir l'accès de son cimetière par un arc triomphal aux nobles

*Saint-Thégonnec. L'ossuaire et le calvaire.*



lignes... Et ainsi de suite, jusqu'à ce que chacune possédât, à défaut d'un ensemble complet réservé aux communautés les plus fortunées, au moins quelque pièce d'art dont elle pouvait tirer vanité. Ici, c'est un calvaire aux plate-formes grouillantes de personnages, qui animera pour les fidèles la

*Saint-Thégonnec. La Mise au Tombeau de l'ossuaire.*

douloureuse histoire du Christ contée ailleurs par des verrières aux divins flamboiements; là c'est une chapelle funéraire dédiée aux *Anaon*, le peuple des Trépassés cher au cœur de tout Breton, qui tendra une façade ajourée de fenêtres en plein-cintre, creusée de niches où s'aligneront de bons saints tutélaires, et toute chargée de sentences latines, françaises ou bretonnes relatives aux fins dernières : *Hodie mihi, cras tibi... O, pechevrs, repantez vovs estants vivans, car a novs morts il nest plvs temps... Fol eo na preder esperet, Guelet ez eo ret decedi...* parfois accompagnées de l'apostrophe d'un *Ankou* décharné brandissant un trait symbolique : *Ie vovs tves tovs... Ie svis le parrain de celvy qvi fera fin...*

Et lorsque l'extérieur de l'église et l'enclos sacré se seront définitivement imposés à l'admiration des foules, on s'occupera du mobilier intérieur; et c'est alors une nouvelle suite de compétitions pour la pos-

Objectif Som Berthiot

*Une face du calvaire de Guimiliau.*

Objectif Som Berthiot

*Une face du calvaire de Guimiliau.*

session des plus beaux chancels, retables, baptistères, tribunes, chaires à prêcher ou confessionnaux. Les confréries de maçons et d'imagiers laisseront le champ libre à celles des sculpteurs de chêne, qui marqueront leur passage dans les bourgs les plus perdus par l'exécution d'une ou plusieurs pièces, dont, en bien des cas, une grande cathédrale n'eut point dédaigné de s'enrichir.

*Les fonts baptismaux de Guimiliau.*

L'exemple le plus frappant d'émulation artistique et de continuité dans l'effort pour la possession du plus bel ensemble est donné par les deux bourgs de Saint-Thégonnec et de Guimiliau, situés à l'ouest de Morlaix, tous deux riverains de la Penzé, et distants l'un de l'autre d'une lieue à vol d'oiseau. L'extraordinaire entrée de cimetière du premier et le calvaire à plus de cent cinquante personnages du second, furent sans doute mis en chantier la même année (1581). Son portique terminé, Saint-Thégonnec entreprend la construction d'un ossuaire qui restera de haute lutte le plus beau de Bretagne, puis d'une grande tour à dôme (d'ailleurs superflue, son église possédant déjà un clocher)... à quoi Guimiliau répondra en 1606 par l'édification d'un porche monumental avec galerie d'apôtres. Il n'est pas encore achevé que Saint-Thégonnec érige un calvaire au socle bien plus modeste que celui de son rival, à la vérité, mais infiniment supérieur par la richesse de sa triple croix. Ayant de bonne heure épuisé la série des monuments de pierre, cette paroisse marquera un temps de repos assez prolongé dont sa voisine profitera pour la rattraper sur ce terrain, et tâcher de conquérir sur un autre, une place d'où il ne sera guère facile de la déloger. Coup sur coup vers 1677, son « vénérable recteur » Messire H. Guillerm commande à des maîtres sculpteurs malheureusement restés inconnus, un prodigieux baldaquin de chêne pour ses fonts baptismaux, une tribune d'orgues

*La chaire de Guimiliau.*

*Lampaul-Guimiliau.*
*Détail d'un retable.*

*Guimiliau. Ensemble.*

aux bas-reliefs merveilleux de finesse, et une chaire à prêcher.

Les paroissiens de Saint-Thégonnec ne pouvaient riposter avec chance de succès que sur le point faible du nouveau mobilier de Guimiliau : la chaire; et celle que leur livreront en 1683 les frères Lérel, de Landivisiau, sera tellement luxueuse qu'elle découragera d'avance les imitateurs. Ce n'est pas tout : la même communauté garnira

*Les apôtres du porche, à Guimiliau.*

Objectif Som Berthiot

*La chaire de Saint-Thégonnec.*

*L'église de Lampaul-Guimiliau.*

encore, en 1702, la crypte de son ossuaire d'une Mise au Tombeau en bois, sortie des ateliers morlaisiens du maître Jacques Lespaignol, groupe de neuf personnages grandeur presque nature, d'une facture peut-être inégale, mais dont le moins qu'on en puisse dire est que son gisant et ses personnages du premier plan — les seuls, probablement, qui soient dûs au ciseau du maître, sont d'admirables morceaux de sculpture. Des boiseries somptueuses viendront ensuite recouvrir les murs du chœur et des

*Un intérieur breton à Lampaul-Guimiliau.*

chapelles latérales de l'église, reconstruits, entre temps, en un style assez froid; et Guimiliau, tenace jusqu'au bout, trouvera, en plein XVIIIe siècle, le moyen de leur opposer des confessionnaux qui n'eussent pas été plus richement exécutés, si au lieu

*Eglise de Lampaul-Guimiliau. Vieille bannière.*

d'être destinés à la contrition de simples paysans, ils avaient dû écouter les *mea culpa* de souverains régnants.

L'éclat des groupes de Saint-Thégonnec et de Guimiliau éclipse à juste titre tous les autres

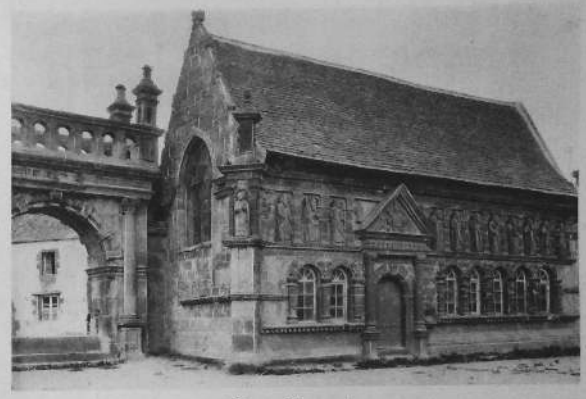
*Eglise de Lampaul-Guimiliau. Vieille bannière.*

*Eglise de Lampaul-Guimiliau. Vieille bannière*

ensembles de présente pas possède un de la vallée de l'Elorn, mais chacun de ceux-ci n'en moins son intérêt propre. Lampaul-Guimiliau petit arc de triomphe, un ossuaire, une grande tour à flèche malencontreusement amputée par la foudre, une belle « poutre de Gloire » et des retables du plus grand intérêt. Sizun montre le plus important des arcs de triomphe bretons, attenant à une chapelle funéraire d'un style très rustique, un immense clocher, des autels sculptés et une abside aux curieux motifs ornementaux... Que dire du magistral porche de Commana, miracle d'imprévu dans un bourg si écarté des grandes voies, et surtout de son autel de la Visitation, d'une richesse effarante, laissant loin derrière elle tout ce que l'on peut voir ailleurs dans le même genre ?... Landivisiau se pare d'un clocher élancé et d'un porche curieux à étudier par le mariage des styles qui s'y manifeste. Bodilis montre avec orgueil un autre porche de la meilleure école, un puissant baldaquin de granit, protégeant ses fonts baptismaux, des sablières et des poutres patiemment fouillées. La Roche,

*L'église et l'arc de triomphe de Sizun.*





*Sizun. L'ossuaire.*

de son vieux castel, érige un clocher à double galerie d'un encorbellement hardi, une église abritant un beau jubé de chêne et un vitrail du XVI^e^ siècle. La Martyre, où domine le gothique avec un portique surmonté d'un calvaire et une église ogivale, présente un autre ossuaire de belle facture, aux étranges ca-

*Guimiliau. Tribune d'orgue.*

*Landernau. Le porche de l'église Saint-Houardon.*

rement antérieur. Plougastel, situé en Cornouaille, mais tributaire de Léon à tous points de vue, possède un calvaire de premier ordre célèbre par l'harmonie de ses proportions et le nombre de ses personnages...

En ce qui concerne les calvaires, il sied d'ob-

---

riatides, et où se lit une inscription bretonne rappelant aux pécheurs les affres de « l'enfer froid » *(sic)*, *an ifern ien*, des vitraux anciens et des confessionnaux inspirés de Saint-Thégonnec. Landernau a son très curieux clocher à dôme de Saint-Houardon et un porche latéral assez proche parent par ses lignes de celui de Guimiliau, auquel il est légè-

*Environs de Landerneau. Une cariatide de l'ossuaire de la Martyre.*

*Un retable de Lampaul-Guimiliau.*

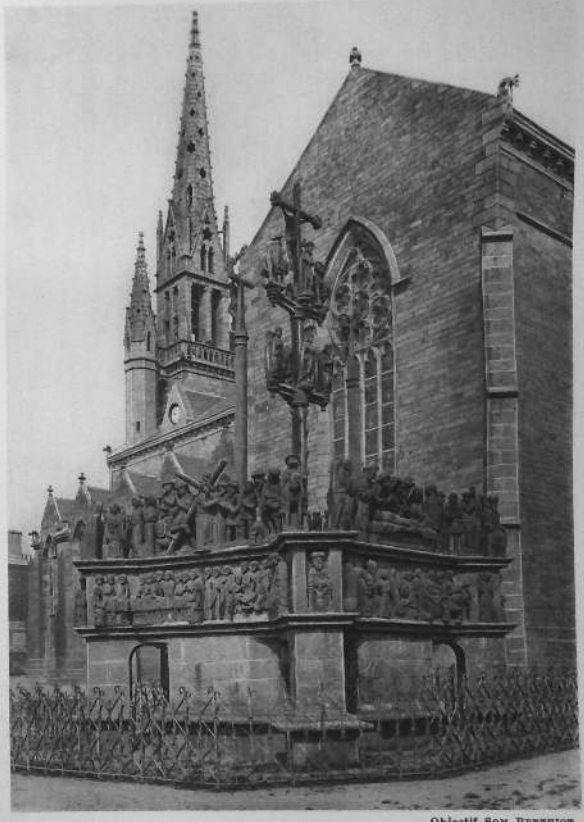
*Le calvaire de Plougastel.*

personnages, au fût presque invariablement bosselé, en souvenir des épidémies de peste pour la cessation desquelles la plupart furent érigées (1). Et ces croix,

(1) Parmi les plus intérressantes et sans quitter les zones de la Penzé et de l'Elorn, il convient de citer celles des cimetières de Guiclan, de Saint-Servais, de Plounéventer, de Saint-Sauveur, de Plounéour, de Locmélar, de Commana, du Tréhou, de la Roche-Maurice, de Peneran, et celles des carrefours de la Croix-Rouge en Guiclan, de Bodéniri en Saint-Thégonnec, de Kervern, en Pleyber-Christ, du Bugne, en Bodilis, etc...

server que si les monuments importants comme ceux de Plougonven, en Trégor, de Guimiliau, de Plougastel et de Saint-Thégonnec sont nécessairement clairsemés, il n'est pas un enclos paroissial, pas un pourpris de chapelle tréviale ou votive, de carrefour de routes quelque peu anciennes, qui n'aient leur croix de granit à

*Bodilis.*
*Une statue du porche.*



Objectif SOM BERTHIOT

*Le calvaire de Plougastel.*

très variées dans leurs détails, d'une conception originale particulière à la Bretagne, et toujours décoratives, constituent autant de petits monuments d'un indéniable intérêt artistique et mériteraient, à l'exemple de leurs aînées, les *celtic crosses* d'Irlande et de Grande-Bretagne, de se voir consacrer une étude d'ensemble dont les résultats seraient singulièrement suggestifs à maints points de vue.

*La Roche-Maurice. Bénitier de l'ossuaire.*

*Sur la plage du Kélenn, à Carantec.*

CHAPITRE V

## SUR LA COTE DU LÉON

SAINT-POL est la capitale du pays de Léon et le siège de l'ancien évêché de ce nom. Grâce au nouveau pont de la Corde, jeté sur la Penzé, on peut désormais, lorsqu'on arrive du Trégor, s'y rendre par une route agréable qui sinue pendant trois lieues le long de la Rivière et sur les bords de la rade de Morlaix. C'est surtout par une belle marée d'équinoxe, lorsque les eaux de la Manche, poussées par un flux puissant, emplissent le chenal, débordent par endroits sur les chaussées riveraines, et viennent baiser les riches verdures de Keranroux, de Toul-Maho et de la Palue, qu'il faut savourer le charme paisible et la majesté de ce paysage. Après Locquénolé, pelotonné au creux de son vallon, les deux rives de l'estuaire s'écartent brusquement, et, dans un cirque de collines plaquées d'ajoncs

Objectif Som Berthiot

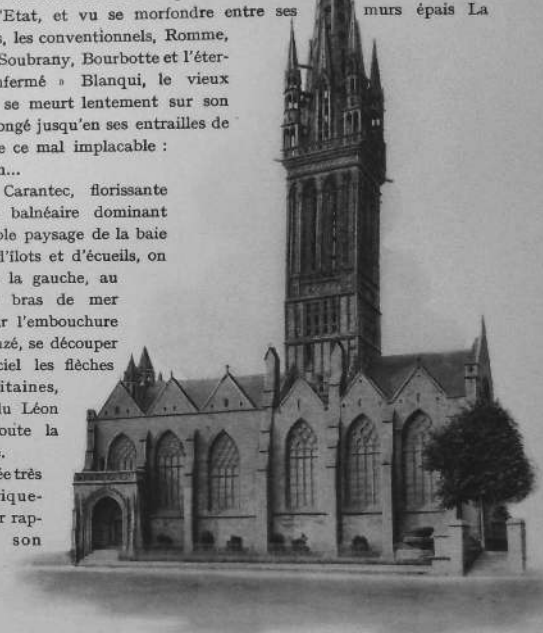
*Saint-Pol-de-Léon. La cathédrale.*



dorés ou assombries de bosquets, la rade étale sa surface, toute frissonnante sous l'invisible caresse des « risées ». Au milieu de la brèche ouverte sur le large se dresse, farouche comme un dogue, et semblant taillée à même le roc, l'ancienne forteresse municipale des Morlaisiens, le château du Taureau. Fondé en 1542 pour éviter aux habitants de la ville le retour de tragiques surprises comme celle que leur avaient réservée les Anglais vingt ans plus tôt, confisqué par Louis XIV, transformé par Vauban, complètement désaffecté au début de ce siècle après avoir, entre temps, servi de prison d'Etat, et vu se morfondre entre ses murs épais La Chalotais, les conventionnels, Romme, Goujon, Soubrany, Bourbotte et l'éternel « enfermé » Blanqui, le vieux Taureau se meurt lentement sur son rocher, rongé jusqu'en ses entrailles de pierre, de ce mal implacable : l'abandon...

De Carantec, florissante station balnéaire dominant l'admirable paysage de la baie hérissée d'îlots et d'écueils, on voit, sur la gauche, au delà du bras de mer formé par l'embouchure de la Penzé, se découper sur le ciel les flèches saint-politaines, orgueil du Léon et de toute la Bretagne.

Située très excentriquement par rapport à son



*Saint-Pol-de-Léon. Le Kreisker.*

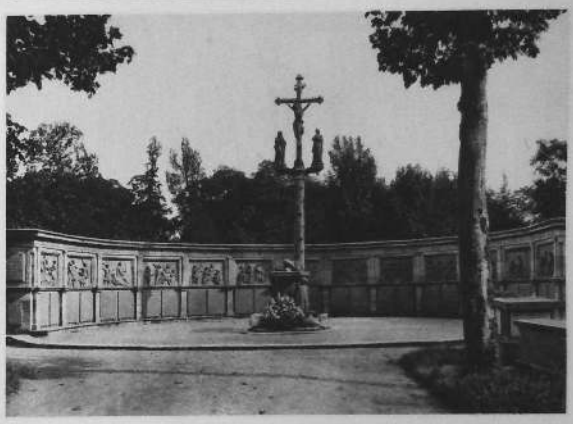
*Saint-Pol-de-Léon.*
*La tour du Kreisker.*

pays, la capitale léonarde n'en a pas moins poursuivi, depuis un quart de siècle, surtout, un remarquable développement économique. Cette petite cité de huit mille âmes a conquis de haute lutte la première place sur le marché français des primeurs. Pendant la saison des choux-fleurs, de quinze cents à deux mille charrettes y apportent chaque matin les beaux produits d'un sol supérieurement exploité, déterminant journellement un mouvement de fonds voisin du million.

Aux époques gauloise et gallo-romaine c'était un poste fortifié des *Osismii*, auquel les immigrants bretons installés à l'ouest de la rivière de Morlaix, donnèrent le nom de *Kastel Léon* en souvenir de leurs deux Caerlleon *(Castra Legionum)*. Lorsque l'évêché se fixa dans la bourgade de bois protégée par le « château », tout le territoire ressortissant prit le nom de *Léon*, et la bourgade elle-même, placée sous le vocable de Paul-Aurélien, grand apôtre du pays, s'appela désormais *Kastel-Paol*, nom qu'elle a conservé, bien que ses défenses aient disparu depuis la fin du XII^e^ siècle, rasées par Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre.

La basilique de Saint-Pol fut commencée dans le dernier tiers du XIII^e^ siècle, sans doute sous la





*Saint-Pol-de-Léon. Le monument aux Morts (ensemble).*

direction de maîtres normands, qui, peu familiarisés avec la taille du granit, éprouvèrent le besoin d'apporter avec eux de leur pays la pierre blanche utilisée pour la construction de la nef. C'est d'ailleurs, dans ses grandes lignes, une église de pur style normand, dont la similitude avec certaines parties de la cathédrale de Coutances ne peut manquer de frapper. Malgré la faible élévation de sa voûte, l'édifice a grand air avec ses piliers aux multiples colonnettes, son

*Saint-Pol-de-Léon.*
*Le monument aux Morts (détail).*
*Quillivic, sc.*

triforium et sa galerie de circulation; nulle ornementation superflue n'en vient détruire la noble sobriété, et c'est, j'imagine, à la contemplation de ce beau vaisseau, que les Bretons du nord durent contracter le goût de la pierre ouvrée resté si peu développé chez eux pendant toute la période romane...

*Maison ancienne à Saint-Pol-de-Léon.*

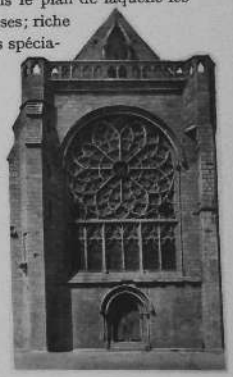
Un tel goût, les Saint-Politains devaient, pour leur part, le cultiver au cours des campagnes de travaux exécutés pendant les XV^e^ et XVI^e^ siècles pour l'achèvement de leur église épiscopale, campagnes auxquelles on doit le chœur, le déambulatoire, l'abside et le transept sud éclairé d'une magnifique rosace rayonnante... Mais son expression la plus parfaite et la plus glorieuse, c'est, sans contredit, dans la tour du Kreïsker qu'il faut la chercher.

Il s'agit ici d'une simple chapelle municipale des XIV^e^ et XV^e^ siècles,

*Environs de Saint-Pol-de-Léon. Le manoir de Kersaliou.*

destinée aux réunions du corps de ville, et dans le plan de laquelle les manifestent des influences anglaises assez curieuses; riche par elle-même de détails captivants aux yeux des spécialistes, cette chapelle est surtout connue — et justement célèbre — à cause de son clocher. Au lieu de se tenir, comme d'ordinaire, à l'extrémité ouest de l'édifice, celui-ci est posé sur quatre piliers, en la partie centrale. Miracle d'équilibre, qui aurait pu se contenter de faire pâlir les architectes de tous les temps, il se sublimise aux yeux des artistes par la prodigieuse sveltesse et l'harmonie insurpassée de ses lignes.

Suivez du regard la fuite de ces verticales surgies du faîte de la chapelle avec la fougue d'une gerbe d'artifice; considérez les proportions de cette flèche octogonale reliée sans heurt à son socle quadrangulaire, grâce



*Saint-Pol-de-Léon.*
*La rosace de la cathédrale.*

*Le port de Roscoff.*

à ses lucarnes médianes et aux élégants clochetons d'angle de sa balustrade dentelée; étudiez l'art consommé avec lequel, pour en bannir toute impression de monotonie, son créateur a su distribuer les pleins et les vides dans cette prodigieuse maçonnerie; réfléchissez à l'ordonnance parfaite de toutes ses ouvertures, qui, au lieu d'affaiblir l'édifice, en assurent la résistance, en

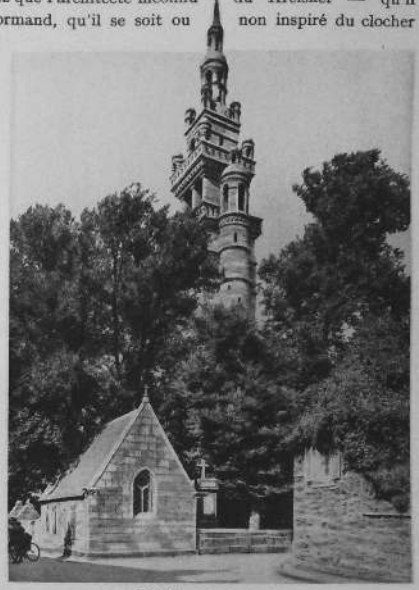
*A Roscoff.*



lui permettant de braver les pires tempêtes et vous conviendrez que l'architecte inconnu soit Breton ou Normand, qu'il se soit ou de Saint-Pierre à Caen, est proprement un bâtisseur de grande lignée.

Que le soleil se joue sur ses pierres mouchetées de lichens aux tons de vieil or; que la grisaille des jours de pluie amortisse le relief de ses saillies; qu'il troue impassiblement l'azur armoricain, selon l'expression de son poète Ed. Beaufils, ou qu'il vibre comme une immense harpe éolienne sous le fouet brutal du suroît d'hiver, le Kreïsker ne saurait manquer d'émouvoir quiconque le contemple...

depuis cinq cents ans, du Kreïsker — qu'il non inspiré du clocher



*L'église de Roscoff.*

Cette merveille domine toute la contrée sur des lieues carrées, signalant des plus lointains horizons marins et terrestres la « ville sainte » du Léon, *Kastel santel*. On conçoit qu'elle ait forcé l'admiration de tous les Bretons, et suscité pendant des siècles, d'une extrémité à l'autre du pays, des imitations sans nombre.

*Berven. L'église.*

Non loin de Saint-Pol, face à l'île de Batz, où, excédé des honneurs inhérents à sa charge épiscopale, se fixa et mourut l'apôtre du Léon, Roscoff, le « trou de flibustiers » chanté par Tristan Corbière, exhibe de robustes logis et une église surmontée d'un curieux clocher à dômes, éloquents témoins du grand négoce maritime aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, et des temps héroïques de la contrebande. Centre d'exportation par mer des primeurs léonardes, Roscoff est, de plus, une station climatique très recherchée. Son laboratoire de biologie fondé par Lacaze-Duthiers constitue une précieuse annexe de l'Université de Paris pour les études océanographiques.

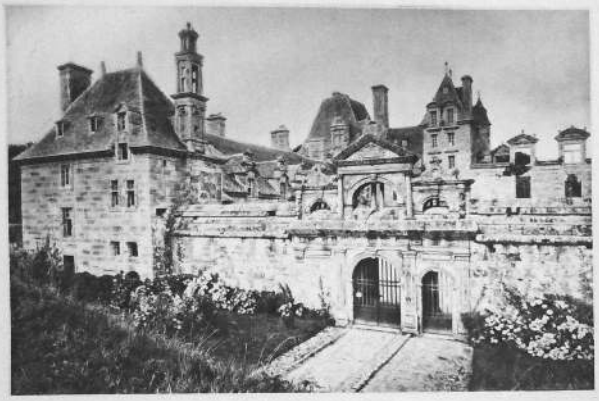
Des dunes de Santec à l'anse de Kernic en Plouescat, s'étend un littoral que le tourisme ignore et dont l'aspect a quelque chose d'inviolé. Son arrière-pays recèle, outre d'importants mégalithes, parmi lesquels de nombreux menhirs isolés et le dolmen géant de Brétouaré en Plounévez-Lochrist, des monuments d'un grand intérêt archéologique et artistique; c'est d'abord la chapelle tréviale de Berven, avec son chancel de

*Les ruines de Kergournadec'h.*

pierre et sa tour Renaissance, l'une des plus belles qui soient; celle de Lambader, voisine de Plouvorn, qui, sous son clocher rival du Kreïsker, abrite un incomparable jubé de chêne, sans doute la plus magistrale pièce de sculpture gothique offerte par la Bretagne; ce sont enfin les trois châteaux de Kerouzéré, de Kergournadec'h et de Kerjean.

*Jubé de Lambader.*

Le premier de ceux-ci, solide spécimen d'architecture militaire du XV^e^ siècle, adroitement restauré, après avoir été mis à mal pendant les guerres de la Ligue, est situé en Sibiril, non loin de la mer, au milieu d'une grande hêtraie. Sur les ruines du second, qui se dissimulent au cœur d'une romantique thébaïde, dans la campagne de Cléder,



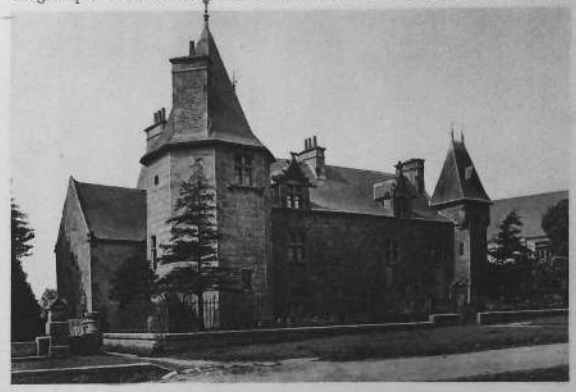
*Le château de Kerjean.*

courent plusieurs légendes : d'après l'une, Kergournadec'h, avec son appareil belliqueux de grosses tours à mâchicoulis, ses courtines crénelées percées de meurtrières, tombant sous l'édit de Richelieu, dut être démantelé quelques années après son achèvement; une autre tradition veut que certaine douairière de Granville, ne pouvant se faire à l'idée de voir sa bru restée veuve entrer quelque jour en possession de cette demeure, « l'une des plus belles de France en son architecture » assurait un chroniqueur du XVII[e] siècle, prit la sauvage résolution d'en détruire toutes les boiseries, de manière à la rendre inhabitable. Quant à Kerjean, parure de la petite paroisse de Saint-Vougay, c'est un « plessis »

*Le puits du château de Kerjean.*



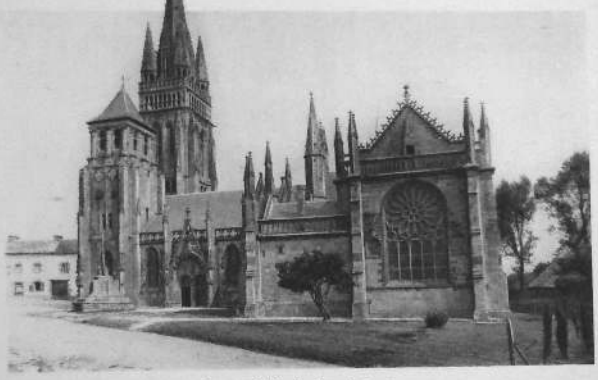
Renaissance aux dimensions de palais, qui émeut par sa majestueuse ordonnance, ses détails savoureux et la patine de ses pierres. Une magnifique avenue aux arbres séculaires conduit vers sa double enceinte



*Le Doyenné du Folgoët.*

fortifiée entourée de douves, à l'abri de laquelle s'élève une demeure princière en partie ruinée par un incendie déjà ancien, et qui, en dépit de reprises fâcheuses, conserve avec sa cour carrée dominée par de hautes lucarnes et des campaniles, ornée d'un charmant puits à colonnes corinthiennes, je ne sais quel charme de qualité unique dans sa mélancolie.

Kerjean fut conçu par le chanoine Hamon Barbier, ce prébendier fameux qui, à son décès, laissa vacants une quarantaine de charges et bénéfices, et fit ainsi supposer au pape Jules III que tous les abbés de Bretagne étaient trépassés le même jour. Mais le grandiose dessein du chanoine ne devait être réalisé que par son neveu Louis Barbier, héritier de son immense fortune. Vers le milieu du XVI[e] siècle, le paysage sans caractère du Léon médian fut ainsi doté d'une maison noble sans rivale dans la province, et dont, à l'occasion de son érection en marquisat, Louis XIII



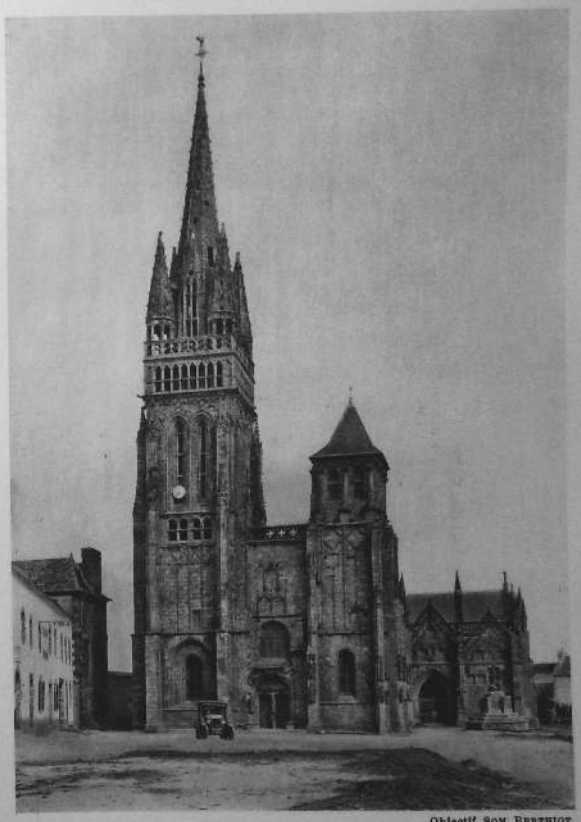
*La collégiale du Folgoët.*

devait dire qu'elle « estoit digne de son recueil et séjour, si ses affaires l'appeloient en Bretagne ».

Une route presque directe mène de Kerjean à Lesneven, chef-lieu découronné d'une ancienne juridiction royale et de l'archidiaconné de Kemenet-Ily, à proximité duquel s'élève une autre merveille architecturale susceptible d'éclipser en intérêt et en beauté mainte cathédrale bretonne : la collégiale du Folgoët.

*Au Folgoët.*
*La fontaine miraculeuse.*

Au milieu d'une bourgade par ailleurs des plus banales, où la présence d'un tel monument est pour le moins inattendue, elle campe fièrement sa façade dominée par deux tours d'inégale importance. Miorcec de Kerpanet, le premier historien du Folgoët, prétendait qu'une vie entière suffirait à peine pour inventorier consciencieu-



Objectif Som Berthiot

*La façade de la collégiale du Folgoët.*

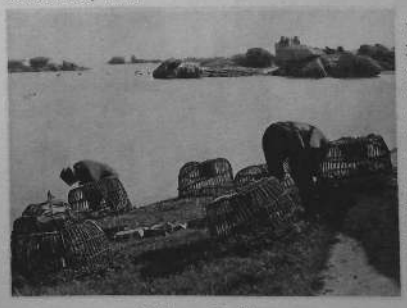
sement tous les trésors d'art offerts par cette église, à laquelle trois souverains bretons, les ducs Jean IV, Jean V et la duchesse Anne, reine de France, firent successivement des dons opulents. Et de fait, on chercherait vainement dans toute la péninsule un édifice religieux plus amoureusement travaillé tant extérieurement qu'intérieurement. La partie sud, notamment, est d'une richesse et d'une élégance hors de pair, avec ses contreforts, ses pinacles, ses porches, ses statues d'évêques et de princes, ses galeries et extrados découpés comme des guipures dans le granit bleu de Kersanton par les meilleurs sculpteurs du *quatrocento* breton, au nombre desquels, dit-on, le célèbre Michel Colombe. La fontaine sacrée creusée dans le chevet même de l'église, sous la maîtresse vitre où s'épanouit une rose prestigieuse, est couronnée d'un fleuron de pierre que l'on jurerait fraîchement sorti d'entre les mains de l'artisan le plus habile. Le jubé, les autels anciens de fin granit font l'admiration de tous.

*L'église de Goulven.*

« Bien soyez venus » dit une inscription du portail ouest aux dévots accourus pour le grand Pardon du 8 septembre, où l'on honore à la fois la Vierge et son humble serviteur Salaün « l'innocent », de la bouche duquel issit, après sa mort, un beau lis portant en lettres d'or sur ses feuilles, ces mots *Ave Maria*, les seuls à peu près qu'il sût jamais prononcer.

*Marée basse au Conquet.*

La morne campagne de Lesneven est bordée par une côte de faible relief, mais très rocheuse et particulièrement riche en goémons. C'est la côte des « brûleurs », qui tondent les crinières rousses des monstres de pierre au pacage le long des grèves, étalent et font sécher le goémon sur le gazon des falaises, pour le



*Pêcheurs du Léon.*

*Ouessant. Rochers à la pointe du Créac'h.*

brûler et en extraire le *lududu*, la soude indispensable à l'amendement des terres. Le riche clocher de Goulven, au fond d'une anse reposante, le menhir de Pontusval surgissant d'un groupe de blocs naturels jouxte la grève de ce nom, le phare de l'Ile Vierge, l'un des plus puissants du monde, sont les monuments marquants de cette partie du Kemenet-Ily, coupée sur toute sa longueur par le tracé d'une voie romaine partant de Carhaix et courant tout droit se perdre dans la mer, vers l'emplacement supposé de la fabuleuse Tolente.

*Lavoir près de Brest.*

Au sud de cette voie s'étend la région des *abers*, ces profondes échancrures qui laissent pénétrer jusqu'à des lieues dans l'intérieur les ondes salées et les senteurs vivifiantes de l'iode, ces rias armoricains qui semblent voués à un éternel silence — à peine troublé de loin en loin par un clapotis d'avirons ou le cri d'une mouette solitaire. Un relief plus accentué, de nombreuses dépressions et les découpures de sa côte confèrent à l'ancien *pagus* d'Ac'h un pittoresque aimable. Voici d'abord l'Aber-Vrac'h et ses grandes sablonnières ; l'Aber-Benoît, resserré entre ses bords déserts où l'ajonc seul est roi; l'oasis de Kersaint, voisinant avec le donjon de Trémazan toujours fleuri d'œillets couleur de sang; les petites plages de Porspoder et d'Argenton; la verte crique de l'Aber-Ildut que protège l'Ile Melon toute peuplée de mégalithes et creusée de carrières où l'on exploite

*Le menhir de Kerloas.*

*Lec'hs christianisés de la Pointe Saint-Mathieu.*

le plus beau des granits, celui-là même dont est fait le piédestal de l'obélisque de Louqsor. En face, estompée sur l'horizon atlantique, Ouessant, (en breton *Eussa*, du gaulois *Uxama*, « la plus élevée », et non

*Caboteurs au port de Brest.*

« l'Ile de l'Epouvante », n'en déplaise à quelques romantiques attardés), Ouessant dresse sa puissante architecture, suprême prolongement du vieux monde vers l'infini de la Mer Océane. Elle est séparée de la « Grande Terre » par le chenal du Four et le Fromveur, points de rencontre de la Manche et de l'Atlantique, véritables boulevards liquides que la nuit ponctue ou balaie de feux sans nombre et que sillonnent à toute heure des vapeurs en provenance ou à destination de toutes les mers du globe.

Le promontoire de Corsen, bastion avancé du Continent, la belle plage des Blancs-Sablons, vierge de villas, le Conquet, vieille cité déchue, ravagée à mainte reprise par les Anglais, accrochée à l'entrée de son anse, à l'opposé de la presqu'île de Kermorvan si fertile en vestiges des âges néolithiques, Lochrist et son cimetière où repose Le Gonidec, régénérateur de la langue bretonne, *Reizer ar Brezoneg*, et enfin la Pointe Saint-Mathieu jalonnent de paysages grandioses ou de curiosités archéologiques cette bordure maritime du Bas-Léon.



Saint-Mathieu-de-Fineterre *(Loc-Maré-Penn-ar-Bed)* est le plus émouvant de ces sites avec son incomparable panorama, les ruines de son église abbatiale et les hautes murailles de son monastère fondé sous la règle celtique par saint Tanguy au cours des grandes émigrations, détruit par les Northmen, relevé par les Bénédictins, saccagé par les pillards britanniques vers la fin du moyen âge, puis, finalement, incendié par les Sans-Culottes brestois sous la Révolution. Le pignon ouest de l'église, percé d'une porte romane trilobée, surplombe presque le tragique déchiquètement de la falaise, en un lieu qui vit tant de drames de la mer, que certain vicomte de Léon prétendait tirer du droit de bris qu'il y exerçait le plus clair de ses revenus. Nul endroit ne pouvait mieux convenir comme emplacement au monument pieusement dédié par le sculpteur Quillivic aux marins de la Grande Guerre, et qu'on y a récemment inauguré.

Tout le pays d'Ac'h est l'un des plus riches qui soient en monuments mégalithiques, dolmens, menhirs, lec'hs, pierres phalliques. Les deux croix jumelles de Saint-Mathieu, celle du cimetière de Larret, ainsi que le magnifique monolithe équarri de Loc-Maria ne sont autres choses que des lec'hs christianisés; mais les pièces les plus remarquables de ce vaste musée de plein air sont le dolmen de Kerouézel en Porspoder, les menhirs fusiformes de Kergadiou en Argenton et surtout le géant de Kerloas en Lampaul-Plouarzel, haut de douze mètres, encore que la foudre l'ait découronné, et dont on évalue la masse hors de terre à cent mille kilogrammes. Les galets du curieux cimetière de Lanrivoaré, où gisent, d'après la légende, les corps entassés de sept-mille-sept-cent-sept-vingt-et-sept saints martyrs de la foi *(seiz-mil-seiz-kant-seiz-ugent-ha-seiz sant)*, sont également des souvenirs de l'époque mégalithique dans lesquels la tradition populaire voit les pains d'un fournier avare pétrifiés par saint Hervé.

L'architecture civile y est représentée par le château de Kergroadez, superbe réplique de Kerjean située entre Brélès et la charmante villotte de Saint-Renan et restaurée depuis quelques années après plus d'un siècle et demi d'abandon. Environ à mi-chemin du parcours accidenté de Saint-Renan à Brest apparaît, sur la droite, la vieille gentilhommière de

Keroual, berceau de Louise-Renée de Pennancoet, espionne de Louis XIV à la cour d'Angleterre et favorite de Charles II qui en eut un fils naturel et la fit duchesse de Portsmouth.

Bientôt après se devinent les approches de Brest, banales comme celles de tous les centres populeux, puis les faubourgs de la ville, débordant l'enceinte de murailles désuètes dont celle-ci est en train de se défaire.

Simple poste côtier pendant l'occupation romaine, puis grosse bourgade que le prodigue Hervé V, vicomte de Léon, vendait avec son château fort pour six cents livres et une haquenée blanche à Jean le Roux, duc de Bretagne, Brest doit sa création en tant que port à Richelieu et son développement à Colbert. Groupement urbain artificiel et relativement récent, cette ville est nécessairement dépourvue de monuments anciens — si l'on met à part le puissant château moyenâgeux édifié sur des substructions romaines et transformé par le génie de Vauban, qui est à son origine. Avec ses artères rectilignes, ses hautes maisons aux façades austères, ses magasins modernes, ses églises sans caractère, n'étaient les coiffes et les costumes campagnards qui émaillent le grouillement de sa rue de Siam, Brest manquerait de couleur bretonne. Son pittoresque réside surtout dans les ruelles lépreuses des bas quartiers, qui n'ont rien à envier sur ce point à celles du Vieux-Port de Marseille. Par ailleurs, la Marine y ayant laissé tout juste une ombre d'escadre, il s'en faut que le grand port militaire, maintenu jusqu'à l'aube de ce siècle au premier rang des ports de guerre français, ait conservé l'animation des temps glorieux de la « Marine en bois », lorsque présidaient à son activité les Coislin et les Seignelay, que Nicolas Ozanne en fixait les traits d'un burin magistral, que les La Pérouse et les Dumont d'Urville y armaient pour leurs campagnes de découvertes... Cependant, ses principales artères et le Pont Tournant qui enjambe la Penfeld, reliant Brest proprement dit au quartier de Recouvrance, offrent à certaines heures un coup d'œil exempt de banalité. Lorsque le dépôt des Equipages de la Flotte a ouvert ses portes aux permissionnaires, que les embarcations des unités mouillées en rade ont débarqué leurs « bordées » et que les casernes d'infanterie coloniale se sont, après la soupe, vidées de leurs hommes, c'est, de la porte du Conquet à l'Annexion, un va-et-vient de fourmilière, piqué de pompons rouges, strié de galons d'or,

*Dans l'arsenal de Brest.*

moucheté d'uniformes kaki et dont nul autre port de guerre ne saurait, je crois, offrir l'équivalent.

Quelques belles places, cette incomparable promenade du Cours d'Ajot plantée d'arbres plus que centenaires qui domine le port de commerce et la Rade, la plus vaste et la plus sûre du monde, un arsenal important, trois musées, de grandes facilités d'excursions par mer et par terre, font de Brest un

*Le château de Brest.*

séjour plein d'intérêt, pour peu que le vent d'ouest ne dispense pas à longueur de journée ce *crachin* aux traits incroyablement drus, qui a vite fait de transformer les promeneurs en éponges ambulantes.

Pour qui sait regarder du haut du pont tournant l'arsenal offre un coup d'œil incomparable : à gauche, la masse fauve du château barre presque complétement l'avant-port, une mince bande bleue laisse seule deviner la rade ; à droite, l'ensemble est impressionnant : deux masses formidables, l'ancien bagne, et la *Cayenne* (le *Dépôt* ou caserne des marins) dominent un entassement prodigieux d'édifices superposés les uns aux autres auxquels, néanmoins, leurs lignes nettes, leurs larges baies et leurs pavillons aux frontons sculptés donnent ce cachet d'élégante noblesse qui caractérise le XVIII[e] siècle.

*Brest. Un aspect du château.*

*Dans la montagne près de Saint-Rivoal.*

CHAPITRE VI

## A TRAVERS L'ARRÉ

Le comté de Poher, importante subdivision féodale de la Cornouaille, dont certains costumes et plusieurs particularités dialectales épousent encore aujourd'hui l'ancienne délimitation, était séparé du Trégor et du Léon par une magnifique frontière naturelle : la chaîne de l'Arré.

Prolongement occidental de la chaîne du Méné qui se déploie dans la Bretagne médiane, de Bécherel à Bourbriac, l'Arré, parti de Pestivien, d'où il pousse vers le nord une antenne terminée par le Méné Bré, s'infléchit immédiatement dans une direction générale ouest-sud-ouest jusqu'à l'embouchure de l'Aulne, au fond de la rade de Brest. Alors que le tourisme et la peinture popularisent un peu plus chaque année la Bretagne côtière et quelques coins privilégiés de l'intérieur, la région de l'Arré reste, dans son ensemble, une manière de *terra incognita*, non seulement

Objectif Som Berthiot

*Le calvaire de Plougonven.*



pour les étrangers au pays, mais encore pour les Bretons eux-mêmes.

Je veux bien que des chasseurs en quête de lièvres, de perdrix ou de bécassines aient battu, de ci de là, ses genêtaies, ses landiers, ses tourbières, et que des pêcheurs friands de belles truites aient remonté jusqu'en son « chevelu » initial tel ruisseau qui ravine de ses eaux vagabondes les pentes de la chaîne; cependant personne, à mon avis, ne peut se vanter d'en connaître *de visu* toutes les beautés naturelles et tous les monuments dignes d'être visités.

A première vue, le nom de « montagnes » appliqué à des sommets dont l'altitude moyenne dépasse à peine 300 mètres, peut sembler prétentieux; quiconque a vu l'Arré de près ou de loin conviendra pourtant que c'est la seule appellation qui convienne à ces crêtes schisteuses et ces croupes granitiques ou gréseuses alternant sur une vingtaine de lieues.

Dès sa naissance, l'Arré se pare de beaux massifs forestiers : Porthuault, Beffou, Fréau, qui drapent tantôt l'un, tantôt l'autre de ses versants; mais bientôt, la chaîne se dénude et prend un caractère de désolation — souvent accentué de sauvagerie — qu'elle conservera presque partout, jusqu'à l'affaissement complet de ses contreforts occidentaux.

Sur ses approches nord, Guerlesquin, vieille juridiction seigneuriale, montre, encadré par de remarquables façades de granit, un joli présidial du XVII[e] siècle aujourd'hui utilisé comme hôtel de ville, et devant lequel se tient le monument du joyeux barde Prosper Proux, parfait artisan du vers breton; l'un des chaînons voisins, le Méné Charruel, porte le nom d'un enfant du pays qui s'illustra dans le fameux Combat des Trente, livré entre Bretons et Anglais sur la lande de Mi-Voie, près de Ploermel et de Josselin, en 1351. Plougonven, à quelques kilomètres en direction de Morlaix, possède un calvaire de 1553, aîné de tous ses grands congénères, et peut-être le plus parfait de tous comme conception.

En rejoignant la chaîne par le morne plateau du Kermeur, on découvre soudain les Kragou, rocs de schiste dressés comme des vagues pétrifiées, et formant avec les steppes pelées qui leur servent d'assise un décor fantastique évoquant la tumultueuse chevauchée des Walkyries.

Aux sources du Keffleut, l'une des rivières de Morlaix, qui descend vers la mer par une vallée escarpée, en certains endroits, comme une cluse jurassienne, se trouve, blottie au cœur d'une oasis, la vieille abbaye

cistercienne du Relec, abandonnée depuis la Révolution et incendiée un demi siècle plus tard. Elle n'a plus à montrer d'intact que son église du XIII[e] siècle, aux énormes piliers et aux arceaux romans de transition; mais sa Vierge déhanchée du XV[e] reçoit toujours à chaque mi-août une foule de dévots des trois évêchés. Le point de rencontre du Trégor, du Léon et de la Cornouaille est précisément situé à flanc de montagne, en vue de l'abbaye, au bord d'une petite fontaine que les bonnes gens appellent *Feunteun an Tri Eskob*, parce que trois évêques bas-bretons aurait pu venir s'y désaltérer sans quitter le territoire de leur diocèse.

Une route vicinale en partie déclassée, mais parfaitement carossable, qui part du Relec pour rejoindre Berrien et Huelgoat, coupe la montagne dans sa partie la plus désolée, non loin du lieu où, vers l'an 560, se livra un sanglant combat entre l'armée du roi franc Clotaire et celle de son fils Chramme, allié de Conober, comte de Vannes. Elle court à travers de splendides solitudes pendant plus de deux lieues, se confondant, sur une partie de son trajet avec la voie romaine de Quintin à Tolente marquée par une grande borne milliaire. Rien ne peut rendre la poésie mélancolique de ce chemin qui escalade des côtes, franchit des sommets hérissés d'aiguilles de schiste, dévale des pentes dénudées et pénètre sans le déflorer un vaste paysage où l'homme, depuis l'âge du bronze jusqu'à nos jours, semble s'être appliqué à laisser de son passage le moins possible de traces.

Huelgoat (le Bois du Haut), fort improprement surnommé le « Fontainebleau breton », est un de ces sites dont l'imprévu fait le charme de la Bretagne. Qu'on se figure un coin des Vosges transporté en Armorique avec son lac, ses collines couvertes de forêts, ses gorges abruptes où bruissent des torrents, avec, en plus, des éboulis de blocs granitiques aux proportions phénoménales, arrondis comme des galets de grève... Ces blocs sont produits par l'érosion des eaux sauvages descendues de l'Arré vers l'époque tertiaire; parmi eux est une « pierre tremblante » pesant une centaine de tonnes, et qui, sous la forme régulière qu'elle présente, ne peut être que l'œuvre des hommes ajoutée à celle de la nature. Mais les éboulis, attribués par le folk-lore local à Gargantua, s'ils sont la grande curiosité de l'endroit n'en constituent pas le charme principal; les artistes leur préféreront toujours l'exquise intimité des sous-bois, le chant multiple des ruisselets au creux des vertes combes,

*Dans la forêt d'Huelgoat.*

les lents méandres des canaux suspendus au flanc d'une colline, et l'indéfinissable poésie éparse dans l'atmosphère de cette nature bénie.

Les bois domaniaux qui s'étendent autour d'Huelgoat occupent plusieurs centaines d'hectares; il ont été bien plus étendus encore qu'aujourd'hui, puisqu'une ordonnance de François I[er] décrétait que la coupe en devait être faite en cinquante fois différentes. Leurs clairières peuplées de

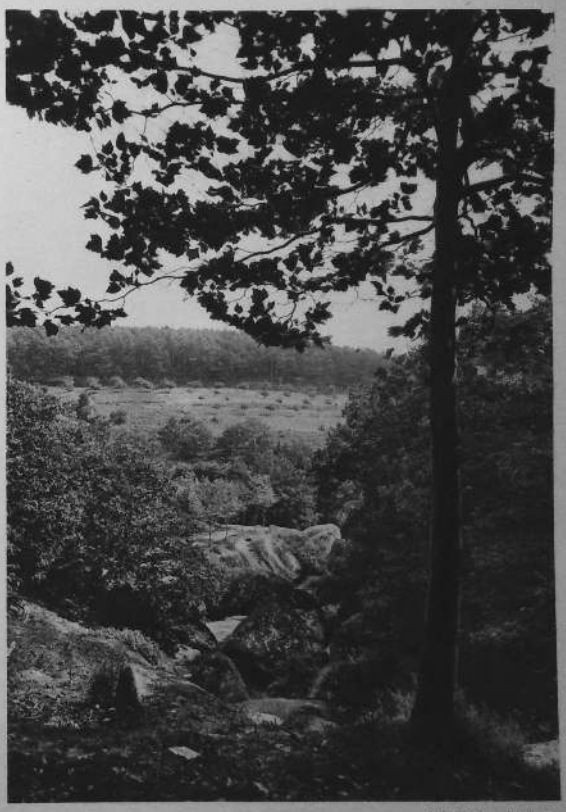
*Huelgoat. La « Mare aux Sangliers ».*

monstres de granit furent habitées dès l'époque néolithique par les érecteurs de menhirs; les Osismes y édifiaient à l'époque gauloise un vaste camp retranché à double enceinte, resté intact avec ses levées de terre, son puits et sa butte d'observation, au sommet d'un éperon envahi à son tour par une luxuriante végétation sylvestre. Le bourg était entouré de murailles, et, avec le Kastel ar Guibel, juché au-dessus du Gouffre dans lequel Ahès la pécheresse, fille du roi d'Is, faisait précipiter ses amants éphémères, assurait la protection des mines de plomb argentifère exploitées à proximité depuis l'antiquité.

*Huelgoat.*

Huelgoat, possédant de bons hôtels, est le meilleur endroit où se fixer pour découvrir les merveilles de l'Arré en automobile ou à bicyclette; à cause de son éloignement relatif de la chaîne principale, les pédestrians pourront lui préférer La Feuillée, Commana ou Brasparts, plus rapprochés des grands sommets.

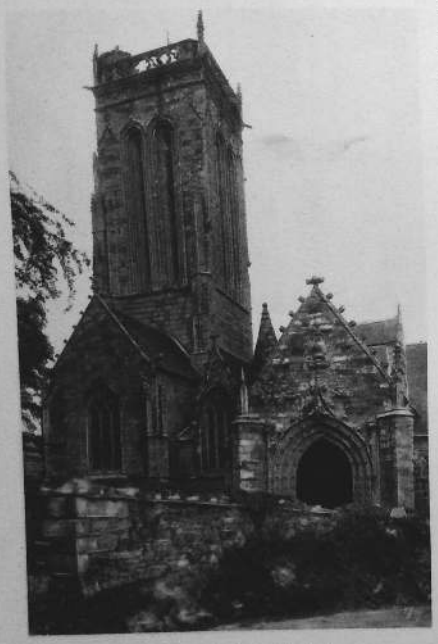
On aborde les sites de Saint-Herbot et du Rusquec, comptés parmi les plus



Objectif Son Bertiaux

*Huelgoat. Coat-Saoulek.*

admirées de ces merveilles, par une route qui, avant de dérouler ses lacets au flanc d'un vallon boisé, domine glorieusement une extraordinaire étendue de pays, depuis les confins du Trégor jusqu'aux Montagnes Noires. Elle passe en vue d'une cascade rugissante formée par une brusque dénivellation de 70 mètres dans le lit de l'Elez, affluent de l'Aulne dont on a domestiqué la force. Auprès des monstrueux éboulis de cette cascade se cache, convertie en ferme, la vieille demeure féodale du Ruzquec, dont il subsiste de belles murailles une large entrée fortifiée et une vasque monolithe unique comme proportions.



*La tour de Saint-Herbot.*

A quelques minutes de marche, une demi-douzaine de maisons posées au bord d'un ruisseau forment le village de Saint-Herbot, ancien prieuré perdu à dix kilomètres de son chef-lieu, le bourg de Plonévez-du-Faou

*Saint-Herbot. Le porche et l'ossuaire.*

auquel ressortit un territoire plus étendu que celui de la ville de Paris. La chapelle qui en fait la célébrité est dédiée à un vieux thaumaturge à peu près inconnu des hagiographes, malgré son extrême popularité dans tout le pays bretonnant. Herbot est le protecteur des bêtes à cornes, et son oratoire voyait autrefois défiler, au jour du Pardon, les vaches et les bœufs que l'on y amenait d'un rayon assez éloigné pour les préserver des malignités de toutes sortes. Surmontée d'une tour gothique du meilleur style, ornée extérieurement d'un porche à galerie d'apôtres et d'un petit ossuaire Renaissance, la chapelle renferme une magistrale clôture de

*Le chancel de Saint-Hubert.*

*La vasque et l'ancien château du Rusquec.*

chœur du XVI[e] siècle, chargée d'une infinité de panneaux et médaillons à personnages : évangélistes, docteurs d'Occident, prophètes, sibylles, etc... Le chœur lui-même est éclairé par une grande verrière de 1556, illustrée des scènes de la Passion, timbrée de nombreuses armoiries, et portant la signature T. Q., monogramme du peintre-verrier morlaisien Thomas Quéméneur. L'enclos de la chapelle s'agrémente de la plus belle croix à personnages de son genre, que j'attribuerais volontiers à la même main que celle du cimetière de Guiclan, en Léon.

*A Saint-Hubert.*

Sans la moindre transition, en quittant le *green spot* enchanteur du

Objectif SOM BERTHIOT

*Saint-Herbot. Le calvaire.*

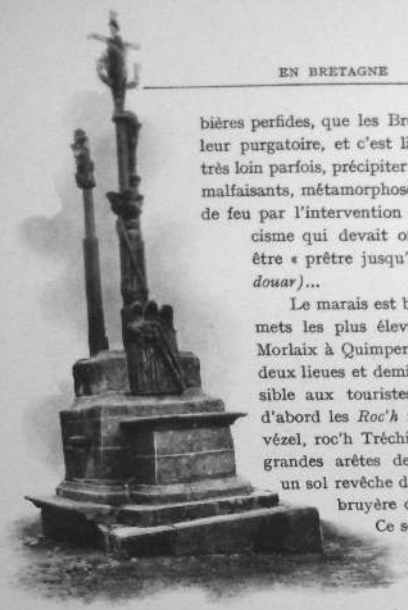
Rusquec et de Saint-Herbot, on retrouve les solitudes de l'Arré ondulant comme les grandes houles d'une mer figée, au creux desquelles émergent, de place en place, de rares îlots habités. Du bourg de Brennilis, qu'avoisine le dolmen le plus important de toute la Cornouaille, on a vue sur le Yeun-Elez, marais tourbeux occupant le fond d'une vaste dépression en forme de cuvette entre la chaîne et l'une de ses ramifications. Il n'existe pas, sur toute l'étendue de la péninsule armoricaine, de paysage plus sinistre que le Yeun et ses abords immédiats, depuis Roc'h ar Feunteun, en Plounéour-Ménez, jusqu'au Mont Saint-Michel, en Saint-Rivoal, et de là au Forc'han, en Loqueffret. Même par les plus beaux jours de l'été, ce paysage conserve son aspect de « terre maudite »;

*Chancel et tombeau de saint Herbot.*

*Dans la forêt du Cranou. La chapelle de Saint-Gonval.*

mais c'est surtout lorsque les nuées accourues de l'ouest se traînent au ras du sol, s'effilochent aux aspérités des crêtes et semblent tendre sur les pentes et les bas-fonds un immense linceul de plomb, que l'on peut se faire une idée de la tristesse hallucinante dont il subit l'étreinte pendant les mois d'hiver. Rien de surprenant à ce qu'à l'instar du Lough Erne dans la légende irlandaise du Purgatoire de saint Patrice, le Yeun ait conquis dans l'admirable légende de la Mort en Bretagne une place en quelque sorte capitale. C'est dans l'une de ses fondrières, appelée le *Youdig*, au cœur de ses tour-

*A Saint-Herbot. Vieille fileuse.*



*Le calvaire de Brasparts.*

bières perfides, que les Bretons ont situé l'entrée de leur purgatoire, et c'est là qu'ils venaient, jadis, de très loin parfois, précipiter les « conjurés », les morts malfaisants, métamorphosés en chiens noirs aux yeux de feu par l'intervention d'un spécialiste de l'exorcisme qui devait officier nu-pieds, c'est-à-dire être « prêtre jusqu'à la terre » *(beleg beteh an douar)*...

Le marais est bordé à l'ouest par les sommets les plus élevés de l'Arré. La route de Morlaix à Quimper court à leur base pendant deux lieues et demie, en rendant l'escalade possible aux touristes les plus pressés. Ce sont d'abord les *Roc'h* : roc'h Trédudon, roc'h Trévézel, roc'h Tréchinig, roc'h ar Spernit, etc..., grandes arêtes de schiste dévonien crevant un sol revêche dont les fougères, l'ajonc et la bruyère composent la flore principale. Ce sont ensuite la croupe harmonieuse de Tuchen Kador et le dôme hémisphérique du Ménez Mikel, masses de grès silurien qui, à distance, semblent drapées d'un épais velours aux tons passés. Bien que le point culminant, à la chapelle du Mont Saint-Michel, atteigne tout juste 391 mètres, maint pays de haute montagne pourrait envier à cette partie de la Cornouaille la multiforme beauté de ses paysages et la vue que l'on a de ses sommets. Du Roc'h Trévézel, notamment, on découvre les horizons tabulaires de la ma-

*« Plougastellis » au Pardon.*



jeure partie du Léon, hérissés de cent clochers effilés, et la pénéplaine verdoyante que se partagent les grasses prairies et les bocages, jusqu'à la mer étirée dans l'extrême lointain. Mais l'intérêt de ce grandiose panorama, tenu pour le plus beau de toute la Bretagne, est encore dépassé

*A la fontaine de Rumengol le jour du Pardon.*

à mon avis par celui, totalement ignoré, du Ménez-Meur, en Hanvec, qui, en dépit d'une côte bien moins élevée, commande un champ visuel d'une étendue et d'une variété prodigieuses. De ce magnifique belvédère on suit la vallée de l'Elorn, de sa naissance, dans les steppes fauves du Roz-Du, aux limites de Sizun, de Commana et de Botmeur, à son embouchure, dans la rade de Brest; on voit sinuer l'Aulne par delà les somptueuses frondaisons de la forêt du Cranou; à l'aide d'une jumelle, on aperçoit la mer depuis la baie de Lannion jusqu'au large de Plounéour-Trez, et l'on distingue l'entrée de la baie de Douarnenez, entre le cap de la Chèvre et la pointe du Van. Quant au coup d'œil sur l'Arré lui-même, il est de tout premier ordre et permet de voir se dérouler sur

*La gorge et le moulin du Run-Du, en Loqueffret.*

des kilomètres la vigoureuse fresque formée à l'est par les grands sommets et les pentes nues qui dévalent vers la pénéplaine léonnaise.

D'innombrables ruisseaux descendent des hauteurs tourbeuses vers les vallées de l'Elorn et de l'Aulne, se creusant des cluses tantôt sauvages comme celle du Run-Du, en Loqueffret, tantôt délicieusement agrestes comme celle du Nivot, en Lopérec. Grâce à eux, la région accidentée de Brasparts, grosse bourgade qui possède une église remarquable et un curieux calvaire, abonde en sites enchanteurs, en paysages d'églogue animés par le caquet de quelque vieux moulin, et qu'aimèrent les anachorètes celtes : Edern, Rivoal, Pérec, Conval, Nonna, Caduan, Riec, et vingt autres dont les noms émaillent encore la toponymie locale.

A cet égard, la synthèse idéale de tous les charmes et de toutes les beautés de l'Arré me paraît être réalisée par un itinéraire totalement méconnu partant indifféremment de l'auberge solitaire du Korn-Kam, près du Mont Saint-Michel, sur la route de Quimper, ou d'une autre bi-



furcation, à deux lieues plus au sud, traversant le triste bourg de Saint-Rivoal, puis, empruntant une route nouvellement tracée qui muse de village en village, de *hrec'h* en *traon*, pénètre la forêt du Cranou et rejoint le Faou par Rumengol.

Dans la première partie de cet itinéraire, quel que soit le parcours choisi, le Ménez Mikel, prince des sommets bretons, souverain d'une nature déshéritée — et magnifique, à la manière de certains loqueteux — se présente sous ses aspects les plus émouvants. Après Saint-Rivoal, les verdures domestiques apparaissent à la faveur des vallonnements, cependant que, sur la gauche, la Doufine, important tributaire de l'Aulne, coule à plus de soixante mètres en contre-bas et s'engage dans la gorge du Nivot dominée par la masse rocheuse de Kergombou. Décrivant des lacets sans nombre, notre route gagne ensuite les plateaux venteux et désertiques du Glujau et du Ménez-Meur d'où elle commande des horizons nouveaux, pour redescendre, escortée de ruisseaux impétueux, vers les ombrages du Cranou.

A Rumengol il faut visiter l'église qui s'honore de posséder, avec

*Les Monts d'Arré.*

*Le Faou. Maison ancienne.*

son portail ouest de 1536, la plus ancienne manifestation du style renaissant dans toute la Cornouaille; ce charmant travail, de goût purement français, est de beaucoup antérieur aux plus anciennes œuvres léonaises de même style et à la formation du « Renaissance » breton. Le grand pardon de la Trinité à Rumengol est l'une des belles panégyries religieuses de la Bretagne et, peut-être, celui qui groupe les costumes les plus variés; du Trégor, du Léon, d'Ouessant, du Poher, de la Presqu'île, du Porzay, ils accourent par milliers, parfois nu-pieds et en corps de chemise, les pèlerins et pèlerines qui viennent honorer la Vierge de Tout-Remède (Itron-Varia Remed-Oll) passant volontiers la nuit, allongés sur les dalles du sanctuaire, tandis que

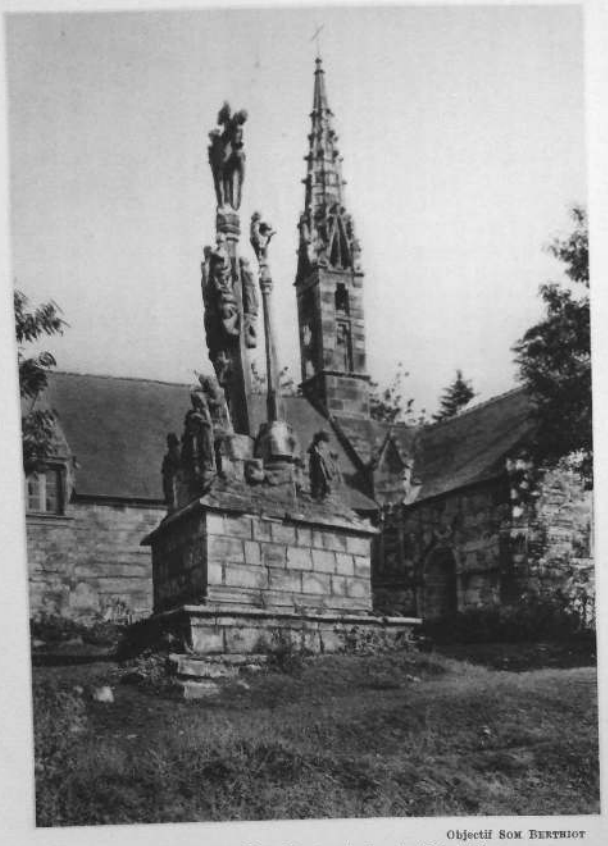
*... Du haut de son pilier, la Vierge guérisseuse,*
*La fleur de Rumengol sourit, les yeux noyés,*
*Et fredonne on ne sait quelle exquise berceuse*
*A ce grand peuple enfant qui sommeille à ses pieds.* (1).

(1) A. Le Braz. La Chanson de la Bretagne.



La vieille ville féodale du Faou, pleine d'antiques logis, débonnaires sous leur cuirasse d'ardoises, se blottit au fond d'une étroite échancrure à peine animée aux heures de flux par la montée de quelque gabarre; la rade de Brest pousse ainsi de nombreuses antennes entre les derniers contreforts de l'Arré, découpant étrangement le littoral arcadien compris entre l'embouchure de l'Aulne et celle de l'Elorn : voici, au nord de la rivière du Faou, celle de l'Hôpital-Camfrout, étranglée entre ses *Cléguer* rocheux et ses *Run* bondissants; la crique de Daoulas, autrefois sanctifiée par une abbaye augustine réduite aux restes d'un cloître et à quelques vestiges d'architecture romane; c'est de la rive nord de cette crique que provient la fameuse pierre de Kersanton, amoureusement ciselée par les vieux tailleurs d'images; d'autres anses encore pénètrent et enserrent la presqu'île de Plougastel, quadruplement célèbre par ses fraises savoureuses, son beau calvaire, le pittoresque de ses costumes et le magnifique pont de béton qui la relie depuis peu à la rive nord de l'Elorn.

*Intérieur breton. La préparation des crêpes.*



Objectif Som. Berthiot

*Landrévarzec. Chapelle et calvaire de Saint-Vénec.*

*Douarnenez. La bénédiction de la mer.*

CHAPITRE VII

—

## LA CORNOUAILLE DU SUD

Le département du Finistère se trouve divisé en deux parties sensiblement égales par l'Aulne, descendue de la forêt de Beffou en Trégor, et par l'un de ses affluents, l'Hyère, également d'origine trégoroise, qui passe près de Carhaix, l'ancienne Vorgium de la Table Théodosienne.

Il faudrait un volume pour décrire les enchantements de cette rivière que le système d'écluses du canal de Nantes à Brest a rendue navigable sur les trois quarts de son développement. A partir de sa jonction avec l'Elez jusqu'à son embouchure, le cours de l'Aulne est formé d'une succession de méandres resserrés au pied de collines schisteuses très abruptes, sur lesquelles la gamme des verdures occidentales accorde ses tonalités les plus rares. En ses bords fleuris on visite dans la commune de Spézet, non loin de Châteauneuf-du-Faou, que le peintre Séruzier habita plus

*Le groupe architectural de Pleyben.*

de vingt ans, la chapelle du Crann et sa merveilleuse collection de vitraux du XVI^e^ siècle, Pleyben, émule des villages-musées les plus fortunés du Léon, dont l'enclos sacré, plus aéré qu'à l'ordinaire, s'orne, comme celui de Saint-Thégonnec, d'un arc de triomphe, d'un ossuaire, d'une église à deux tours différentes de style et à sacristie monumentale, puis d'un calvaire moins chargé que celui de Guimiliau, bien que de proportions plus imposantes, et qui, par certains de ses groupes, signés de l'artiste brestois Y. Ozanne, atteint à la maîtrise du genre. En aval de Châteaulin, la plus poétique des sous-préfectures, couronnée par la vieille église Notre-Dame, se cache, ignoré de tous, l'oratoire rustique de Saint-Sébastien aux extraordinaires retables sculptés, avec son calvaire et son petit arc de triomphe.

Sur l'estuaire gonflé d'eaux marines, au sein d'un paysage de rêve, le pont suspendu de Terénez tend, d'une rive à l'autre, son audacieux tablier métallique. C'est au moment d'expirer que l'Aulne se pare des grâces les plus souveraines; il faut contempler son ultime boucle des hauteurs boisées de Maros en Argol, ou de Gorréquer en Landévennec,



qui la dominent de cent mètres, ou presque, pour bien goûter le charme virginal de cette rivière. A ce charme, les moines colons du VI^e^ siècle, grands amateurs de beaux sites, ne pouvaient rester insensibles. C'est en effet dans l'îlot voisin de Tibidy, d'abord, puis dans l'éden de Landévennec, que Guénolé, *alias* Tévennec *(To-Winnoc)*, Jacut, Rioc, Thégonnec, et autres précurseurs du monachisme breton, fixèrent les cellules autour desquelles devait se former ce monastère bourdonnant d'oraisons, où, dit un auteur du XI^e^ siècle, on voyait souvent les anges descendre du ciel et se promener en des jardins délicieux, parmi des roses et des fleurs de toute espèce, au bord d'une mer douce comme du lait... Une végétation tropicale de lianes, de palmiers, de cactus, de figuiers et d'aloès en recouvre mainte-

*Pleyben. Le calvaire.*

*L'Aulne à Landévennec.*

nant les ruines, composant avec elles et le noble paysage qui leur sert de cadre, un jardin enchanté, dont, aujourd'hui comme il y a quatorze cents ans, on n'oublie plus les délices, lorsqu'on a été admis à les connaître.

La rive gauche de l'Aulne est prolongée, après la fusion du cours d'eau avec la rade de Brest, par la presqu'île de Crozon, qui, sur une étendue relative-

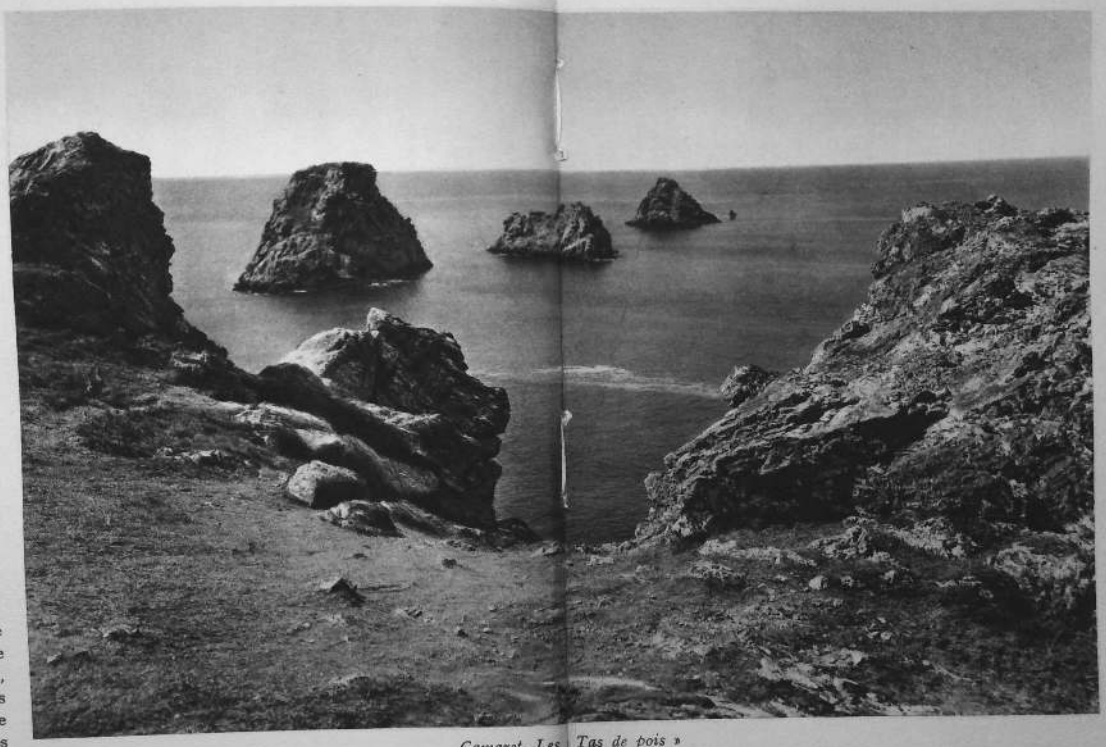
*Chapelle Saint-Sébastien. Détail d'un retable.*



ment restreinte, grâce à son puissant relief et au découpage de son littoral, groupe à elle seule autant de beautés naturelles que tout le reste des côtes atlantiques, du Raz à Biarritz.

La Presqu'île... Voilà bien le chef-d'œuvre de la mer d'Occident! Après l'anse de Poulmic, festonnée de bois poussés à l'abri du *mervent* et du *kornog*, rois des vents bretons, surgissent les digitations de l'île Longue et de Roscanvel, cette dernière toute creusée de batteries et terminée par la Pointe Espagnole, suprême défense du Goulet et de cette prestigieuse rade de Brest où toutes les escadres du monde pourraient se réfugier et évoluer à l'aise. Ce sont ensuite les formidables bastions du Toulinguet et de la Pointe des Pois, en Camaret, taillés par l'érosion des vagues à même les blancs quarzites, baignant leurs fondations dans les profondeurs d'une mer aux reflets de jade, et que de grands voyageurs rangent parmi les plus beaux spectacles du vieux monde; à proximité de ces merveilles se dressent les alignements mégalithiques de Lagatyar comprenant près de 150 menhirs dont la plus grande partie, couchés depuis des siècles par quelque séisme, ont été récemment relevés par les soins de l'Institut finistérien des Etudes préhistoriques. Plus au sud,

*Landévennec. Parmi les ruines de l'abbaye.*



*Camaret. Les « Tas de pois » (ar Beriou Péz).*

voici la Pointe de Dinan, son arche, son « château » et sa grotte, sauvages architectures de légende, autour desquelles semblent roder éternellement les grandes ombres mélancoliques de Tristan le Léonnois et d'Iseut la Blonde... Dur comme un percuteur de silex paléolithique, fouaillé à son flanc ouest par l'âpre escourgée des lames de l'Iroise, caressé à l'autre par les flots souples d'une conche où la mer s'est « faite femme », le Cap de la Chèvre étale un plateau, parsemé de grands villages, bordé de falaises accores d'où le regard porte sur toute la baie de Douarnenez. Avec ses roches percées, ses grottes plaquées de teintes féeriques, sa blanche grève, ses bois de pins, ses verdures exubérantes contrastant avec la dénudation générale de la presqu'île, Morgat est la perle de cette baie merveilleuse souvent comparée à celle de Naples, dont elle possède la fine lumière, les couleurs vives et les fonds au dessin moelleux. Le Ménez-Hom en domine le vaste paysage à la manière d'un Vésuve sans panache, ou, suivant le point d'observation, d'un monstre inoffensif commis à la garde d'une coupe enchantée. Si l'on en croit les traditions, c'est de ce dernier soubresaut de la Montagne-Noire, sœur jumelle de l'Arré, prodigue comme celui-ci de beaux spectacles naturels, que partait, au temps des invasions normandes, le signal igné annonciateur du danger à toutes les populations de l'intérieur; il servirait aussi de mausolée au légendaire roi Marc'h, souverain des deux Cornouailles, la britannique et l'armoricaine. Son sommet principal, le Yed, ou le Guet, à cheval entre la rade de Brest et la baie de Douarnenez, est un incomparable belvédère où la beauté du paysage terrien nuancé à l'infini rivalise avec celle de l'horizon marin.

*Morgat. Une grotte.*

L'architecture religieuse, qui, il faut le reconnaître, est réduite dans la majeure partie de la presqu'île de Crozon, à son maximum d'indigence, refleurit aux flancs mêmes du Ménez-Hom avec les charmantes églises rurales d'Argol, de Saint-Nic, et la belle chapelle de Sainte-Marie posée au « croissant » des routes du Faou à Douarnenez et de Camaret à Châteaulin, à portée de voix du sommet. Désormais l'intérêt de cette architecture ne languira plus, quel que soit le canton où nous pourrions nous aventurer. De Gourin à Penmarc'h et de Plogoff à Quimperlé, point de village ou de hameau qui n'offre, sous forme d'église, de chapelle ou de calvaire, sa contribution souvent magistrale au livre d'or de l'art breton. Dans la région accidentée de la Montagne-Noire, parmi les curiosités artistiques les plus saillantes, il convient de citer le calvaire de Laz, dressé face à une merveilleuse échappée de vue sur une vallée hérissée de schistes; ceux de Saint-Vénec et de Quilinen, en Landrévarzec, dus

*Les alignements de Lagatyar.*

vraisemblablement au ciseau du même artiste; le groupe de pierre dit « la Chasse de Saint-Hubert » qui orne le mur du presbytère, à Cast; la chapelle de Saint-Côme, en Saint-Nic, avec ses naïves boiseries, celle de Kergoat, en Quéménéven, avec sa superbe galerie de vitraux anciens... L'oratoire de Sainte-Anne-la-Palud, où se déroule à la fin d'août, un Pardon immortalisé par le plus parfait des poèmes de Tristan Corbière, est moderne mais abrite une belle statue en Kersanton (1546) de sa patronne, et se tient dans

*La chapelle Sainte-Marie du Ménez-Hom.*

*Landrévarzec. Chapelle de Quilinen.*

un site tout voisin de l'emplacement supposé de Ker-Is, la Sodome bretonne. Protégée contre l'envahissement de la mer par des écluses, dont, un soir d'orgie, Ahès, fille du roi Grallon, livra la clef d'or au démon, Is fut engloutie en punition de ses débauches avec ses palais d'argent et ses églises aux cloches d'or. Si l'existence de la ville d'Is n'est pas établie de façon irréfutable, du moins le thème de sa submersion aura-t-il fourni de belles pages tant en poésie qu'en musique à La Villemarqué, à Olivier Souvestre, à Gabriel Vicaire, à Lalo et à Debussy...

Un important chaînon de la Montagne-Noire, ramifié vers le sud, protège les forêts du Duc et de Névet qui sertissent un joyau rare : Locronan. Ce bourg a pour éponyme un solitaire irlandais venu sur un rocher des rives d'Hibernie aux côtes du Léon, puis jusqu'au flanc de la montagne où il fixa son *peniti*, sa loge d'ermite ; Locronan offre l'exemple unique en Bretagne d'une agglomération

*Quilinen. Mise au Tombeau.*



ayant conservé intacte sa physionomie d'il y a trois cents ans ou plus; une magnifique église médiévale, large comme une basilique et pleine de choses artistiques, un puits banal, de belles maisons de granit à lucarnes monumentales y composent un ensemble d'une exceptionnelle harmonie de lignes et de couleurs.

*Le calvaire de Quilinen.*

Les maisons de Locronan font penser à de vieux hôtels nobles; ce sont, en réalité, les demeures de tisserands enrichis dans une industrie extraordinairement prospère en Bretagne à une époque où les toiles de ce pays s'exportaient jusqu'aux Indes, et où les métiers de ce simple bourg cornouaillais fournissaient en toile à voile toute la marine du Roi-Soleil. Ruiné après la Révolution par les grands tissages du Nord, l'ourdissage du lin et du chanvre a cessé de compter comme élément de la vie économique en Bretagne; et Locronan d'où partaient journellement vers

*A Sainte-Anne-la-Palud. Vêpres en plein air.*

les ports de Brest, de Morlaix et de Penmarc'h, des convois de chariots chargés des fruits de son travail, Locronan dont le dernier *gwiader* s'est éteint il y a des dizaines d'années, ressemble aujourd'hui à une ville qui se serait retirée des affaires et se reposerait dans l'aisance acquise au cours d'une longue période d'activité. Son animation passée, elle la retrouve cependant une fois tous les six ans, à l'occasion du Pardon connu sous le nom de Grande

*Au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud.*

Troménie, lequel comportant une procession de plusieurs lieues autour du *minihi* ou « asile » de Saint-Ronan, à travers des champs et des garennes, et du creux des vallons

*Au Pardon de Sainte-Anne.*

*Rentrée de la procession.*

au sommet de la Montagne, prolonge jusqu'à nos jours l'accomplissement d'un rite sans doute préchrétien.

Abandonnant la Montagne-Noire, de Locronan nous atteindrons Douarnenez par Kerlaz, la plage du Ris, réplique inattendue d'une calanque provençale au fond de la Baie enchanteresse, et enfin par Ploaré dont le clocher, roi de toute cette région, veille sur le grand sommeil de Laënnec.

*Sainte-Anne. Jeunes filles du Porzay.*

*La place de Locronan.*

C'est surtout par un clair matin d'été, au départ des bateaux pour la pêche, qu'il faut voir le port sardinier. On y descend par d'étroites ruelles aux façades desquelles pendent ces filets bleus qui semblent avoir emprisonné dans leurs fines mailles l'azur tendre de la Baie. A l'abri du môle se pressent des centaines de coques noires surmontées de mâts grêles et portant leur état civil peint en blanc à la poupe : *Jouet des Flots*, *Ami du Peuple*, *Stereden Vor*, etc... Le grincement des poulies se mêle au bruit des chaînes qu'on file et des « corps-morts » jetés à la mer; une à une, leurs voiles rouges

*Locronan. Mise au tombeau.*



hissées, les barques prennent le vent, s'éloignent, se rapetissent, et, vues à quelque distance, apparaissent comme des myriades de moucherons dispersés sur le grand lac irradié par le soleil fraîchement surgi derrière la triple croupe du Ménez-Hom.

Le grouillement des quais, au retour des bateaux chargés de sardines qui alimenteront les vingt-cinq ou trente usines de conserves fonctionnant à Douarnenez pendant la saison de pêche, est également un spectacle vibrant de couleur et de mouvement.

*A Locronan.*

Deux routes mènent de Douarnenez à la célèbre pointe du Raz. La première, généralement délaissée par les touristes, court au nord du Cap-Sizun, laissant à droite l'île Tristan, repaire du terrible seigneur de la Ligue, Guy-Eder de la Fontenelle, Tréboul et ses jolies plages, passe par Poullan, Beuzec et

*La « Troménie » dans la Montagne.*

Cléden, et va jusqu'à la pointe du Van, au nord de la Baie des Trépassés *(Boé an Anaon)*. La seconde route est d'abord jalonnée par le village de Confort et sa jolie chapelle précédée d'un calvaire et renfermant une roue de fortune à carillon, par Pont-Croix, que la flèche de sa collégiale mi-romane, mi-gothique, l'une des plus riches églises de la Cornouaille, signale de loin à l'attention des amateurs d'art. Audierne, autre port sardinier situé à l'entrée du Goyen, à

*Groupe de « troménieuses » à Locronan.*



mi-chemin entre le Raz et Douarnenez, peut-être moins grouillant que ce dernier, est son rival en pittoresque, lorsque sur ses quais vont et viennent les pêcheurs en « tanné » rouge, ocre ou saumon, et les *pennou sardinn*, friteuses d'usines ou dentelières, dont la grâce

*Sur la côte de Cornouailles.*

et l'enjouement n'ont pas leurs pareils dans tout l'Armor.

Entre Audierne et Plogoff, un court crochet conduit à l'importante chapelle gothique et Renaissance de Saint-Tujen, en Primelin, dédiée à un vieil anachorète celte que l'on invoque contre la morsure des chiens enragés et les maux de dents. Le paysage du Cap prend, bientôt après, son aspect définitif, marqué d'un sceau despotique par le vent, le grand vent de mer, dont c'est ici le fief incontesté. Les lignes terriennes se dénudent complètement sous son impérieuse foulée, et les maisons basses, comme apeurées, semblent chercher contre lui une mutuelle protection. Au delà du village de Lescoff, dernier groupement humain du continent, le sol devient d'une telle pauvreté que nulle culture n'y est plus possible. De maigres pâtis séparés par des murets de pierre sèche en drapent à peine

*Sur la cale, à Audierne.*

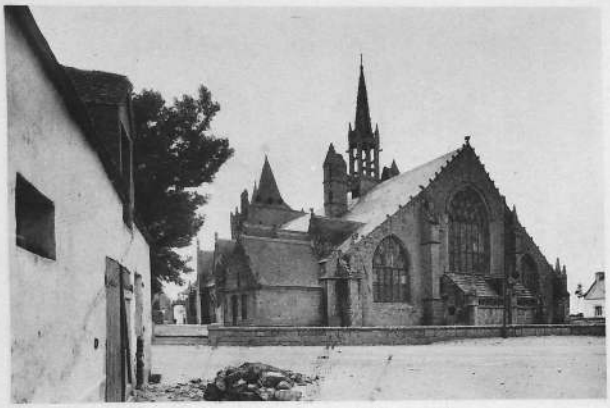
les grandes ondulations jusqu'à la suprême convulsion du vieux monde en face de l'infini.

Cette convulsion, on en comprend la sublime horreur, quand, ayant dépassé les hôtels, les baraques parasites que le mercantilisme envahissant a fâcheusement dressé en un site fait pour le recueillement, quand, tournant le dos au sémaphore et à la regrettable

*A Audierne. La construction d'une barque.*

Objectif Som Berthiot

*Sardiniers et langoustiers à Douarnenez.*



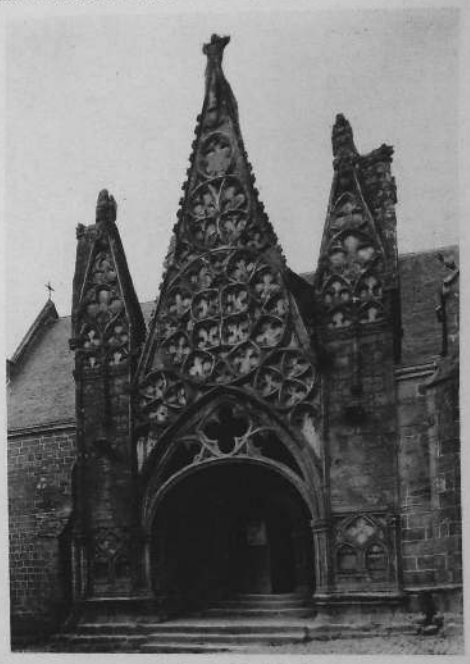
*Eglise Saint-Nonna, à Penmarc'h.*

statue de Notre-Dame-des-Naufragés, on peut, avec je ne sais plus quel illustre visiteur de ces lieux, se dire que l'on a devant soi la mer, toute la mer, jusqu'aux lointaines Amériques, et derrière soi toute l'Europe et toute l'Asie...

Massacrée au cours des âges géologiques par les férocités coalisées de la mer et du vent, férocités dont les plus effroyables tempêtes de notre ère ne peuvent nous donner qu'une lointaine idée, la Pointe, *Gobeum promontorium* de Ptolémée d'Alexandrie et *Beg ar Raz* des Bretons, présente l'aspect d'un immense cairn funéraire où des titans auraient emmuré d'autres titans pour l'éternité. Nulle part sur les côtes de l'ancien continent l'impression de « fin du monde », *finis terrae*, ne saurait être plus fortement ressentie que sur cette Pointe qui est par excellence la *peninsula océano spectatrix*, de Pline l'Ancien. Il est à mon avis, en Bretagne même, des paysages maritimes plus beaux et infiniment plus picturaux; il n'en est pas de plus funèbres et pétris de légende que l'extrémité de ce promontoire. Des cavités pareilles à des repaires de monstres la creusent par endroits ou même la traversent de part en part. Ce sont les *Enfers* sinistres où les âmes de marins morts en faute viennent expier, dans les ténèbres affolées des nuits de tourmente.

*Binious à Penmarc'h.*



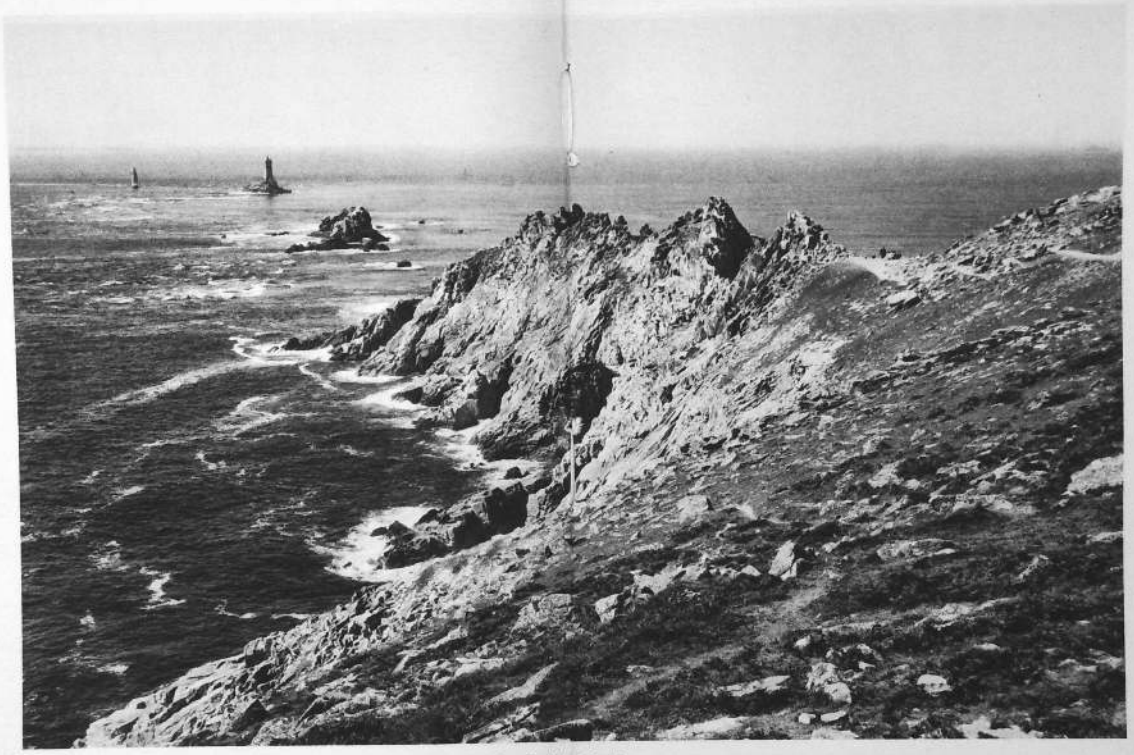


*Porche de Pont-Croix.*

La mer a, sur ces bords tragiques, quelque chose de constamment inapaisé. Même par les temps les plus purs, les courants y forment de

véritables fleuves striés de longues franges d'écume qui ont l'air de charrier des écueils. Au loin, vers l'ouest, l'Ile de Sein apparaît comme un radeau en perdition au milieu de sa redoutable « chaussée », et, plus loin encore, se devine le phare d'Armen, stylite posté à l'orée de la mouvante thébaïde des eaux.

Au sud du Raz de Sein que personne, s'il faut en croire un dicton breton, « ne traversa sans crainte ou dommage », le littoral de la Baie d'Audierne, où les dunes succèdent aux falaises rocheuses, décrit un grand arc de cercle à la base duquel se trouve la pointe de Penmarc'h. Audierne dépassé en se dirigeant vers cette pointe, on peut rompre la monotonie du parcours par la visite des antiques chapelles de Notre-Dame de Penhors en Pouldreuzic, de Languidou en Plovan et de Tronoën en Saint-Jean-Trolimon, toutes trois situées à



*La Pointe du Raz.*
*(Beg ar Raz).*



l'écart de la route, mais facilement repérables à l'aide d'une simple carte routière. La dernière, notamment, forme, avec son calvaire aux personnages rongés par le vent, mouchetés de grands lichens gris, et qu'il est presque impossible de dater à un siècle près, un groupe surprenant au milieu du paysage de dunes chauves qu'elle domine de toute sa robuste architecture.

De récentes découvertes archéologiques ont amené les préhistoriens à considérer ce paysage, dont les piétons peuvent seuls savourer la forte poésie, comme une vaste nécropole à plusieurs étages de sépultures. Une marche mouvementée permet de le traverser dans sa partie la plus caractéristique, entre Tronoën et le rocher si arbitrairement dénommé en français La Torche (du breton *an Dorchen* : le Coussin), qui, les jours de tempête, résonne sous le choc des lames comme un

gong infernal. Les dunes fleuries de chardons bleus et de jonc marin se fondent en une plage admirablement dominée par les rochers de Porz-Karn, auprès desquels s'élève un musée préhistorique groupant d'une manière très heureuse les richesses archéologiques livrées par le sol environnant.

C'est ensuite le curieux pays du Cap-Caval ou de *Pen-marc'h (Caput Caballi)*, planté de tamaris tordus par le suroît, fourmillant de vieux sanctuaires moussus, de manoirs fortifiés, de mégalithes de toutes sortes, bordé tour à tour de rochers terrifiants et de cordons sablonneux, creusé de petits ports sardiniers : Saint-Guénolé, Kerity, Le

*Chapelle et calvaire de Tronoën.*

Guilvinec, Leschiagat, Lesconil, Loctudy... autour desquels gravite une population extraordinairement dense et d'un curieux type ethnique, ces

*âpres Bigoudens aux formes d'androgyne*

popularisés par les toiles de Lucien Simon et de Lemordant, et qu'une vaine antropologie d'amateurs a tenté d'identifier aux Tartares, aux

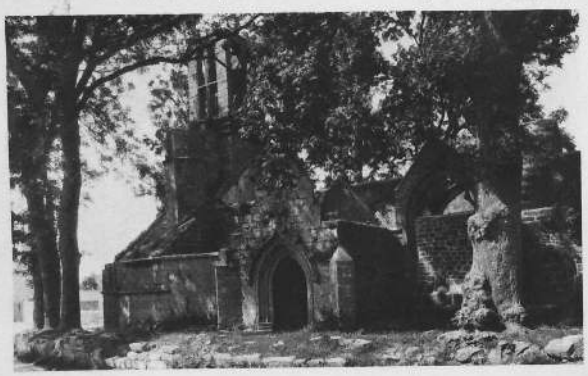
*Rochers à la Pointe de Penmarc'h.*

Mongols ou à d'autres Asiatiques. Sur tout ce *pagus* si dépourvu de relief qu'on le dirait prêt à s'abîmer sous les flots règne le magnifique phare d'Eckmühl dont les grands bras lumineux balaient les ténèbres jusqu'aux hauteurs de l'Arré, vers le Nord, et le champ de la mer jusqu'à soixante-dix milles au large.

*Près d'Audierne. Saint-Tugen.*

Le pays « bigouden » est traversé par la rivière de Pont-l'Abbé qui se perd au fond d'une crique

paisible sur les bords de laquelle se tiennent la remarquable nef romane de Loctudy, la belle église des Carmes, et l'église ruinée de Lambour, découronnée de sa flèche par ordre de Louis XIV, en représailles de



*Pont-l'Abbé. L'église de Lambour.*

la sanglante affaire du « Papier Timbré » dans cette partie de la Cornouaille.

Mais les délices de cette crique pâlissent auprès des splendeurs que l'Odet prodigue sur quatre lieues, entre Quimper et l'Océan. C'est un peu comme si tous les cours d'eau et les *abers* de la péninsule se trouvaient synthétisés en une rivière aux bords capricieusement échancrés, qu'une simple banderole d'eau vive, large de quelques dizaines de mètres, sépare seule par endroits, tandis qu'en d'autres ils s'écartent de deux kilomètres, ou plus, dessinant une lagune paresseuse à peine moirée par les courants. On conçoit que la tendresse des Quimperois envers leur cher Odet les ait portés à le présenter aux étrangers comme « la plus jolie rivière de France ». Des services de vedettes en facilitent la descente et la montée. C'est cette dernière que je recommanderai de préférence. On embarque à la cale de Bénodet, dans un paysage lumineux, aimable, quelque peu efféminé, si l'on peut dire, contrastant singulièrement avec celui du Cap-Caval, oppressé par son ciel immense où flotte on ne sait quelle perpétuelle menace. Tournant la poupe à la mer, la vedette, *Roi Grallon* ou *Terfel*, s'engage dans la rivière aux bords agrestes et laisse à gauche Sainte-Marine, ou mieux *San Voran*, ses pins et ses Bigoudens étrangement mitrées, si différentes des *Kiz Fouen*, à la coiffe aérienne, dont

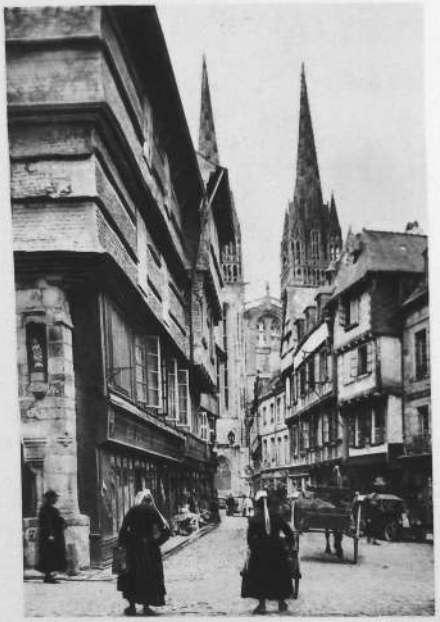
*« Glazik » du pays de Quimper.*

*Jeune Fouesnantaise.*

la grâce ensoleille la rive opposée. De petites criques secondaires où l'on voudrait pouvoir s'aventurer à loisir se faufilent de-ci de-là sous les verdures riveraines, portant à chaque marée le message des Morganes aux Sylvains de Gouesnac'h et de Combrit... Puis on atteint ces Vire-Court commandés par de beaux escarpements, où la rivière,

*Jeune Bigouden.*

brusquement rétrécie, semble tellement bien prendre fin qu'une flotte espagnole venue pour s'emparer de Quimper s'y méprit, dit-on, et, croyant s'être trompée de route, vira de bord sous Ros-Sulien et regagna la côte. Ensuite, ce sont les *Lédanou*, où l'Odet se transforme en un lac majestueux sur les bords duquel les évêques de Cornouaille possédaient une résidence rurale. Enfin, après un dernier méandre, Quimper apparaît entre des mâts et des vergues de caboteurs, dominée d'un côté par les flèches effilées de sa cathédrale, de l'autre par le magnifique massif boisé du Mont-Frugy.



*A Quimper. La rue Kéréon.*

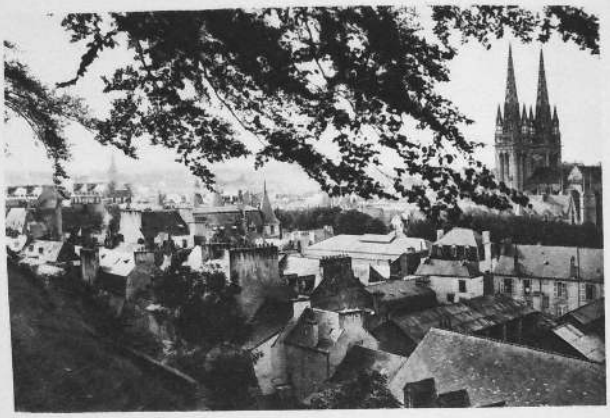
En dépit d'un sot préjugé dont, en son temps, le bon La Fontaine ne dédaigna point de se faire l'écho, et malgré sa population modeste, Quimper n'est pas et n'a probablement jamais été la ville où le destin

*adresse les gens quand il veut qu'on enrage...*

*L'Odet à Quimper.*

Depuis le moyen âge, elle fut et est demeurée mieux qu'une simple ville de province. L'un des rares centres urbains de l'Armorique occidentale à l'époque gallo-romaine se tenait dans son faubourg actuel de Loc-Maria, siège primitif de l'évêché fondé par saint Corentin; et si, en tant que cité, le Quimper d'aujourd'hui (en vieux breton, le mot *Kemper* veut dire : confluent) est sans doute postérieur aux invasions normandes, et ne put de ce fait servir de capitale à l'hypothétique roi Grallon, qui est censé avoir régné au Ve ou au VIe siècle, du moins il semble avoir conquis dès l'aube de la féodalité la faveur des comtes de Cornouaille. Ceux-ci en firent le chef-lieu de leur grand fief, y transférèrent l'évêché, et ceignirent la

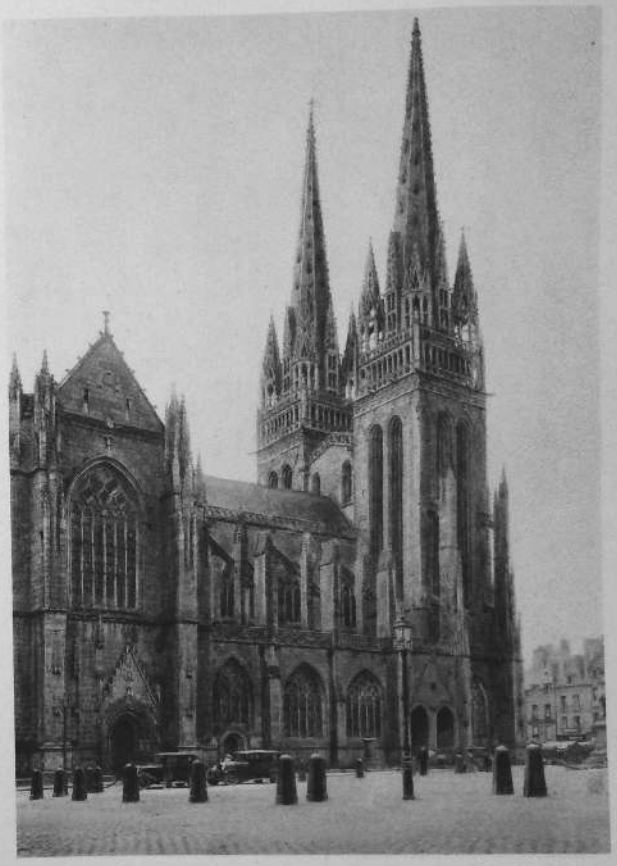
*Cathédrale de Quimper. Mise au tombeau.*



*Vue générale de Quimper.*

ville de murailles solides. Au XIII^e^ siècle, l'évêque Rainaud commença la cathédrale qui fut terminée seulement à la fin du XV^e^, après, il est vrai, cent années d'interruption dans les travaux. Déchue de bonne heure de son titre de capitale, par suite du rattachement de la Cornouaille au domaine ducal, Quimper conserva du moins son prélat et resta en fait, à travers les siècles, la ville cornouaillaise par excellence. Sous ses airs mi-paysans, mi-citadins, avec sa prestigieuse cathédrale, son ancien palais épiscopal transformé en musée départemental d'archéologie, sa riche bibliothèque et son musée municipal, recélant, la première de précieux manus-

*Bigoudens au Pardon.*



*La cathédrale Saint-Corentin, à Quimper.*

*Dans la chapelle de Kerdévot. Le baptême du Christ.*

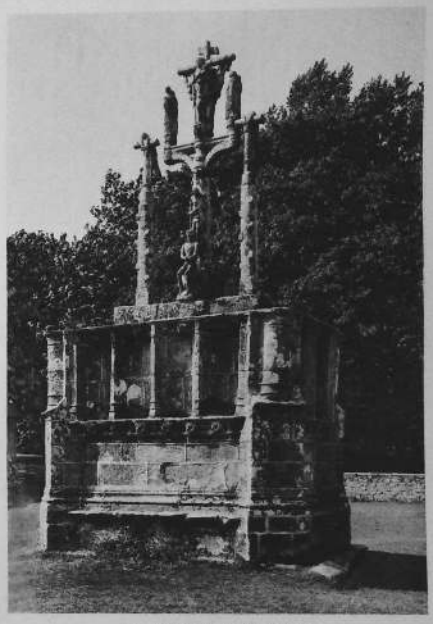
crits et incunables, le second, des collections ethnographiques de première importance et de nombreuses toiles des différentes écoles... avec ses rues ici animées comme des boulevards, là calmes comme des béguinages flamands, ses claires rivières traversées par des ponts et des passerelles sans nombre, avec ses faïenceries en pleine activité qui rivalisent d'efforts pour doter enfin le pays d'une céramique nationale répudiant petit à petit les poncifs où se complurent trop longtemps les arts appliqués de la Bretagne, avec ses foules des grands jours émaillées de splendides costumes *glazik*, *melennik*, *bigoudenn*, fouesnantais et autres, Quimper-Corentin fait toujours figure de petite capitale — capitale effective et idéale de cette Cornouaille bénie des artistes et des poètes, et qui n'a décidément rien du

*Retable de Kerdévot. Nativité.*



canton maudit où le fabuliste fit naître son « Charretier embourbé »...

N'est-ce d'ailleurs pas là que virent le jour les savants jésuites Le Bougeant et Hardouin, le terrible polémiste Elie Fréron, redouté de Voltaire, Kerguélen, le hardi découvreur d'îles australes, le *nabab* René Madec, dont la vie passe en intérêt le plus prodigieux roman d'aventures, et enfin l'immortel Laënnec ?



*Le calvaire de Kerdévot.*

Tout autour de Quimper, au cœur d'une nature avenante, foisonnent de petites églises et chapelles rurales aux fins clochers, moins monumentales que celles du Léon, mais toujours fières de quelque pièce d'ébénisterie, d'orfèvrerie ou de vitrerie, comme celles de Kerfeunteun, de Guengat, de Plogastel-Saint-Germain, de Briec, et surtout celle de Kerdévot, en Ergué-Gabéric, qui renferme entre autres richesses un magistral retable flamand timbré au fer rouge d'une main,

*Pont-Aven. Le port à marée basse.*

marque de l'illustre guilde des sculpteurs anversois au XVI^e^ siècle.

Les bords du Steir, de l'Odet et de leurs tributaires abondent également en manoirs fortifiés, à mine hospitaliére et belliqueuse à la fois. De Plomelin à Langollen et de Guengat à Fouesnant, il n'est guère de paroisse ou de trêve qui ne conserve, malgré d'inexpiables destructions récentes, quelques-uns de ces attachants spécimens d'architecture militaire des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, signes extérieurs les plus marquants de la noblesse

*Pont-Aven. Chapelle de Trémalo.*

Objectif SOM BERTHIOT

*Quimper. Pont et tourelle sur le Steir.*

pour leurs hôtes primitifs, ces gentilshommes campagnards dits « Epées de Fer », en même temps que précautions indispensables contre les visites inopinées des La Fontenelle, La Maignanne, Juan d'Aguila et autres routiers de tous pays, gerfauts errants abattus sur la Bretagne à la faveur de troubles comme ceux de la Ligue, et qui ne laissaient après eux que ce qui était « trop lourd ou trop chaud pour être emporté ».

*Concarneau. Les filets bleus.*

La côte et l'arrière-pays qui se déploient à l'est de l'Odet jusqu'à l'Ellé, avec leur incomparable souplesse de lignes, leurs verdures arcadiennes et leur atmosphère caressante justifient on ne peut mieux l'appellation de « Jardins Enchantés » appliquée par le Trégorois F. Ménez dans le titre même d'un livre récent à toute la Cornouaille... Que ce soit sur les dunes de Beg-Meil derrière lesquelles se cachent Perguet et son église romane, dans les vergers

*Vue générale de Pont-Aven.*

fouesnantais, aux fruits d'or gonflés d'un jus exquis, qui fournissent ce *c'hwero* ou *fero-briz* réputé pour le meilleur cidre du monde, que ce soit sur les rives de la baie de la Forêt, où viennent en pleine terre les essences les plus exotiques, ou bien sur les hauteurs d'Elliant, aux approches de la Montagne-Noire, on ne saurait échapper à l'attirance de cette nature débordante de sève, éclatante de couleurs, disposée, dirait-on, jusqu'en ses infimes détails pour les seules joies du poète et du peintre.

*Au marché de Pont-Aven.*

*Sardiniers à l'ancre.*

C'est la région chantée par le doux Brizeux dans ce charmant bréviaire d'amour breton simplement intitulé : *Marie*. Sa fortune poétique est pourtant éclipsée par celle que lui ont faite les peintres. Qui ne connaît l'école de Pont-Aven, rivale en célébrité de l'école de Barbizon, créée il y a une quarantaine d'années sur les bords idylliques de l'Aven autour de Gauguin, de Séruzier, Chamaillard et autres artistes d'avant-garde ? Concarneau, sa

*A Concarneau. Basse mer.*



Ville-Close entièrement corsetée d'épais remparts, sa flottille sardinière, ses thonniers aux longues antennes, son lumineux horizon marin ont vu défiler des légions de peintres des deux continents ; et j'en connais qui, venus en pleine jeunesse y fixer leur chevalet pour une semaine, n'ont plus quitté depuis le plus pittoresque des ports atlantiques et

*A Concarneau. Retour de pêche.*

y achèvent, dans la maturité de leur âge, une carrière artistique des mieux remplies.

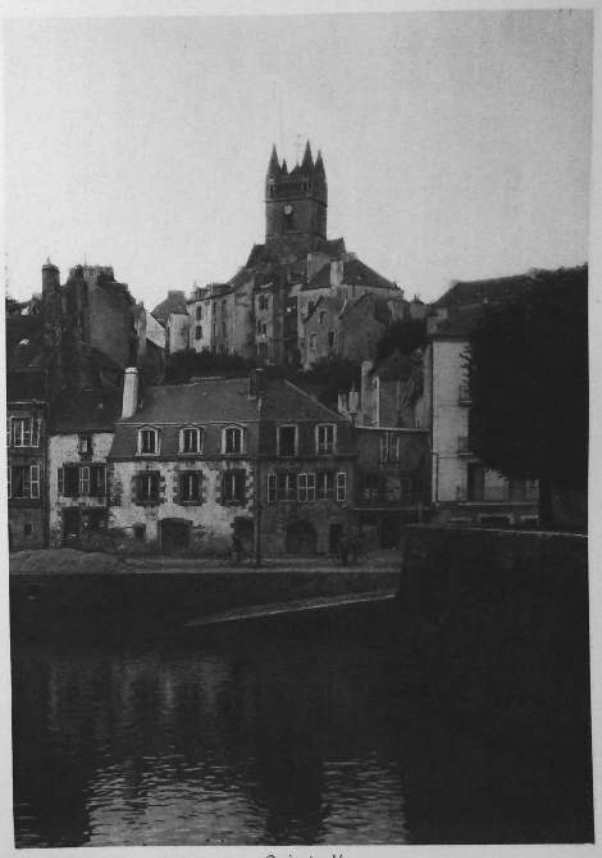
Port-Manec'h à l'embouchure de l'Aven, Belon, sur la rivière du même nom renommée pour ses huîtres succulentes, Douélan, Brigneau, le Pouldu... sont autant de ports en miniature dont le mouvement et le cadre frais font le ravissement d'artistes chaque année plus nombreux. A quelques lieues dans l'intérieur, que de paysages virginaux encore, tant dans la haute vallée du Jet, vers Elliant et Coray, que dans celle de l'Aven, en amont comme en aval de Rosporden, gros bourg qui mire dans un étang sa vénérable église des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, et

*Quimperlé. Les quais de la Laïta.*

enfin dans les vallées de la Laïta, de l'Isole et de l'Ellé, roulant vers la mer des eaux que l'on dirait détournées des jardins du *Gwenved*, l'Elysée celtique ! Les deux dernières se réunissent pour former la première au cœur même de Quimperlé (anciennement *Kemper-Ellé*), la ville cornouaillaise où la grâce féminine, rehaussée par des costumes chatoyants, des collerettes et des coiffes légères, se meut dans le cadre le plus digne d'elle.

*A Quimperlé.*

... Quimperlé, son église abbatiale



*Quimperlé.*

de Sainte-Croix bâtie en rotonde à la fin du xe siècle, sa collégiale de Saint-Michel couronnant la Ville-Haute d'une fière tour d'allure anglo-normande à clochetons d'angle, ses rues centenaires, son vieux pont qui relie les deux évêchés de Cornouaille et de Vannes, ses quais fleuris de clématites et de myosotis, ses adorables ruisseaux, son cercle de collines, son cimetière où dorment côte à côte l'aveugle illettré Mathurin Furic, dit *Matilin an Dall*, roi des ménétriers, et Hersart de la Villemarqué, le Mac Pherson de la Bretagne, collecteur des chants pseudo-historiques composant ce chef-d'œuvre de supercherie littéraire intitulé *Barzas-Breiz*,... est-il dans toute l'Armorique un ensemble plus intensément pictural et plus délicieusement breton ?

*Quimperlé. Sur le pont de la Latta.*

*Alignements d'Erdeven.*

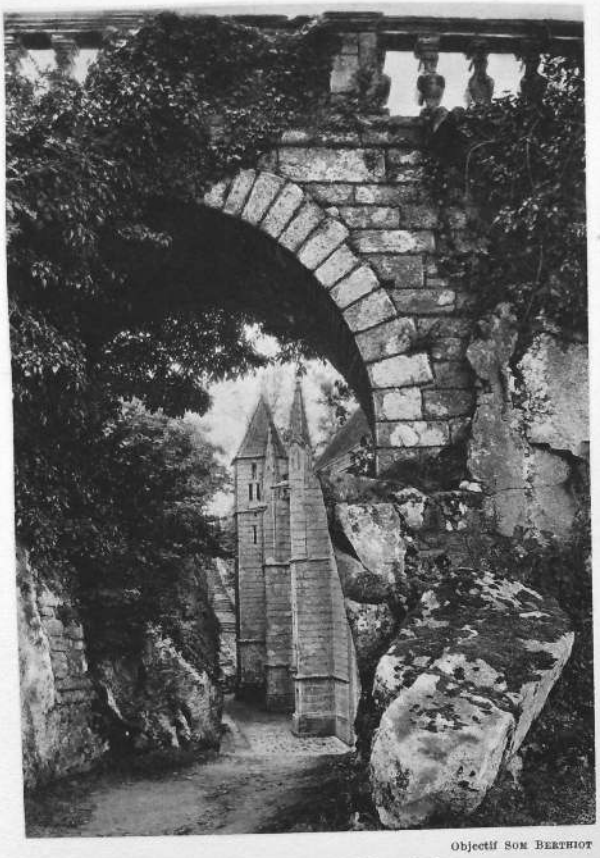
CHAPITRE VIII

—

## LE VANNETAIS

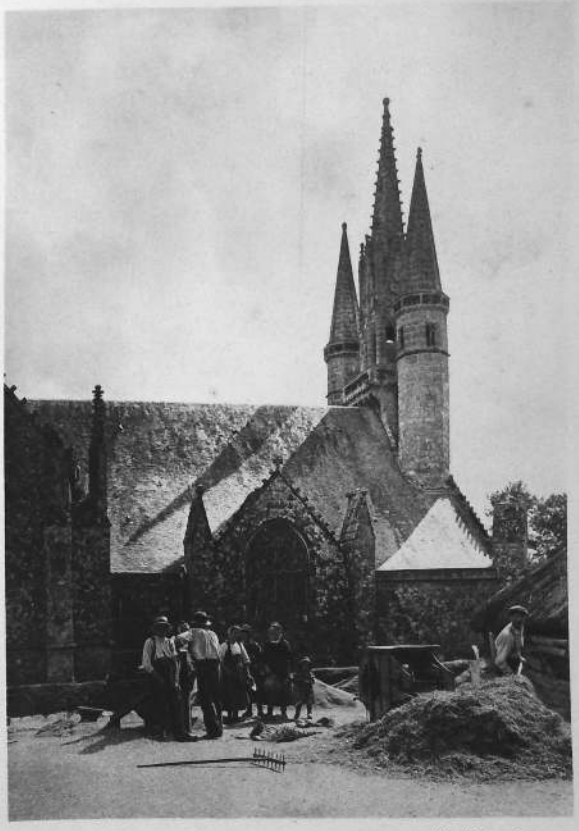
Le nom du *Morbihan*, littéralement « petite mer », seul emprunt fait par la Constituante aux langues locales pour la désignation souvent si arbitraire des cases de l'échiquier départemental, est, à l'origine, celui de la mer intérieure parsemée d'îlots connue aujourd'hui sous le nom de « Golfe » de Vannes. Il en est, certes ! de plus mal choisis, en Bretagne comme en Provence... La division administrative à laquelle il s'applique se superpose assez grossièrement à l'ancien *Bro-Wéned* ou pays de Vannes, qui perpétue le souvenir des Vénètes, la plus puissante des tribus armoricaines, soumise par César en l'an 56 avant J.-C. après un combat naval resté célèbre dans les annales maritimes.

Partagé en deux régions linguistiques, l'une romane, l'autre celtique



Objectif SOM BERTHIOT

*Le Faouët. La chapelle Sainte-Barbe.*



Objectif SOM BERTHIOT

*Le Faouët. La chapelle Saint-Fiacre.*

*L'Ellé près des Rochers du Diable.*

le Vannetais possède un dialecte différent des autres dialectes armoricains par d'importantes particularités phonétiques. Sa côte est, en général, d'un relief bien moins accentué que celles du nord et de l'ouest de la Péninsule, et son intérieur s'il abonde en paysages bocagers et en fraîches vallées, dégage une impression de plus grande uniformité, car les landes, en voie de défrichement, y occupent encore de vastes étendues.

L'architecture religieuse y a produit, dans son ensemble, moins d'œuvres attachantes que dans le reste de la Bretagne bretonnante. Cependant, il reste encore au *Bro-Wéned* suffisamment de titres à l'admiration des touristes et des archéologues pour que le plus blasé d'entre eux n'éprouve à le parcourir et l'explorer nulle déconvenue.

Belle-Ile... le Golfe... Carnac... Quiconque connaît ces trois merveilles conviendra sans peine qu'une seule suffirait à la gloire du Morbihan. Et il en est bien d'autres...

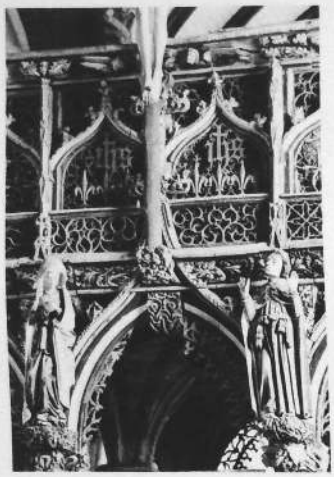
Sur l'Ellé, ancienne frontière naturelle de la Cornouailles et du Vannetais, Le Faouët offre au visiteur ses vieilles halles et aux environs la chapelle Sainte-Barbe édifiée sur un éperon de roches, dominant un



site grandiose, Saint-Fiacre surtout — au merveilleux jubé — qui rivalise d'élégance avec un sanctuaire voisin de Kernascléden, en Saint-Caradec. La légende n'assure-t-elle pas que les anges contribuèrent à la construction des deux édifices ? Kernascléden, orné de fresques par un astiste inconnu du XVI^e^ siècle est en pays *Pourlet* aux horizons moutonnants de frondaisons vertes ou dorées. Le Scorff qui le traverse arrose Guéméné, la forêt de Pont-Callec, Pont-Scorff et se jette dans la rade de Lorient où ses eaux rencontrent celles du Blavet. C'est la rivière dont le murmure berça l'enfance de Brizeux et dont les charmes intimes déterminèrent, plus que toute autre chose peut-être, la vocation du poète national de la Bretagne.

*L'Ellé aux Rochers du Diable.*

Frère aîné du Scorff, le Blavet est l'un des principaux et, sans conteste, l'un des plus beaux fleuves armoricains. Né sur les confins de la Cornouaille et du Trégor, au sud de Guingamp, il serpente d'abord à travers l'Arré, disparaît un moment sous un chaos rocheux,



*Saint-Fiacre. Détail du jubé.*

taires, rivaux en beauté se sont creusé l'un à Daoulas, en Laniscat, l'autre à Poulancre, près de Mur de Bretagne, des gorges alpestres qui comptent parmi les paysages les plus marquants de l'Argoat.

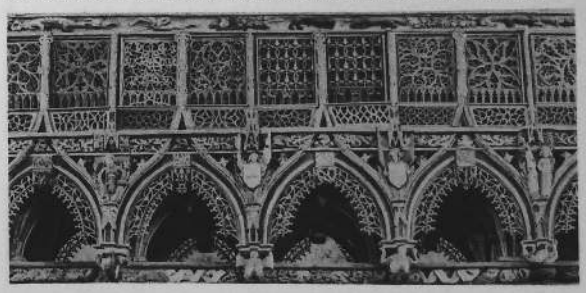
Poursuivant sa course paisible de méandre en méandre, le Blavet se faufile entre d'abruptes et riantes collines, comme celle de Castennec, en Bieuzy, surélevée de 124 mètres au-dessus du lit, et dont le sommet, fortifié aux époques gauloise et gallo-romaine, domine les boucles de la vallée et de très lointains horizons délicatement estompés. De nom-

dans la vallée de Toul-Goulic, en Lanrivain, traverse, de Gouarec à Mur, une oasis pleine de sites émouvants : Bon-Repos, abbaye ruinée à demi noyée sous des flots de lierre, la forêt de Quénécan, passe à Pontivy auprès de l'ancien château des Rohan et à Stival non loin de la chapelle de Saint-Mériadec, aux fenêtres de laquelle flamboient de belles verrières Renaissance. Deux de ses tribu-

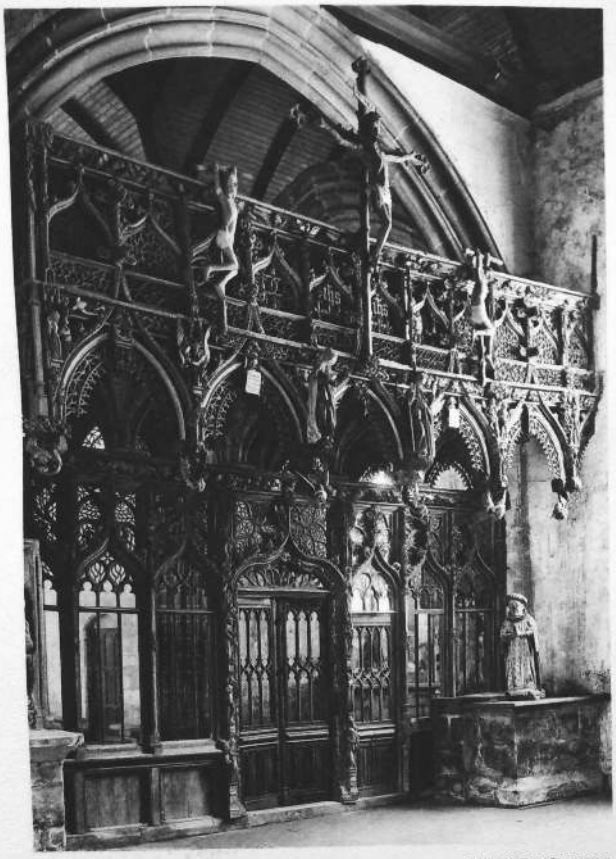
*Saint-Fiacre.*
*Vitrail de la vie de saint Fiacre.*

*L'église de Kernascleden.*

breux monuments, abbayes, chapelles, manoirs, avoisinent le Blavet de Pontivy à Hennebont, où les eaux marines, égarées à des lieues du littoral, le transforment en *aber* accessible aux cargos de moyen tonnage.



*Saint-Fiacre. Détail du jubé.*

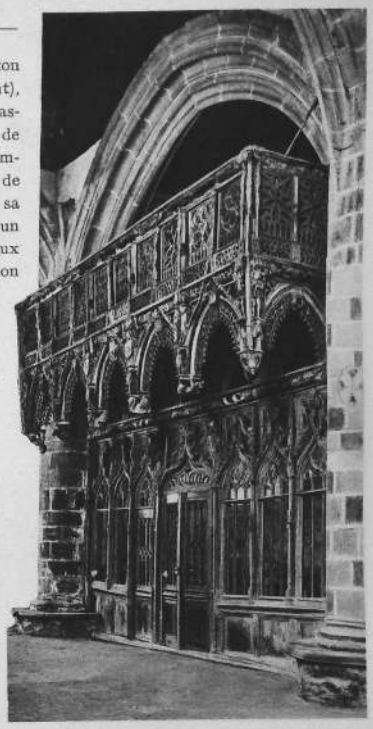


Objectif Som Berthiot

*Saint-Fiacre. Le jubé vu de la nef.*

Hennebont (en breton *Hen-pont*, le vieux pont), qui se trouvait sur le passage de la voie romaine de Nantes et Vannes à Quimper, est une ville pleine de souvenirs historiques; sa porte fortifiée évoque l'un des épisodes les plus fameux de la Guerre de Succession au XIVe siècle; la résistance héroïque de Jeanne de Flandre, veuve de Jean de Montfort, assiégée dans Hennebont par Charles de Blois.

*Détail du jubé. Statue de St Fiacre.*



*Saint-Fiacre. Le jubé vu du chœur.*

Un fort intéressant musée ethnographique, dû à l'initiative et à la ténacité d'un homme de bien étranger à la Bretagne, occupe aujourd'hui les différents locaux de la porte-prison et groupe

*Dans l'Argoat.*

d'heureuse façon les produits les plus marquants de l'art local ancien sous toutes ses formes. La charmante église de Notre-Dame-de-Paradis, construite hors la ville close dans la dernière période du gothique flamboyant, grâce au zèle d'un humble maréchal-ferrand, domine la vieille cité de sa flèche effilée.

Quoique moins réputée que celle de la Rance, du Trieux et de l'Odet, la descente du Blavet, d'Hennebont à la mer, présente, à marée haute, une succession de tableaux naturels sur lesquels l'œil s'attarde volontiers; mais c'est à basse mer, par temps calme, que cet estuaire prend le mieux son caractère propre, alors que le bordent de grandes vasières animées par le seul vol des courlis, depuis le pont suspendu du Bonhomme, jusqu'à Pen-

*Fontaine Sainte-Barbe.*



mané, face à l'îlot solitaire de Saint-Michel, posté en sentinelle au milieu du chenal.

Au XVII[e] siècle tandis que Port-Louis s'élevait à l'estuaire du Blavet et du Scorff réunis, la Compagnie des Indes s'établissait sur la

*Gorges de Daoulas, près de Laniscat.*

rive opposée. Les anciennes landes du Faouédic connurent ainsi une fortune incroyable; autour du port, des magasins et des chantiers appelés *l'Orient*, à cause des pays vers lesquels leur activité était plus particulièrement tournée, une agglomération se greffa promptement, et, trente ans plus tard, érigée en paroisse, elle groupait déjà plus de 700 familles de négociants, d'officiers, d'ingénieurs, de marins et d'ouvriers. L'Orient était devenu le principal, pour ne pas dire le seul point d'importation des produits exotiques sur le littoral français de l'Océan. La Compagnie, véritable puissance maritime, promenait sous toutes les latitudes, à la poupe de ses cinquante frégates et autres vaisseaux, sa

*La vallée du Scorff.*

devise : *Florebo quocumque ferar*, portant un sérieux ombrage au négoce britannique. Une tentative manquée, en 1746, traduit l'exaspération où le développement de Lorient mit l'Angleterre jusqu'à ce que la ruine de l'empire colonial français arrêtât brutalement la glorieuse prospérité de la Compagnie des Indes. Comme un oiseau blessé, celle-ci survécut bien quelques années, mais un à un ses vaisseaux furent désarmés, ses comptoirs et magasins vendus, et en 1769, dissoute par arrêt du Conseil, elle dut liquider entièrement son matériel et ses édifices du port de Lorient, qui furent acquis par le roi, moyennant 1.200.000 livres de rente au profit des actionnaires.

Devenu port de guerre, déchu de ses privilèges, Lorient perdit peu à peu le caractère d'exotisme et de faste que lui avait imprimé la Compagnie. Du temps de sa splendeur, il n'a conservé que les jolis pavillons construits pour les directeurs de la Compagnie, quelques hôtels particuliers du XVIII^e^ siècle, et la Tour de la Découverte, d'où étaient signalées les arrivées de navires dans les *coureaux* de l'île de Groix.

Relégué au troisième plan par la Marine, mais heureusement doté

Objectif SOM-BERTHIOT

*Dans la vallée du Scorff.*

*Le château des Rohan, à Pontivy.*

ces dernières années d'une organisation moderne pour la pêche, la vente, la conservation et l'expédition du poisson, ce port entre de nouveau dans une période de développement pleine de promesses. Chalutiers à vapeur, robustes thonniers de Groix, sardiniers aux voiles tannées, se pressent le long des quais neufs de Keroman et remplacent — avec un profit appréciable pour la vie économique du pays — les unités défaillantes de la Flotte.

Combien différente de l'estuaire du Blavet est la « rivière » d'Etel, qui coupe la côte sablon-

*Le Martyre de sainte Appoline. Chapelle de la Houssaye, près de Pontivy.*



neuse étirée de Port-Louis à la presqu'île de Quiberon ! C'est un lac presque fermé dont un pont suspendu franchit l'étroit goulet ; sous l'action des courants et des remous, la surface de ses eaux vives ressemble à une grande écharpe de soie bleue frémissant au souffle d'une brise qui jamais ne s'endort.

*Hennebont. La Porte-Prison.*

Cette côte morbihannaise du Blavet au Golfe constitue pour les préhistoriens un champ d'études unique au monde par la puissance et la diversité de son intérêt.

Si les monuments mégalithiques, faussement attribués aux Celtes par les savants des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, se rencontrent un peu partout dans l'ancien monde et, plus nombreux qu'ailleurs, en France ; si leur terre d'élection semble être la Bretagne, il est juste de dire qu'on ne les rencontre nulle part plus beaux et mieux groupés que sur le littoral morbihannais. Ils sont si nombreux que le pays en prend un aspect hallucinant ;

à Plouhinec, à l'ouest de la rivière d'Etel, on trouve d'abord une série d'alignements et de dolmens répartie sur une longueur de 6 kilomètres parallèlement à la côte; l'estuaire franchi, on a bientôt la vision d'une armée de géants difformes figés en des attitudes rigides ou grimaçantes, et cloués au sol par quelque force mystérieuse. Malgré de nombreuses destructions, des milliers de menhirs diversement orientés peuplent encore les alignements d'Erdeven, de Plouharnel, et ceux du Ménec, de Kermario et de Kerlescan, en Carnac; le folk-lore les représente comme des soldats romains changés en pierre par saint Cornély. Dans le silence du crépuscule ou d'une belle nuit de lune, le spectacle de ces « pierres levées » passe en fantastique toutes les évocations surgies du sein fécond de la légende occidentale.

*Hennebont. La place du Marché.*

Il est impossible d'échapper au frisson du mystère sous les masses écrasantes des dolmens de Kercado, de Mané Rutual, de Crucuno, de la Table des Marchands, dont les pierres sont gravées de signes symboliques,



haches, charrues, boucliers, poulpes, épis de blé... Autour de ces monuments, peut-être les plus beaux du monde en leur genre, gravitent plus de cinquante autres « tables de pierre » et allées couvertes, érigeant leurs sauvages architectures soit à l'air libre, soit dans l'ombre d'une motte gazonneuse. Il n'est pas jusqu'aux îles qui ne recèlent ainsi quelque mégalithe : Locoal, et son *lec'h* christianisé, le Petit Vaisi et son dolmen, l'Ile Longue et son grand *galgal*, Gavrinis et son énorme tumulus aux supports couverts des plus étranges pétroglyphes, l'Ile aux Moines, er Lanik et leurs *cromlec'hs* circulaires...

La science est encore impuissante à se prononcer sur la destination exacte de ces monuments, aussi bien que sur l'identité de la race qui les érigea, si tant est qu'ils soient l'œuvre d'une seule race et d'une seule civilisation. Des millénaires ont pu s'écouler entre la construction du dolmen de Mané Kerioned, tout composé de matériaux bruts, et celle de la Table des Marchands, à Locmariaquer, dont le grand support scutiforme et la pierre principale portent la marque indiscutable d'un patient dégrossissement. Quoi qu'il en soit, ils sont certainement l'œuvre de techniciens pourvus d'étonnantes notions de balistique et d'astronomie

*A Lorient.*

disposant d'une main-d'œuvre suffisamment disciplinée pour déplacer et orienter, à l'aide de moyens rudimentaires, des blocs monolithes pesant jusqu'à 350.000 kilos — comme c'est le cas pour le grand menhir de Locmariaquer, brisé en cinq morceaux par un tremblement de terre, et dont les tronçons, mis bout à bout, formaient une masse longue de 21 mètres, sur 3 mètres et demi de largeur moyenne.

D'innombrables fouilles effectuées au pied des mégalithes et à l'intérieur des tumuli (certains de ceux-ci, entre autres celui de Saint-Michel, à Carnac, présentent des proportions de collines), ont mis à jour par centaines des instruments de travail en grès, des haches votives en jadéite d'un poli admirable, des colliers de callaïs, des pendeloques de schiste, des galets etc... qui ornent les vitrines du musée de la Société Polymathique du Morbihan, à Vannes, et celles du musée Miln, à Carnac.

La presqu'île de Quiberon, ancienne île rattachée au continent par l'accumulation des sables dans le chenal qui la séparait de la terre ferme, est surtout célèbre par le dramatique épisode qui s'y déroula sous la Révolution. En juin 1795, l'escadre anglaise de Warren débarquait dans ses parages plusieurs divisions d'une armée d'émigrés qui

*Carnac. La forêt de pierres levées de Kermario.*

*Locmariaquer. Le menhir brisé de Men-er-Hroeg.*

devait se joindre aux Chouans de Tinténiac et de Cadoudal. Le manque d'unité dans le commandement, la jalousie qui divisait les chefs royalistes, et la protection insuffisante de l'escadre anglaise chargée d'appuyer les opérations terrestres, réduisaient bientôt à la merci de Hoche les émigrés acculés à la mer.

Pris entre les baïonnettes des « Bleus » et les flots, certains cherchèrent à regagner, en canot ou à la nage, l'escadre de Warren mouillée à quelque distance de la côte; nombre d'entre eux, trouvèrent ainsi la mort sur la plage, d'autres se transperçaient de leur épée pour échapper à l'ennemi. Les débris de l'armée, tombèrent au pouvoir de Hoche et de Humbert.

La fusillade d'un millier d'émigrés, que les tribunaux de Vannes et d'Auray condamnèrent à mort en bloc, couronna cette désastreuse expédition. Les exécutions eurent lieu sur les bords de la rivière d'Auray, dans un champ appelé depuis Champ des Martyrs. Les ossements des victimes, restés enfouis sur place pendant vingt ans, s'entassent sous un mausolée de marbre, dans une chapelle sépulcrale de style grec

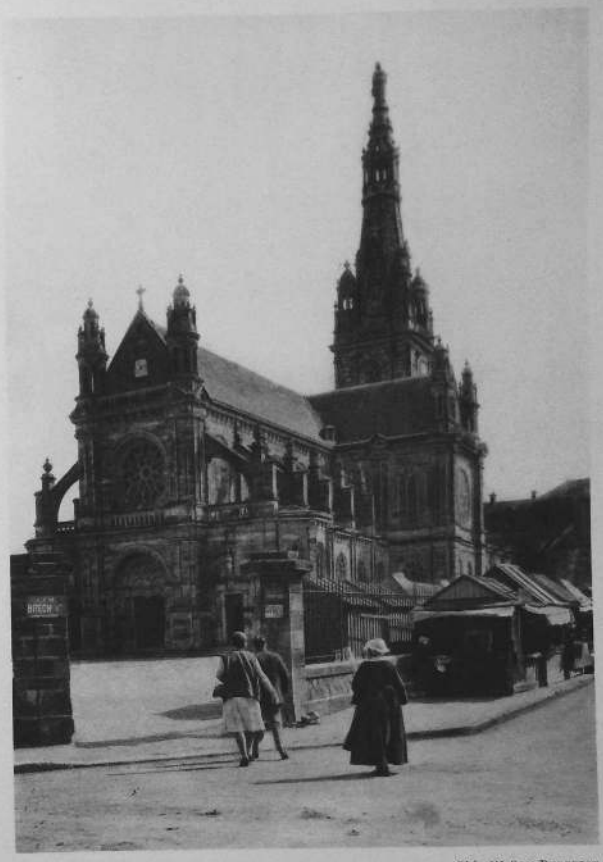
*Alignements de Carnac.*

élevée de 1823 à 1829 par les soins du duc et de la duchesse d'Angoulême et au fronton de laquelle on lit :

GALLIA MŒRENS
POSUIT.

Auray s'était déjà illustré dans l'histoire de Bretagne par un mémorable combat qui se livra dans ses environs immédiats en 1364, et qui, ayant vu tomber Charles de Blois, mit fin à la guerre de Succession dont ce pays supportait les horreurs depuis plus de vingt ans.

*Carnac. Intérieur du musée Miln.*
*La salle des Moulages.*



Objectif SOM-BERTHIOT

*L'église Sainte-Anne-d'Auray.*

*La côte, près de Quiberon.*

Un pèlerinage fondé au XVII[e] siècle à Sainte-Anne-d'Auray, en Pluneret, est devenu pour les Bretons une manière de dévotion nationale. A la grande fête du 28 juillet, il n'est pas un canton de Haute ou de Basse-Bretagne qui ne soit représenté par ses costumes et ses coiffes groupés autour de la vaste basilique moderne et de la fontaine sacrée à bassins. Au point de vue strictement pittoresque, le grand Pardon de Sainte-Anne, avec son déploiement de pompe et l'encombrant mercantilisme qu'il fait éclore est, d'ailleurs, infiniment moins intéressant que les panégyries plus modestes, mais aussi plus authentiquement bretonnes que sont les Pardons de Tréguier, de Saint-Jean-du-Doigt, du Folgoët, de Plougerneau, de Rumengol, de Sainte-Anne-la-Palud ou de Quelven.

Descendue des landes de Lanvaux, long et étroit bourrelet alternativement boisé et dénudé qui traverse le Morbihan sur presque toute sa longueur, la « Rivière » d'Auray débouche dans le Golfe, ce golfe qui, sous les cieux puniques hantait la nostalgie des mercenaires celtes de *Salammbô*, et où se révèlent pour nous, de la façon la plus inattendue les enchantements de la mer intérieure du Japon. Des myriades d'îles, d'îlots et

*Auray. La Chartreuse.*

d'écueils, coiffés, les uns d'une simple calotte de gazon, les autres d'un fier cimier de pins, en parsèment le champ d'azur liquide strié de sillons mouvants, que les *sinagots* fouillent de leur grossière étrave, et sous lesquels des centaines d'hectares de parcs à huîtres étalent leurs herbages.

*Sainte-Anne-d'Auray.*
*Le mausolée du Champ des Martyrs.*

Les îles du Morbihan... Qui chantera comme ils le méritent leur charme lumineux, la grâce égéenne de leurs lignes et l'harmonie de leurs noms ? Gavrinis la mystérieuse, l'Ile aux Moines, *Iénah*, où les femmes ont toutes l'air de

*A Quiberon.*

patriciennes, Arz, pleine de pierres mégalithiques ou romanes, Illur, Illuric, aux vocables chantants comme des noms de sirènes, et trois cents autres dont l'énumération composerait la plus étrange des litanies !

Le Golfe est bordé au sud par les deux presqu'îles de Locmariaquer et de Rhuys refermées comme une grande paire de mandibules sur ce paysage irréel, et laissant aux eaux un passage étroit que l'impétuosité des courants transforme aux heures de mi-marée en rapide plein de dangers.

La seconde de ces presqu'îles, sur laquelle règnent encore le grand cairn funéraire de Tumiac et les ruines farouches du château ducal de Sucinio, vit naître et croître parmi les lauriers-roses, les chênes-verts et les grenadiers qui viennent en pleine terre dans ce coin d'Italie armoricaine, l'auteur de *Gil Blas*, de *Turcaret*, du *Diable Boiteux*, Alain-René Le Sage de Kerbistoul. Quatre siècles auparavant, elle avait déjà été illustrée par le séjour du moine Abélard à l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys...

C'est vraisemblablement en vue de Port-Navalo que se déroulèrent « depuis la quatrième heure du jour jusqu'au coucher du soleil » les péripéties du combat naval livré en 57 avant J.-C. par la flotte improvisée de Jules César à celle des Vénètes, et que se consomma la ruine d'une noble nation trahie par le sort.



Au large se devinent Houat, Hoëdic, puis, étirée sur l'horizon, leur grande sœur *Guézel*, *Inis er Gèr-Veur* ou Belle-Ile, perle des mers d'Occident.

*Qui voit Belle-Ile*
*Voit son île...*

assure un dicton qui l'oppose à Ouessant et à Groix. Nul artiste n'y contredira, qui eut la bonne fortune de savourer les symphonies de la lumière et du vent parmi les rochers de la Pointe des Poulains, chers à Sarah Bernhardt, ceux de Port-Goulphar et de l'Apothicairerie, immortalisés par Monet dans quelques-unes de ses œuvres les plus célèbres, ou bien de goûter la divine paix des choses à deux pas d'une mer déchaînée, dans les criques de Locmaria ou de Sauzon.

Avec ses centaines de petits villages aux maisons éclatantes de blancheur éparpillés sur toute son étendue, ses ports de pêche, ses falaises de

*Le golfe du Morbihan.*

*Vieilles maisons à Auray.*

schiste déchiquetées, ses anses où viennent expirer de délicieux vallons, Belle-Ile s'offre aux regards comme l'harmonieuse et puissante synthèse de toutes les beautés de la mer et de toutes les attirances subtiles de la campagne bretonne. Grâce aux services réguliers de vapeurs partant de Quiberon et de Vannes, sa visite peut aisément se combiner avec celle du Golfe. Le mieux, dans ce cas, est d'embarquer à Port-Maria, à l'extrême sud de la presqu'île, pour atterrir, après une traversée de huit milles, au Palais, sous la citadelle construite par le maréchal de Retz, au XVI^e^ siècle, agrandie au XVII^e^ par le surintendant Fouquet et Vauban, et, après un tour de l'Ile que l'on voudrait prolonger indéfiniment, regagner le continent par la passe de la Teignouse, toute pleine de sinistres souvenirs, Port-Navalo, l'archipel du Golfe et la rivière de Vannes.

*Les ruines du château de Succinio.*



L'ancienne capitale des Vénètes, successivement ville gauloise,

*Dans la vallée de Tréauray.*

gallo-romaine, siège du premier évêché de l'ouest armoricain, résidence comtale avant l'unification de la Bretagne, puis ducale, pendant les grands siècles du moyen âge, à maintes reprises siège du Parlement breton après la Réunion... est, malgré la place importante qu'elle tient dans l'histoire du pays, moins riche en monuments qu'en souvenirs.

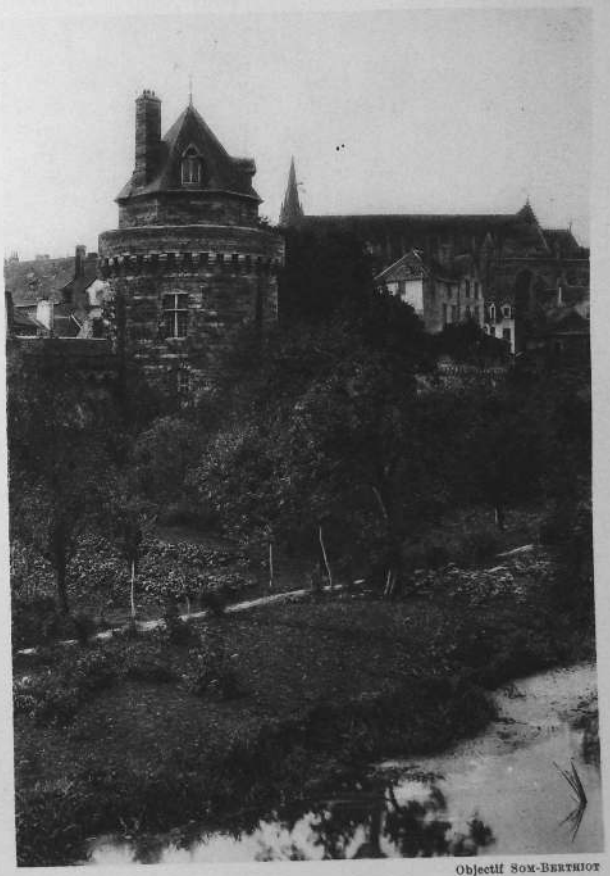
Ses églises sont à peu près dépourvues d'intérêt architectural, si l'on excepte la chapelle du Saint-Sacrement accolée à la cathédrale, premier témoin de la Renaissance en Bretagne, dû à un archidiacre vannetais revenu de la Ville Eternelle. Les rues irrégulières de sa partie ancienne conservent quelques maisons séculaires ornées de personnages grotesques et d'inscriptions naïves. Ses remparts, sur lesquels s'étayent par endroits quantité de bâtisses, ont conservé une longue

*Vannes. Les lavoirs.*

courtine à mâchicoulis, deux fières tours du XIVe siècle, dites du *Connétable* et *Trompette*, des portes de différentes époques.

Deux belles promenades créées aux XVIIe et XVIIIe siècles agrémentent les quartiers modernes de Vannes. La *Garenne*, disposée en amphithéâtre, domine la rivière, les remparts et la tour du Connétable; la *Rabine* longe le port qu'animent des voiliers et quelques vapeurs dépaysés dans ce site agreste où rien n'annonce la proximité de la mer.

Les amateurs de préhistoire trouveront à Vannes l'un des plus riches musées archéologiques qui soient en Europe. C'est celui de la vénérable société Polymathique, installé dans le logis gothique connu sous le nom de Château-Gaillard, édifié au XIVe siècle par un de Malestroit, et qui vit souvent siéger le Parlement breton. François Ier y logea sans doute pendant la tenue des Etats de 1532 au cours de laquelle fut consacrée l'Union de la Bretagne et de la France. Là sont conservés des milliers d'objets livrés par le sous-sol exceptionnellement fécond des régions de Carnac et du Golfe : vases, urnes, haches polies de jadéite, de fibrolithe, de chloromélanite, colliers de callaïs, substance précieuse dont



Objectif Som-Berthiot

*Vannes.*

*A Rochefort-en-Terre.*

on n'a pas encore réussi à découvrir les gisements, monnaies gauloises ou romaines... Le moyen âge y est également représenté par de nombreux sceaux d'abbayes, des monnaies bretonnes, anglaises, espagnoles, des statues tumulaires et des armures.

La zone terrienne, au nord de Vannes, trop délaissée au profit du Golfe, réserve mainte surprise au flâneur. C'est Saint-Avé, avec sa curieuse croix hosannière; c'est le camp de la Villeneuve, dressé par les Celtes dans une position admirable, au sommet d'une colline abrupte hérissée de rochers, et qui commande tout le bassin du *Mor-bihan*; c'est encore Saint-Nolff, posé sur une ancienne voie romaine, avec son calvaire — frère de celui de Melrand — où s'affirment une technique et une personnalité différentes de celles des sculpteurs léonards, et qui ont trouvé leur expression la plus parfaite dans le beau groupe de Guéhenno, plus au nord, vers Josselin, sur les confins du pays gallo...

La partie du Vannetais qui tire vers la

*Un vieux puits à Rochefort-en-Terre.*



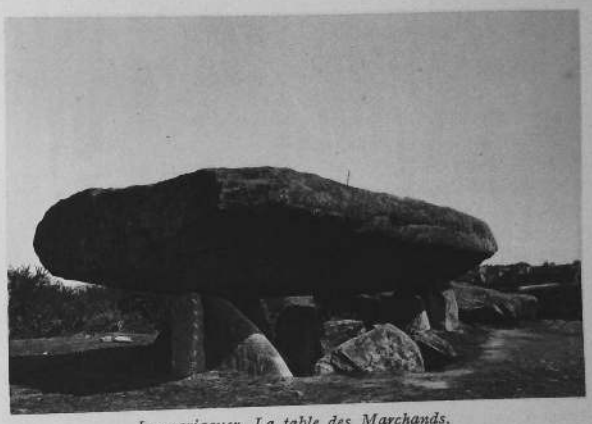
frontière orientale de ce pays, frontière formée par le cours inférieur de la Vilaine et de son affluent l'Aff, se signale surtout par Questembert et Rochefort-en-Terre. La première de ces localités, parée de ses vieilles halles au toit immense, vit se dérouler en 888 le combat libérateur livré par le comte Alain aux troupes normandes coupables de la ruine de Nantes et du saccage de nombreuses abbayes côtières. Marchant sur Vannes, les pirates, au nombre d'une quinzaine de mille, se trouvèrent dans les landes et les pinèdes de Questembert en face d'une armée bretonne très inférieure en nombre, mais résolue et aguerrie. Le choc fut terrible, la lutte impitoyable, et quelques centaines de Northmen à peine purent regagner leurs drakkars et échapper au massacre. Des croix déjetées au dessin primitif marquent encore le champ de bataille où se refit, en cette circonstance, l'unité de la Bretagne sous la main énergique de celui que les annalistes de son époque appellent *Pater patriae*, et qui inspira aux pillards du Nord une terreur telle qu'ils n'osèrent de son vivant remettre les pieds en Armorique.

La petite ville de Rochefort-en-Terre, joliment située

*Le calvaire de Melrand.*

sur une masse schisteuse dominant la vallée de l'Arz, et récemment découverte par le tourisme britannique, groupe autour du château qui est à son origine une église aux boiseries gothiques finement ciselées et des rues patinées par les siècles, défendues par une porte fortifiée et un appareil de tours en partie ruinées.

*Vannes.*



*Locmariaquer. La table des Marchands.*

## CONCLUSION

—

TERRE de beautés naturelles sans nombre, terre de toutes les curiosités architecturales, la Bretagne est de plus une terre d'histoire, d'héroïsme, de légende... où le rêve se prolonge et s'achève dans l'action.

Elle a vu succéder aux hommes mystérieux de la pierre polie, aux érecteurs des *dolmens* et des *menhirs*, les Gaulois importateurs des métaux, guerriers vaillants, bons agriculteurs, industriels parfois habiles, mais constructeurs médiocres; elle a frémi sous le pas cadencé des légionnaires de César après la défaite des Vénètes, et, après trois siècles de sommeil dans la *pax romana*, déceltisée puis vidée d'une grande partie

de sa substance, soudain riche d'un sang nouveau infusé par les colons d'outre-Manche, elle a vu refleurir sur son sol les institutions politiques et l'idéal d'une nation restée fidèle à ses traditions celtiques; elle a connu sous Noménoé la fièvre des luttes pour l'indépendance, et le sursaut de révolte contre les exactions normandes, sous Alain le Grand. Duché autonome, objet des convoitises incessantes de l'Angleterre et de la France, elle a franchi les temps féodaux dans une longue alternative de guerres ruineuses et de paix bienfaisante.

Longtemps rebelle à la francisation politique, elle finit par se résoudre à l'union, mais conservera un Parlement que son loyalisme n'empêchera pas de défendre âprement les droits et prérogatives de la Nation bretonne, inscrits avec un remarquable souci de « sauvegarde » dans les actes de 1492 et de 1532. Ayant déjà fourni à la France en des heures difficiles de brillants capitaines : Duguesclin, Clisson, Richemont, et des troupes d'élite sans lesquelles celle-ci n'eut peut-être jamais « bouté » l'ennemi hors de son territoire, la Bretagne continuera d'être une réserve de héros glorieux ou anonymes que l'on rencontre à chaque tournant de l'histoire, partout où il y a autant de coups à recevoir qu'à donner. Sur mer, ce sont les Coatanlem, les Portzmoguer, les Duguay-Trouin, les La Bourdonnais, les Ducouédic, les Cornic, les Surcouf, les Bisson, qui préféreront, le cas échéant, se faire sauter plutôt que de se rendre; ce sont les découvreurs de pays inconnus : Jacques Cartier, Kersaint, Cassard, Kerguélen... Sur terre, La Nouë, Guébriant, Plélo, La Tour d'Auvergne, Cambronne, Lamoricière laisseront des noms synonymes de droiture et de vaillance.

La dernière guerre a largement éprouvé, une fois de plus, l'héroïsme des fils d'Armor. Fidèles à une longue tradition de ténacité, et justifiant la confiance illimitée des chefs, ceux-ci ont magnifiquement « tenu » de l'Yser à Verdun comme sur les fronts de mer. Il n'est que de s'arrêter devant le monument aux Morts du plus humble village de la côte ou de l'Argoat pour se rendre compte des vides effroyables creusés dans les rangs des familles bretonnes, de 1914 à 1918.

La combativité de ce peuple ne l'empêcha pas d'être un grand créateur de fictions. L'influence des thèmes bretons sur les littératures médiévales, et en particulier sur le développement des romans de chevalerie, est connue. Façonnée par Chrestien de Troyes, Wolfram d'Essenbach, Gottfried de Strasbourg, Béroul ou Marie de France, la *Matière de Bretagne* enchanta longtemps le moyen âge.



Un riche folk-lore comprenant une multitude de contes, de chants, de légendes, de traditions, de dictons d'inspiration variée a bercé jusqu'à nos jours l'âme du peuple breton, et celui-ci, privé de culture nationale, a dû à ce seul folk-lore de ne point mourir d'inanition spirituelle; de nombreux travaux, auxquels La Villemarqué, Luzel, Le Braz, Sébillot, Bourgault-Ducoudray, Herrieu, Guillerm, Duhamel, etc..., ont apporté des contributions de premier ordre, en ont fixé à jamais les traits originaux, nuancés à l'infini, et lui permettront de survivre à l'oubli qui le menace.

Mais en plus de ses innombrables rapsodes, la Bretagne s'enorgueillit d'avoir donné aux lettres, à la philosophie et aux sciences, Abélard, Le Sage, La Mennais, Chateaubriand, Laënnec, Renan, Brizeux, Souvestre, F. Le Dantec, pour ne citer que des gloires de premier plan.

Un intéressant *risorgimento*, subitement éclos dans les dernières années du siècle dernier, lui a permis de jeter les bases d'une littérature bretonnante d'un caractère moins exclusivement populaire que la poésie et le drame où elle s'était confinée jusqu'alors; grâce à lui, la langue bretonne est en train de s'affiner et de s'enrichir à l'égal de ses sœurs celtiques le gallois et l'irlandais; et n'aurait-il eu pour résultat que d'enrichir le trésor poétique de l'humanité des magnifiques et douloureux accents contenus dans le recueil postume de J.-P. Calloc'h *(Bleimor)* intitulé *Ar en Deulin* (à Genoux), que ce *risorgimento* aurait droit au respect de tous les lettrés.

Encore considéré comme rebelle au modernisme, qu'il s'agisse de ses bienfaits ou de ses tares inévitables, la Bretagne est cependant en pleine évolution sociale, économique et politique. La propriété, désormais plus divisée que partout ailleurs, assure tout au moins une certaine aisance à ses populations rurales; maintes industries tendent à s'y créer ou à s'y développer, et à retenir au pays des forces vives autrefois sollicitées par le mirage de l'émigration; les conceptions les plus extrêmes s'y affrontent volontiers, et ce ne sont pas toujours celles qu'on imagine qui sortent victorieuses des luttes électorales...

Puisse la Bretagne accomplir l'évolution fatale où elle se trouve engagée, en sauvegardant tout ce qui fait la beauté de son visage et la séduction de son âme; puisse-t-elle beaucoup apprendre du présent et

tracer sa voie vers l'avenir, sans trop oublier les leçons d'un passé qui l'a si fortement marquée et dont elle est restée la terre chérie, le Livre aux pages émouvantes que jamais on ne se lasse de relire une fois qu'on en a savouré la poésie.

*Ti Breïz, Montroulez (Morlaix)*
*1927-1928.*

*Anne de Bretagne.*

*Rade de Morlaix. Château du Taureau.*

## TABLE DES MATIÈRES


INTRODUCTION . . . . . 9
I. — La Haute-Bretagne et les Marches. . . . . 15
II. — La Basse-Bretagne. En Goëlo. . . . . 25
III. — Le Trégor. . . . . 45
IV. — La Renaissance au Pays de Léon . . . . . 71
V. — Sur la côte du Léon . . . . . 99
VI. — A travers l'Arré . . . . . 123
VII. — La Cornouaille du sud . . . . . 143
VIII. — Le Vannetais . . . . . 185
CONCLUSION . . . . . 217

Les relevés photographiques de cet ouvrage sobt dus à MM. :

BERTAULT-FOUSSEMAGNE, de Paris

Photographies des 8, 9 haut, 12 bas, 14 bas, 26 haut, 27 bas, 28 bas, 30 31 haut, 31 bas, 32 bas, 33, 35 bas, 37, 38, 39, 40, 41, 42 bas, 44 bas, 45 haut, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 55, 58 bas, 59 haut, 60 bas, 62, 63 bas, 64, 65, 66, 69 bas, 70 bas, 71, 72 bas, 77, 78, 79 bas, 80, 81, 82 haut, 86, 87 bas, 88 bas, 93 bas, 94 haut, 94 bas, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 109 bas, 110, 112 bas, 113, 114, 115, 116 bas, 117, 123, 124, 127 bas, 129, 130, 131 bas, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 159, 160 haut, 161, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171 bas, 172, 173, 174, 175, 177, 183, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 209, 210 haut, 211, 212, 213, 216, 217, 221)

BLAT, de Pontivy

(Photographies des pages 182 haut, 195, 198)

DEPELLEY, de Limoges

(Photographie de la page 210)

DESCORMES, de Paris

(Photographies des pages 60 haut, 61 bas, 63 haut)

HAMON-TREMEUR, de Rennes

(Photographies des pages 54 bas, 162 bas, 184, 214 haut, 215)

SYNDICAT D'INITIATIVE DE BREST

(Photographies des pages 116 haut, 116 bas)

YVON, de Paris

(Photographies des pages 9 bas, 21, 22, 25 haut, 28 haut, 29, 32 haut, 34, 35 haut, 36 haut, 36 bas, 38 bas, 42 haut, 43, 53, 54 haut, 56, 57, 59 bas, 61 haut, 62 bas, 72 haut, 76, 79 haut, 83, 84, 85, 87 haut, 88 haut, 89, 90, 91, 92, 93 haut, 95, 97, 106, 111, 112 haut, 115 bas, 118, 121, 122, 127 haut, 128, 131 haut, 132, 157, 158, 160 bas, 162 haut, 170, 171 haut, 172 haut, 176, 178, 179, 180, 181, 196, 206, 208)

MARQUIS

(Photographie de la page 136 bas)

JONCOUR, de Brasparts

(Photographie de la page 138)

PRAT, de Morlaix

(Photographie de la page 147)

LE GRAND, de Quimper

(Photographie de la page 169 milieu)

GILLES, de Pontivy

(Photographie de la page 194)

CARNEC, de Douarnenez

(Photographie de la page 143)

Victor HONORÉ, de Quimperlé

(Photographies des pages 182 et 183)

# " LES BEAUX PAYS "

*Volumes parus dans cette collection (suite) :*

HENRY DEBRAYE

LA BELGIQUE (Ardennes et Pays Wallon)

EN TOURAINE ET SUR LES BORDS DE LA LOIRE

RAOUL BLANCHARD

LA CORSE

POMPEO MOLMENTI

VENISE ET SES LAGUNES

CAMILLE MAUCLAIR

LA NORMANDIE

PIERRE-GAUTHIEZ

FLORENCE

PARIS

ARMAND PRAVIEL

LA COTE D'ARGENT, LE PAYS BASQUE ET LE BÉARN

LE LANGUEDOC ROUGE

CHARLES BAUSSAN

LOURDES ET LES PÈLERINAGES DE LA VIERGE

PIERRE DUMAS

LE MAROC

RAOUL BLANCHARD et CAPITAINE SEIVE

LES ALPES FRANÇAISES A VOL D'OISEAU

EDMOND PILON

L'ILE-DE-FRANCE

HANSI

L'ALSACE

GRAVÉ ET IMPRIMÉ
PAR
SADAG DE FRANCE
BELLEGARDE (AIN)
MCMXXX

EDITIONS B. ARTHAUD, Succr de J. REY — GRENOBLE

## "LES BEAUX PAYS"

Collection d'ouvrages in-4° (16 × 21) illustrés en héliogravure et ornés d'une couverture en couleurs

**Volumes parus** : (voir pages 4 et 223 du volume)

**Volumes en préparation :**

| | |
|---|---|
| Pierre HUGUENIN | **La Bourgogne — Le Morvan — Le Bugey** |
| Emile RIPERT | **La Côte Vermeille et le Languedoc Méditerranéen** |
| Pierre DUMAS | **L'Algérie** |
| Gabriel FAURE | **Les Jardins de Rome et la Campagne romaine** |
| Henri POURRAT | **L'Auvergne** |
| Raymond ESCHOLIER | **Mes Pyrénées (De Gavarnie à la Méditerranée)** |
| Camille MAUCLAIR | **La Provence** |
| Henry DEBRAYE | **La Yougoslavie** |
| Octave AUBRY | **La Grèce** |
| Charles BAUSSAN | **De Montmartre aux Saintes-Maries-de-la-Mer** (tome II et dernier des « Grands Pèlerinages de France et de Belgique ») |
| René PUAUX | **Le Danemark** |
| GROSDIDIER de MATONS | **La Lorraine** |
| Pierre DUMAS | **La Tunisie** |

etc.

Les volumes qui paraîtront ensuite présenteront les régions de France non encore décrites, nos Colonies et les Pays étrangers susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les spécimens des volumes en préparation et les conditions de souscription à ces ouvrages sont adressés sur simple demande.


SADAG DE FRANCE - BELLEGARDE (AIN)